This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TABLEAU

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIe SIÈCLE

Paris. — Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

AU XVIe SIÈCLE

SUIVI

D'ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE DU MOYEN AGE
ET DE LA RENAISSANCE

PAR

M. SAINT-MARC GIRARDIN
De l'Académie française.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
1862

Tous droits réservés.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
271713A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1906 L

PRÉFACE

Une très-courte préface suffit pour expliquer la composition de ce volume ; je renvoie au dernier chapitre ou à l'épilogue quelques réflexions que je veux faire, ou plutôt le post-scriptum que l'écrivain de 1862 met au bas des pages qu'il a écrites en 1828.

C'est en 1828, en effet, que j'ai écrit le premier morceau de ce volume, le *Tableau de la littérature française au seizième siècle*. Le sujet avait été mis au concours par l'Académie française. Je concourus et je partageai le prix avec M. Chasles. Depuis 1828, quelques-uns de mes amis m'ont souvent conseillé de publier cet ouvrage. Je leur répondais que je voulais, avant de le publier, le refaire. J'ai gardé cette résolution pendant trente-trois ans, sans l'ac-

complir, et je commence à douter du temps qui me reste. Je publie donc l'ouvrage tel qu'il a été écrit en 1828, et j'y joins quelques études sur le même sujet, c'est-à-dire sur l'histoire littéraire du seizième siècle. Mais j'ai la vanité de croire que tout cela ne vaut pas l'ouvrage que je voulais faire et qui me paraît d'autant meilleur que je l'ai toujours imaginé et jamais fait.

J'avais un de mes amis en Limousin qui habitait une fort méchante maison. On le pressait de bâtir et il promettait de le faire. Un jour je lui en parlai : — Ma maison est prête, me dit-il ; et me menant sur la place, il me montra d'un air joyeux ses pierres taillées, ses poutres équarries et ses planches sciées et rabotées ; vous voyez, me disait-il, ma maison est prête ; il ne reste plus qu'à la bâtir. Ce n'est rien. — Ce rien était tout, et il ne le fit pas ; car il mourut. C'est un peu là mon histoire ; seulement, je n'ai jamais cru que ma maison fût faite parce que j'en avais amassé les pierres. C'est au contraire la difficulté de l'œuvre qui m'a arrêté.

Les morceaux qui suivent le *Tableau de la littérature au seizième siècle*, et qui se rapportent tous à l'histoire littéraire du moyen âge et du seizième siècle, ont été écrits en différentes années.

Le dernier morceau, enfin, est l'extrait d'un de mes entretiens à la Sorbonne en 1860. C'est un jugement rétrospectif sur la marche de notre histoire littéraire, et j'allais presque dire aussi de notre histoire politique. Mais je m'arrête ; car je me souviens que parmi mes nombreux projets d'ouvrages, il y avait aussi celui d'une histoire littéraire et politique de la France. Je voulais montrer comment en France, plus que partout ailleurs, la littérature et la société ont marché de concert, la littérature précédant le plus souvent la société, l'annonçant ou la créant, parfois la société contenant et réglant la littérature. C'était une belle thèse à soutenir, un beau projet à accomplir.

Et voilà pourquoi ayant fait beaucoup de projets sur ce sujet, je n'en publie aujourd'hui que des esquisses. Que la leçon serve à d'autres ! Je ne suis plus d'âge à profiter de mon

expérience. Le regretté-je? Oui, mais doucement, et je me console en me souvenant encore que ce que je n'ai pas eu le temps d'écrire, j'ai pu au moins le dire dans mon cours à la Sorbonne. Oubli pour oubli, autant vaut celui des auditeurs que celui des lecteurs. Puis, si j'ai accompli, en parlant, la moitié seulement de mon projet, je suis dans le petit nombre des gens heureux, ayant fait dans ma vie la moitié ou le quart de ce que je voulais faire.

TABLEAU

DES PROGRÈS ET DE LA MARCHE

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIe SIÈCLE

Quand on se transporte par la pensée au milieu du seizième siècle, et qu'on regarde autour de soi, au premier coup d'œil tout est confus et incertain. Que de procès indécis! que de drames qui attendent leur dénoûment! Religion, gouvernement, langue, littérature, tout est chancelant et douteux. Cependant le siècle avance : que voyons-nous? La France catholique avec la sauvegarde des libertés gallicanes, Henri IV sur le trône, la langue et la poésie réformées par Malherbe, et Corneille près de naître.

Comment se sont accomplies ces révolutions? Comment, du sein des folies théocratiques de la Ligue et des agitations républicaines du calvinisme,

le catholicisme est-il sorti sage et indépendant, la royauté calme et absolue? Comment, des vicissitudes de la poésie, des incertitudes de la langue, est-il né une poésie régulière et presque systématique, une langue sévère et dédaigneuse? Quelle cause enfin a donné à notre littérature son mérite particulier de bon sens et son esprit philosophique? car ce n'est ni le hasard, ni la puissance des factions, ni le caprice des poëtes, qui ont réglé la marche de la société et de la littérature pendant le seizième siècle. Il y a quelque chose qui a tout conduit et tout décidé, quelque chose qui a résisté aux passions des partis et au choc des événements : c'est l'esprit français. Parfois il s'égare, parfois il se transforme et se métamorphose; mais toujours il se retrouve et se reconnaît.

Avant de voir comment cet esprit a éclaté dans l'histoire et dans la littérature, qui sont les deux manières dont un peuple exprime son génie, essayons de dire ce que c'est que l'esprit et le caractère français.

En France, l'esprit libre penseur est plus ancien qu'on ne le croit. Nos vieux fabliaux, nos vieux romans sont naïfs par la langue et le tour des idées; mais ils sont malins par l'esprit. Partout éclate un génie libre et moqueur, une répugnance naturelle

du préjugé. A prendre nos pères tels qu'ils se montrent dans notre vieille littérature gauloise, ils ne sont ni séditieux ni novateurs; ils n'ont ni morgue républicaine, ni incrédulité philosophique; mais ils ont une sagacité malicieuse et pénétrante qui fait qu'ils ne se laissent imposer par quoi que ce soit. Ils obéissent sans être dupes. Telle est la vieille France. De là les allégories satiriques de nos trouvères; de là ces traits piquants contre les moines, les docteurs, et même contre les nobles. Représentons-nous quelque bourgeois du treizième ou du quatorzième siècle se faisant lire le roman de la Rose par son fils cadet, déjà quelque peu clerc, et approuvant d'un hochement de tête la maligne peinture de la *papelardie* (hypocrisie); ailleurs, au parloir des bourgeois, entendons-le revendiquer la charte et les franchises de sa ville. Certes, ce n'est là ni un philosophe du dernier siècle, ni un démocrate des temps antiques : c'est un bon catholique, un sujet fidèle; mais c'est en même temps un homme de bon sens, moqueur au besoin, qui garde en tout son franc juger, et prend quelquefois son franc parler.

C'est là le caractère de l'esprit français. Voyons maintenant comment il se développe pendant le seizième siècle, comment il se mêle aux débats de la politique et de la religion; comment, dans l'histoire,

il juge les événements; dans la philosophie, prépare Descartes et substitue la morale au casuitisme; dans la poésie, change plusieurs fois d'inspirations et emprunte quelque chose à tous les systèmes; dans Rabelais, qui fait à lui seul un genre à part, éclate avec toute sa liberté de pensées; et comment enfin la langue, empreinte, à l'origine, de la marque de cet esprit, après beaucoup d'essais et de tâtonnements finit par en devenir la plus vive et la plus fidèle image.

POLITIQUE ET RELIGION

Sous François Ier, la littérature et la politique avaient commencé à se rapprocher. C'était l'effet de la naissance de l'opinion publique. Déjà cette puissance, jusque-là inconnue, faisait entendre ses vœux. Érasme, espèce de dictateur des esprits de son siècle, comme Luther et Calvin furent les dictateurs des consciences, Érasme, après la bataille de Pavie, conseillait à Charles-Quint la modération et la générosité. L'opinion publique commençant ainsi à être quelque chose, il fallait essayer de persuader les peuples. Aussi, c'étaient des savants et des gens de lettres qui étaient ambassadeurs et ministres; c'était des universités et des parlements que sortaient les hommes d'État et les orateurs qui, devant les diètes de l'Empire, allaient défendre François Ier, persécuteur des calvinistes en France et allié des luthériens

en Allemagne. Au seizième siècle, les lettres prennent rang dans l'État et font des ministres : en Espagne, Granvelle ; en France, le cardinal Dubellay ; en Angleterre, Thomas Morus.

Bientôt naissent les guerres d'opinion. Alors les limites incertaines qui séparaient encore la politique et la littérature s'effacent sans retour ; la presse devient une tribune toujours ouverte où chaque parti harangue à son tour. L'antiquité avait ses forum et ses places publiques ; les modernes ont l'imprimerie, *cette sœur des muses aînée*, selon l'expression de Dubellay ; cette législatrice des temps modernes, qui de l'Europe ne fait qu'un seul forum et convoque des peuples entiers à ses assemblées. Alors renaissent ces combats de parole oubliés depuis la chute d'Athènes et depuis la mort de Cicéron. Mais qu'était-ce autrefois qu'un orateur haranguant cinq ou six mille citoyens, pendant à peine quelques heures, et d'une voix qui se perdait avant d'arriver aux derniers rangs du peuple? Aujourd'hui ce sont d'innombrables orateurs haranguant d'innombrables auditoires, tous les jours, à toutes les heures et d'une voix qui n'est jamais ni lassée par l'espace, ni effacée par le temps.

Avec l'imprimerie, Démosthènes n'a plus à craindre ni les bégaiements de sa langue, ni le tumulte

des assemblées populaires; il ne parle plus, il écrit, et les pamphlets remplacent les discours.

Le caractère du pamphlet, c'est l'à-propos. Il naît et meurt au gré de la circonstance. Le pamphlet est comme ces hommes à qui une fée capricieuse a prêté pour quelque temps sa baguette et son pouvoir : tant qu'ils ont le talisman, ils commandent en maîtres à la nature, ils règnent sur les passions des hommes; mais le terme expiré, tout à coup leur force se retire, et ils sont laissés à leur propre faiblesse. Hier encore ce pamphlet agitait tous les esprits, et les hommes d'État tremblaient devant sa puissance. Aujourd'hui à peine sait-on ce que c'est. Que s'est-il donc passé pendant la nuit? rien, sinon que la circonstance a changé; et, comme si l'enchantement s'était soudain dissipé, le pamphlet redoutable n'est plus qu'un papier sans nom. Le pamphlet est de tous les genres de littérature le plus libre; il prend toutes les formes et tous les tons : tantôt c'est un sermon, tantôt un dialogue, parfois une allégorie, ici un discours, là une lettre; il raille, il raisonne, il enseigne, il conseille; il exprime, à mesure qu'ils naissent, les idées et les sentiments des peuples; par lui, chacun, grand et petit, peut prendre à chaque instant la parole et se faire écouter. Au seizième siècle, chaque jour, à chaque événement,

mille pamphlets éclatent; ils se succèdent, ils se poussent, ils se remplacent, pareils, selon Ronsard, à ces nuées qui passent en versant sur nos têtes leur fardeau d'orage. Et, chose singulière! ces pamphlets qui troublent et agitent les esprits, à peine sait-on quels en sont les auteurs. Ce sont comme des voix confuses, comme des cris de colère, de pitié, qui s'élèvent d'une multitude émue.

J'ai parcouru ces collections de pamphlets, qui n'excitent plus maintenant qu'une curiosité impartiale. En remuant ces vieux écrits, dépôt des querelles d'un siècle, en songeant que c'était là que gisaient ensevelies tant de passions, il me semblait, s'il m'est permis de dire ce que j'ai ressenti, qu'avec beaucoup moins de mélancolie qu'Hamlet, Dieu merci! je visitais comme lui quelque vaste cimetière, demandant à ces pages défuntes le secret des révolutions passées, prenant tour à tour ces écrits pâles et décharnés. Ici, un pamphlet ligueur : c'était quelque fanatique qui, encore tout enflammé des sermons de Boucher ou de Lincestre, maudissait la victoire hérétique d'Ivry; là, un pamphlet royaliste : c'était quelque bourgeois de Paris, las des Seize et affamé de voir un roi. Il y a dans cette vaste sépulture d'écrits, il y a, comme dans le cimetière d'Hamlet, des politiques, des urisconsultes; il y a aussi des

bouffons, tels que Yorick. C'est là, enfin, que sont venues tomber et s'entasser, feuille à feuille, les passions du seizième siècle, ses haines, ses dévouements et ses colères. Mais il y a là aussi un autre intérêt que la vue de tant de passions éteintes. Il est curieux de démêler quelle est la marche qu'a suivie l'esprit français à travers tant de troubles et de révolutions, et comment il a fini par faire prévaloir sa sagesse et son bon sens naturel.

Entre tant de factions et de sectes diverses au seizième siècle, il y a un parti qu'on voit naître et s'élever dans les écoles et dans les parlements. Ce ne sont d'abord que quelques savants et quelques magistrats, et c'est pourtant ce parti qui décide des destinées du siècle. C'est le parti des L'Hôpital, des de Thou, des Pasquier, des Sully et des Henri IV, le parti politique. Comme il n'a de puissance que par la force irrésistible de la raison, partout où il y a dans ce siècle quelque chose de raisonnable, il s'en fait un secours et un appui. Rabelais le sert par le sens de ses bouffonneries, et Montaigne par son scepticisme. L'origine du parti politique se rattache à Érasme et au vieil esprit français. Érasme, génie pénétrant et impartial, avait commencé par favoriser la réforme; mais bientôt il s'effraya de l'audace novatrice de Luther et de Calvin, et, faisant grâce

aux moines de l'Église romaine, il tourna la raillerie contre les prédicateurs de la réforme. Alors il se forma sous ses auspices une école de catholiques libres penseurs, avouant de bonne grâce les abus de l'Église romaine, mais ennemis des témérités du luthéranisme, et qui, se faisant une part discrète d'indépendance, attendaient les bienfaits du temps sans vouloir les hâter.

Le parti politique commença sous François II ce rôle de médiateur pacifique qu'il garda jusqu'à la fin des troubles. Cherchant à modérer l'impatience de la réforme, essayant de fléchir l'opiniâtreté du catholicisme, *avant que le sang eût encore touché le sang*, L'Hôpital se jeta entre les deux camps, réclamant à haute voix le principe sacré de la tolérance. Là est la gloire de L'Hôpital et des fondateurs du parti politique. Ce sont eux qui les premiers en France, sans autre sentiment que le sentiment de la justice et du droit, n'étant ni huguenots, ni persécutés, ont défendu la tolérance et la liberté religieuse. Alors pour la première fois on vit une idée de philosophe, une de ces pensées que font trouver la science et la méditation, devenir une maxime d'État. Après L'Hôpital, les édits de tolérance ne furent plus que des traités de paix ou des trêves faites de guerre lasse. L'édit de Romorantin demeurera éternellement

comme le témoignage de la première alliance de la philosophie et de la législation.

C'est en 1561 que le chancelier de L'Hôpital, de sa main vénérable, grava dans nos lois le mot de tolérance religieuse. Pendant plus de deux siècles ce mot a été rayé par le fanatisme; mais les syllabes sacrées ont enfin reparu. Aujourd'hui que ce mot pacificateur luit au front de toutes nos lois, ne nous pressons pas encore d'oublier sa longue omission; rappelons-nous-la souvent, non pour accuser le passé, mais pour modérer nos empressements, pour apprendre à ne pas désespérer trop vite de la raison et de la justice.

Parmi les politiques de cette première époque et parmi les partisans de la tolérance, il y a un homme que nous ne pouvons pas oublier; c'est Montluc, évêque de Valence. Catholique de l'école d'Érasme, il en a l'indifférence insouciante. Dans L'Hôpital et dans ses amis, cette école prend quelque chose de grave et de consciencieux, et, sans rien perdre de sa liberté de jugement, elle change en pieuse tolérance son impartialité sceptique. Dans Montluc, l'esprit d'Érasme garde sa vivacité moqueuse et pénétrante. Courtisan délié, il se ménage en même temps près de Coligny et près des Guise. Confident de Catherine de Médicis, il est prêt, comme elle, à chanter la messe en

français. Négociateur habile, il donne le trône de Pologne au duc d'Anjou, qui, les mains encore souillées du sang de la Saint-Barthélemy, traverse l'Allemagne indignée, et court chercher les mépris de la Pologne, qu'il reviendra bientôt échanger pour les mépris de la France. Enfin, après avoir longtemps réclamé la tolérance, ce catholique douteux, cet évêque marié, mourut jésuite. Ce fut là l'expiation de son indifférence, si ce n'en fut pas le dernier témoignage.

Cependant, depuis les premières entreprises de la Ligue, le parti politique s'était fortifié. Il ne s'agissait plus, en effet, de la religion : c'était la royauté qui était en danger. Il fallait défendre la loi Salique, il fallait sauver la France du joug de l'Espagne. A cette seconde ère du parti politique, tout se renouvelle : ce ne sont plus ni les mêmes hommes, ni les mêmes haines, ni les mêmes amitiés. A François a succédé Henri de Guise, et le parti politique, vieil admirateur des Guise, commence à redouter ce jeune chef de la Ligue. Aux yeux de L'Hôpital et du premier parti politique, François de Guise n'était tout au plus qu'un héros ambitieux : il n'était pas un usurpateur. Tout change avec Henri de Guise. Comme il laisse voir qu'il ne se contentera pas d'être, à l'exemple de son père, le tuteur des rois, le parti polique s'éloigne des Guise et passe de l'amour à

l'aversion. Même changement à l'égard des huguenots. Coligny était le vieil objet de la haine des politiques, qui maudissaient moins encore son hérésie que sa révolte. Mais il était tombé à la Saint-Barthélemy, et le roi de Navarre était aujourd'hui le chef du parti calviniste. Son génie franc et intrépide et le charme irrésistible du caractère français, que personne n'a eu comme Henri IV, séduisaient les politiques.

Deux hommes surtout donnent une idée exacte du parti politique à cette époque, et représentent fidèlement ses incertitudes de sentiments : ce sont Pasquier et Bodin.

Les lettres de Pasquier sont un précieux monument de l'histoire du temps. Écrites pour le public, elles n'ont pas l'abandon et la familiarité de lettres destinées à des amis. Cependant elles ont une grâce et une naïveté de style qui font parfois illusion. A voir ce langage franc et naturel, on est tenté de croire que Pasquier s'adresse à quelque ami, à de Thou, à Loysel. Dans ces lettres, le parti politique semble faire de bonne grâce sa confession : Pasquier avoue qu'en voyant le roi de Navarre, malgré sa répugnance contre les huguenots, *il a été ému d'un favorable augure.* En même temps il se sent séduit par l'éclat du duc de Guise. Pasquier laisse voir franche-

ment ce mélange et cette irrésolution de sentiments; son style familier aide même à ce ton de vérité. C'est un des caractères des savants magistrats du seizième siècle, que cette naïveté qui n'ôte rien à la gravité de leur science et à la dignité de leurs mœurs. Tel était L'Hôpital. Tel est aussi Pasquier; seulement il semble avoir parfois une sorte de malice que s'interdisait l'austère chancelier.

Les lettres de Pasquier sont de véritables mémoires, avec cette différence que les mémoires se rédigent après coup et de souvenir, tandis que Pasquier écrivait ses lettres à mesure que les événements s'accomplissaient. C'est l'histoire, en quelque sorte, prise sur le fait; mais ce n'est pas un journal à la manière de l'Étoile : l'Étoile, annaliste badaud, qui, chaque soir, avec une régularité scrupuleuse, écrit ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu, mêlant les affaires de son ménage avec les affaires d'État, indifférent en religion, et spectateur minutieux des processions et des cérémonies. Mettez-moi à Paris pendant les États de la Ligue, et, parmi tout ce peuple assemblé pour voir passer M. le lieutenant de la couronne et M. le cardinal légat, je reconnaîtrai aisément l'Étoile. Voyons : cet homme qui parle haut, d'un ton ardent et fanatique? — Non; c'est quelque partisan des Seize : ce n'est point là l'Étoile. — Ce

bourgeois qui gronde avec son voisin, et jette des regards de colère sur le cortége des États? — C'est un politique qui murmure et qui se plaint: ce n'est pas là l'Étoile. Mais voyez plus loin cette figure calme, immobile, attentive comme celle d'un homme qui regarde plutôt que comme celle d'un homme qui réfléchit : c'est l'Étoile. Il n'ose pas s'affliger, car il craint la Ligue encore plus qu'il ne la déteste. C'est l'Étoile, je le reconnais : je l'ai vu de nos jours pendant les troubles de la Révolution.

Quand Pasquier fit ses lettres, ce genre de littérature avait une grande vogue. Érasme, Scaliger, Juste-Lipse, publiaient les lettres qu'ils écrivaient à leurs amis. C'était une imitation de Cicéron et de Pline le jeune. Pasquier, grand admirateur des anciens et ami des savants de son temps, suivait avec confiance leur exemple. C'est ici qu'il est bon de montrer en passant le côté littéraire du parti politique.

Né avec l'école de Ronsard, il a toutes les idées de cette école; il partage son zèle, il approuve son ardeur à relever la poésie française au niveau de la poésie antique. Ronsard, Dubellay, Baïf, L'Hôpital, Pasquier et ses amis, forment, à la cour de Henri II, une secte de beaux esprits qui condamnent Marot et cherchent à ouvrir de nouvelles voies à l'esprit du siècle. Heureusement ces novateurs littéraires épar-

gnèrent la prose, soit par dédain, soit par sagesse. C'était la langue des affaires, la langue du barreau, de la chaire : il fallut consentir à la laisser au peuple telle qu'il l'avait reçue de ses pères. Mais la poésie était la langue des dieux; elle devait haïr le profane vulgaire : il fallait se hâter de la séparer du langage du peuple. Ils le firent. Qu'en est-il arrivé? on lit encore le prosateur Pasquier; on ne lit plus le poëte Ronsard.

Bodin n'a pas, comme Pasquier, laissé de lettres qui nous découvrent l'intérieur du parti politique, ses sentiments et ses incertitudes. Il n'a laissé que deux traités méthodiques : l'un qui marque un esprit crédule et superstitieux, *la Démonomanie;* l'autre qui mérite d'être examiné avec attention, son *Traité de la République.*

Moins libre penseur que Pasquier, Bodin, dans son *Traité de la République*, met souvent l'autorité à la place de l'examen. Il n'a pas l'esprit ferme et décidé; parfois même il se montre faible et superstitieux. Il emprunte sa politique aux rêveries pythagoriciennes, et cet écrivain, qu'on a accusé d'athéisme, croit à la vertu des nombres. Mais, quand il soutient les principes du parti politique, quand il défend la loi Salique, quand il s'élève contre la doctrine théologique du régicide, alors sa raison re-

prend sa force et sa vigueur. Ami de la royauté, comme Pasquier et le parti politique, il élève la monarchie au-dessus de toutes les autres formes de gouvernement; mais il déteste le despotisme. Nécessité du consentement des sujets pour lever les impôts, inaliénabilité du domaine royal, voilà, dans Bodin, les deux principes fondamentaux de la liberté publique; principes qui se tiennent étroitement : car, avec un domaine inaliénable, le prince n'est pas forcé d'avoir sans cesse recours aux subsides du peuple, et il n'est pas tenté de se passer de son consentement. De là l'importance attachée, dans notre ancienne monarchie, à l'inaliénabilité du domaine royal. Ce domaine inaliénable, retrouvé de nos jours sous le nom de liste civile, ce libre vote des impôts que la Charte nous a rendu, étaient, comme ils le sont encore, la plus sûre garantie des libertés publiques.

Cette part faite aux droits du peuple, Bodin soutient avec zèle les prérogatives de la royauté. Les rois sont inviolables, et on ne peut ni les déposer ni les mettre à mort. Le roi ne répond de ses actions que devant Dieu.

Voilà les principes de Bodin et du parti politique; voilà l'état de notre ancienne monarchie avant la crise du seizième siècle, avant l'établissement du pouvoir absolu.

C'est le parti politique qui décida cette crise. Opposé à la Ligue, qui confondait pêle-mêle les idées de la théocratie et de la souveraineté populaire, et ne prenait à chaque système que ce qu'elle trouvait de propre à la sédition; qui assassinait les rois à titre d'hérétiques et à titre de tyrans, — le parti politique poussa plus loin qu'il ne l'eût voulu ses idées d'obéissance. Il oublia peu à peu cette part de liberté que Bodin laissait aux sujets; et, craignant toujours de voir éclater l'esprit de révolte partout où la royauté n'étendrait pas sa main puissante, il consentit involontairement au pouvoir absolu. Singulier entraînement! Le catholicisme de la Ligue, au nom d'une autorité infaillible et souveraine, devenait presque démocratique et républicain! Les défenseurs des libertés gallicanes, les partisans de la prérogative des parlements et du libre vote des subsides, le parti politique enfin, prêchaient le pouvoir absolu!

Cependant, tandis que Paris adorait un martyr de plus, Jacques Clément, espèce de Brutus catholique, canonisé pour avoir immolé un tyran, — tels sont le langage et les idées du temps, — Henri IV montait sur le trône. Alors il y eut un instant d'indécision dans le parti politique; mais il n'hésita pas longtemps. La noblesse française ne pouvait pas quitter Henri IV à

la veille d'une bataille, car ce n'est pas sauver sa conscience que de perdre l'honneur. C'est ici la troisième ère du parti politique. Faible sous L'Hôpital et luttant contre les préjugés de son siècle, plus nombreux et accrédité au temps de Pasquier, mais indécis et sans chef, il se rallie enfin sous Henri IV et triomphe à Ivri et dans la Ménippée.

Un des mérites de la Ménippée, c'est son à-propos. Au temps du duc de Guise, quand la Ligue avait encore sa première ferveur; après les États de Blois, quand elle était tout ardente de fanatisme et de vengeance, la Ménippée n'aurait guère pu réussir. Mais en 1593, la Ligue commençait à devenir ridicule. Son chef toujours battu, ses prêtres affublés de cuirasses, ses rodomontades espagnoles, tout prêtait à la satire. Il y avait alors à Paris quelques hommes de grande science et d'honnête gaieté, comme l'étaient parfois les savants du seizième siècle, gens d'un esprit moqueur et pénétrant, tous du parti politique, détestant les grimaces des Seize, et qui ne pardonnaient guère à la Ligue les jeûnes du siége de Paris. C'étaient entre autres Pierre Le Roy, Jacques Gillot, Florent Chrétien, Nicolas Rapin, Pithou, grand jurisconsulte, qui s'occupait à la fois des lois romaines et des lois barbares, et enfin Passerat, savant helléniste et poëte ingénieux. On se réunissait tantôt

chez Pierre Le Roy, chanoine de Rouen et le plus riche d'entre eux : c'étaient, j'imagine, les jours de bonne chère ; tantôt chez Jacques Gillot, dans une petite chambre, près de la cour du Palais : c'étaient les jours de sobriété. Mais, chez le chanoine ou chez le savant, même gaieté et même esprit. Là, Rabelais était en honneur, Rabelais comme eux savant, comme eux buveur, et comme eux enclin à se moquer des *Cafards* et des *Tors-Cols ;* là on riait des Seize, des États et des cinq ou six rois de la Ligue ; on contait le courage, les bons mots et même les amours du Béarnais, tout ce qui en faisait *le diable à quatre* le plus digne d'être roi de France ; là Gilles Durand lisait son histoire de l'Ane ligueur, qui avait soutenu les siéges de la ville

Sans jamais en être sorti,
Car il était du bon parti.

C'est là qu'entre les bouteilles et les joyeuses saillies, dans un de ces entretiens où l'on parlait de Rabelais et de Villon, d'Aristophane et de Lucien, des ridicules de la Ligue et des malheurs de la France, c'est là que naquit la Ménippée, espèce d'épopée comique, faite en commun par cinq ou six Homères satiriques, dans un de leurs meilleurs jours de gaieté, de bon sens et de patriotisme.

L'esprit de Rabelais anime la Ménippée : même verve de gaieté et de bouffonnerie, même habileté à saisir le trait grotesque de chaque caractère et à le faire ressortir; même goût pour l'allégorie. Mais les allégories de la Ménippée n'ont pas la hardiesse fantastique des inventions de Rabelais. Rabelais enveloppe à dessein le sens de ses satires; il crée des figures étranges et grotesques, afin qu'on ne s'avise pas d'y chercher des portraits; enfin il a besoin de toute la folie de son imagination pour excuser la témérité de sa raison. La Ménippée a moins de ménagements à garder : elle a la liberté des temps de troubles et de factions; elle a la rude franchise de l'esprit de parti. Aussi elle nomme chacun par son nom, et emploie l'allégorie pour rendre ses caricatures plus amusantes, jamais pour déguiser les personnages.

Changez un peu la forme de la Ménippée, ce sera une comédie à la manière d'Aristophane. Les personnages sont tout prêts et l'action est créée. Levons la toile.

J'aperçois d'abord le Charlatan espagnol, jouant de l'orgue pour attirer le peuple, et débitant son merveilleux Catholicon. Écoutez comme il vante son électuaire souverain : « Ce n'est pas ici le simple Catholicon de Rome, qui n'a d'autre effet que d'édi-

fier les âmes, le Catholicon qui n'est bon qu'aux politiques; le mien, c'est le Catholicon espagnol, alambiqué, calciné, sublimé à Tolède dans le collége des Jésuites, et les bons pères y ont mis la main. »

Voyons, approchons-nous.

— Ça, maître Charlatan, votre Catholicon vaut-il le Pantagruelion de Rabelais, « cette herbe merveilleuse, l'effroi des larrons, qui maintient la paix de l'État, qui conserve le noble art d'imprimerie, tend les arcs, bande les arbalètes et fait franchir la mer Atlantique? »

— Que me parlez-vous de votre Pantagruelion? « Avez-vous un royaume à envahir, un pays à ruiner, une armée ennemie à engourdir, un adversaire de vingt ans que vos armes ne peuvent vaincre, prenez une demi-drachme de mon Catholicon! »

— Ah, Sire, excusez ma familiarité! je vous croyais à l'Escurial; mais vous êtes partout en même temps, à Madrid, au Louvre, à Rome, en Flandre. Pardon si j'ai parlé avec si peu de respect de votre royal Catholicon! je me repens, je reconnais sa puissance; c'est un lotos miraculeux qui, comme celui d'Homère, fait oublier la patrie et les devoirs.

Cependant le héraut d'armes appelle les États de la Ligue. Voici MM. les princes de Lorraine, MM. les pairs de la lieutenance et les députés des trois États.

On se place. Le lieutenant de la couronne se lève et prend la parole. Mayenne, en bon catholique, n'a jamais voulu *attendre de trop près* le Béarnais hérétique, *ni le voir en face, de peur d'être excommunié.* C'était faire preuve de sens. Mais aujourd'hui quelque malin démon brouille ses idées et lui fait avouer tout ce qu'il voudrait le plus cacher. Il croit parler de son dévouement à Dieu et à la sainte Ligue; le démon indiscret change sa phrase, et Mayenne s'écrie qu'il a toujours sacrifié la cause de Dieu à ses intérêts et à sa conservation. Cette maligne intervention de la vérité vient sans cesse, à l'insu de l'orateur, déranger ses paroles d'apparat. En même temps, comme il ne sent pas quelle substitution de langage se fait dans sa bouche, il garde sa contenance héroïque, et fait l'aveu de son égoïsme et de ses passions d'un ton de dévouement et de solennité. Même naïveté involontaire dans les autres orateurs : chacun découvre sa pensée. Alors commence une scène inexprimable de confusion. Nommons un roi! Qui? Mayenne? le duc de Mercœur? le jeune duc de Guise?

— Non : celui qui m'aidera à être cardinal! s'écrie l'archevêque de Lyon.

— Non : Guillot Fagotin! dit Rose, le recteur de l'Université de Paris. « Et pourquoi pas Guillot Fago-

tin? c'est un bon vigneron et prud'homme, qui sait bien chanter au lutrin. D'ailleurs, il est philosophe; car voilà trois ans que le bon homme, avec sa famille et ses vaches, médite la philosophie dans la salle des thèses de notre collége. » A ces mots, l'assemblée se lève en tumulte. On siffle, on applaudit, les huissiers s'enrouent à crier : Qu'on se taise! n'osant dire : Paix-là! de peur de passer pour des séditieux qui demandent la paix; enfin le légat, avec un peu d'eau bénite, apaise tout ce bruit, *comme on fait des frêlons avec un peu de poussière.* Le calme renaît, et d'Aubray prend la parole.

Jusqu'ici la Ménippée est bouffonne et satirique. Elle va devenir noble et éloquente. D'Aubray est l'Ariste de la pièce. Il ne craint ni les rodomontades espagnoles, ni les tristes grimaces des Seize, qu'il n'a jamais daigné saluer. « Il est ami de sa patrie, comme bon bourgeois et citoyen de Paris; jaloux du maintien de la religion, et serviteur, en ce qu'il peut, de la maison de Lorraine. » Voilà le caractère de d'Aubray. Il forme un heureux contraste avec les passions de la Ligue, qu'il gourmande d'un ton simple et énergique. Il a une sorte d'éloquence bourgeoise qui devient souvent sublime à force de naturel. Comme il fait justice des folies de l'Union! de quelle main ferme et vigoureuse il démasque l'Espagne!

Tout à l'heure le cardinal Pelvé, en vrai courtisan de Picrochole [1], nous parlait de ce Philippe II qui *sue des diadèmes et mouche des couronnes.* D'Aubray mesure hardiment Picrochole, et le géant diminue. Voyez comme il peint, en passant, *ces étrangers aboyant après nous et altérés de notre sang;* ce Mayenne qui n'aspire *qu'à filer longtemps sa lieutenance;* Paris enfin, naguère florissant, aujourd'hui maigre et affamé, et que ne repaissent ni les *viandes en papier des faiseurs de nouvelles, ni les chapelets bénits du légat!*

Ce sont les États de la Ligue qui font l'action principale de la Ménippée. Ce sont ses orateurs qui en sont les personnages. Cependant ces personnages représentent quelque chose de plus que les vices et les ridicules des héros de la Ligue. Prenez Rieux, l'orateur de la noblesse : voilà le seigneur de Pierrefonds tel qu'il a vécu au seizième siècle; mais ce n'est pas tout. Rieux, dans la Ménippée, devient l'idéal du gentilhomme pillard. Tous les *tyranneaux* qui désolaient la France à cette époque ont fourni quelques traits à ce personnage; Rieux a fourni le nom et le profil. Car, par un art merveilleux, c'est le portrait de quelqu'un, et en même temps c'est le

1. Personnage du *Gargantua* de Rabelais.

type éternel d'un caractère. Même habileté dans le personnage de l'archevêque de Lyon : il représente la passion du cardinalat ; dans Mayenne, il peint l'égoïsme naturel aux princes. Enfin, sous les traits de chaque acteur, se trouve peinte une des passions de l'humanité. Chacun a une part de vérité contemporaine qui marque sa date et son nom, et une part de vérité abstraite et philosophique qui lui donne quelque chose d'éternel. C'est par là que la Ménippée est autre chose qu'un admirable pamphlet : car les pamphlets ne peignent des gens que le costume et les dehors. La Ménippée, qui est une comédie, perce jusqu'à l'homme, et, sous ses ridicules du jour, elle montre et fait ressortir les passions éternelles de notre nature.

HISTOIRE

Nous avons suivi la marche du parti politique depuis sa naissance jusqu'au temps de la Ménippée, qui fut l'époque de son triomphe ; il est temps de parler de son historien, le président de Thou.

Il appartenait au parti qui avait décidé des destinées du seizième siècle d'en écrire l'histoire, de juger la révolution qu'il avait aidée à s'accomplir, et de faire éclater dans ses jugements, comme il avait fait dans ses actions, le vieil esprit français, l'esprit de mesure et de sagacité.

De Thou fait faire un grand pas à la science de l'histoire. Au récit diffus des chroniques il substitue le premier une narration claire et méthodique ; il distribue les faits selon les règles de l'art et du goût ; il intervertit, au besoin, l'ordre des années pour suivre l'ordre des idées ; il dessine des tableaux ; il

peint des portraits; ses réflexions sont mêlées à propos aux récits; il juge avec pénétration; il est grave, majestueux; enfin il imite la manière des historiens anciens, mais il ne va pas plus loin. Il ne cherche pas si, dans les temps modernes, avec la complication infinie de la politique, des finances, du commerce et de la littérature, l'histoire peut avoir encore ces formes de poëme épique qu'elle a dans l'antiquité, et si, pour décrire une civilisation nouvelle, il ne faut pas un art tout nouveau. En un mot, de Thou n'a pas l'idée de l'histoire philosophique et didactique, genre d'histoire qui n'a été connu que des modernes et qui convenait à leurs vastes annales.

Avant d'examiner le caractère particulier du président de Thou, jetons un regard sur deux hommes qui, sans être historiens, ont décrit d'une manière remarquable les hommes et les événements de leur siècle : ce sont Brantôme et Montluc, tous deux Gascons, tous deux de cette race d'hommes hardis et délibérés que la Ménippée a peints d'un trait en disant qu'ils *gagnent leur vie en une heure.*

Indifférent au vice et à la vertu, n'étant jamais ni surpris ni irrité d'un crime, Brantôme est le témoin qu'il fallait aux vices du seizième siècle : car il ne les dissimule point par pudeur d'historien, il ne les exagère point par indignation d'honnête homme. Aussi

bien il semble n'avoir jamais su ce que c'est que le bien et le mal. Figurez-vous une conscience de Gascon et de courtisan, qui pense que, pour faire fortune à la Cour, il n'est pas toujours bon de distinguer très-nettement le vice de la vertu : voilà Brantôme. Du reste, hardi à se mettre en scène, se faisant gloire auprès de la postérité de ses familiarités avec les princes et les grands seigneurs, sans penser que les confidences des grands marquent aussi souvent l'intimité de leur mépris que de leur amitié. Tel qu'il est, Brantôme loue pourtant le chancelier L'Hôpital et le vieux connétable de Montmorency. Mais alors il exprime l'estime de ses contemporains plutôt encore que la sienne. N'étant pas homme à se sentir ému de lui-même à l'aspect de pareils personnages, s'il les admire, c'est que le respect de son siècle les a désignés à ses hommages. Pour reconnaître la vertu, il a besoin qu'on la lui montre.

Montluc n'est pas moins Gascon que Brantôme; mais son orgueil est plus emporté et plus violent. Brantôme est un courtisan vaniteux; Montluc est un soldat fanatique, un catholique ardent et passionné, ne souffrant en France que son parti, et, dans son parti, n'admirant qu'un homme, qui est lui. Henri II lui demandait un jour comment, lorsqu'il était gouverneur de Sienne, il avait pu accommoder tous les

esprits. « Sire, lui répondit Montluc avec son tour d'imagination vif et hardi, je suis allé un samedi au marché; j'ai acheté un sac, une petite corde et un fagot. Rentré chez moi, j'ai demandé du feu pour allumer le fagot; après j'ai pris le sac, j'ai mis dedans toute mon ambition, toute mon avarice, toutes mes haines particulières, ma paillardise, ma paresse, mon envie, mes partialités, bref toutes mes humeurs et complexions de Gascogne. Puis j'ai lié la bouche du sac avec la corde, afin que rien n'en sortît, et j'ai mis le tout au feu. Alors je me suis trouvé net. » Montluc n'employa pas le même moyen quand il se mit à écrire ses Mémoires, et *ses humeurs de Gascogne* éclatèrent librement. Mais ne nous en plaignons pas trop : ce sont les passions de Montluc qui font l'intérêt de ses Mémoires, et c'est son amour-propre qui en fait l'unité. Il ne dissimule ni ses rigueurs ni ses cruautés; il avoue qu'il avait la réputation *d'aimer à jouer de la corde;* mais il ne cherche pas à s'en excuser, car il ne semble pas croire qu'il y ait là de la honte, et le fanatisme des guerres civiles ôte à Montluc la conscience du bien et du mal, comme la corruption du métier de courtisan l'ôtait à Brantôme. Ainsi il écrit ses Mémoires *afin que les petits Montlucs se puissent mirer en la vie de leur aïeul*, n'ayant pas l'air de penser qu'il puisse

jamais venir un temps où ce capitaine, qui se glorifie de marcher avec des bourreaux en guise de laquais, et *d'attacher aux arbres les enseignes de son passage;* où cet apôtre impitoyable qui évangélise avec le fer et le feu, aura besoin, pour être excusé, que la postérité tienne compte de la fureur des guerres civiles et de l'emportement des haines religieuses.

Henri IV appelait les Mémoires de Montluc la Bible des soldats. Nulle part en effet n'éclate avec plus de vivacité l'ardeur de l'esprit militaire. Montluc est-il au parlement de Bordeaux et de Toulouse, il s'étonne de tous ces jeunes gens qui, à l'âge *où le sang bout dans les veines, s'amusent tranquillement dans un palais. Serviteur des dames quand il est de loisir, ayant le repos comme ennemi capital,* il ne respire que la guerre et les armes. Quand il est à Rome, antiquaire à sa façon, il se fait montrer les lieux où s'étaient livrés tant de beaux combats. Alors son imagination s'enflamme, et il lui semble assister aux batailles des vieux Romains; puis, finissant par une bravade gauloise, il ajoute *qu'il ne vit rien à Rome qui ressemblât ou se rapportât à Camille.* Par ses passions et sa vanité, Montluc n'est pas un historien et n'a jamais songé à l'être: il n'a voulu que parler de lui. C'est un romancier qui s'est pris lui-même pour son héros, et qui, d'un style libre et hardi,

avec une verve singulière d'imagination, chante les exploits qu'il a faits, et les exagère parfois, à titre de poëte et de Gascon.

Pour décrire le seizième siècle, agité de tant de passions diverses, il fallait une noble et sévère impartialité, également éloignée de l'insouciance du courtisan Brantôme et de la violence catholique de Montluc. Personne n'était mieux fait pour cette mission que le président de Thou. Partisan des politiques et magistrat, il a l'esprit de sagesse de ces hommes qui s'étaient placés entre toutes les factions pour les contenir, et il conserve, par tradition de famille et par état, ces habitudes de justice et de désintéressement nécessaires à quiconque juge les hommes, magistrat ou historien.

C'est ici le lieu de rendre justice à nos vieux parlements. Leur souvenir est notre patrimoine d'honneur, quand nous voulons nous enorgueillir de quelque autre gloire que de celle des armes. Il y a là des familles qui troublent et déconcertent jusqu'à l'admiration elle-même, tant on se trouve embarrassé de choisir entre tous ces aïeux, ces pères, ces fils, qui se transmettent de l'un à l'autre la vertu ! Mais la grandeur de leur caractère n'est pas leur seul titre aux respects de la postérité; la gloire de leur vertu a fait tort à la renommée de leurs talents, et

on n'a point dit assez quelle part ils ont eue à la littérature du seizième siècle. A cette époque, les lettres, qui n'avaient plus guère d'asile dans les monastères, trouvent dans les parlements des sanctuaires libres et indépendants. Il y a plus : nos magistrats, formés de bonne heure, en rendant la justice, à l'esprit de régularité et de pénétration, mettent dans leurs recherches savantes plus de méthode et de clarté que les érudits de profession. Lisez les traités des Brisson et des Pithou. Ils n'ont pas ce fatras pédantesque et cette sorte d'érudition qui est pour la science ce que la chicane est pour la justice. On sent des esprits habitués à démêler et à saisir la vérité. Figurons-nous la vie de ces savants hommes, passant tour à tour de l'étude des lois de Rome à l'étude de sa littérature, s'instruisant avec ses jurisconsultes et se délassant avec ses poëtes. Ils semblaient vivre tout entiers dans l'antiquité : aussi il ne tenait point à eux que le Parlement de Paris ne fût un reste du Sénat, et les avocats les héritiers des Cicéron et des Hortensius. Leur esprit oubliait involontairement la France; mais leur conscience s'en souvenait quand il fallait sauver la monarchie du joug des Espagnols. C'est à cette école de conscience, de justice et de vertu que fut élevé de Thou.

De Thou raconte qu'en 1582 il vit Montaigne à

Bordeaux. Essayons de nous figurer l'entrevue de ces deux grands hommes, si différents de caractère et de génie : l'un, savant sans être ennuyeux dans un siècle de pédanterie, sceptique et douteur dans un temps où l'on s'entr'égorgeait pour des opinions, un peu égoïste, et qui, à la vue de tous ces partis qui déchiraient la France, était tenté de n'embrasser que le sien; homme qui remuait tout, comme il le dit quelque part d'Aristote, mais sans rien renverser ; l'autre, adorateur de l'antiquité jusqu'à en prendre la langue aux risques de sa gloire à venir, d'un caractère inébranlable, fidèle à ses rois sans jamais faire mentir l'histoire à leur profit, pleurant leurs crimes, mais les jugeant, et consolé peut-être par l'espérance d'un roi meilleur qu'il voyait s'avancer du fond du Béarn à travers les malheurs et les persécutions. Montaigne, à cette époque, était déjà célèbre. Il avait, dès l'année 1580, fait paraître deux livres de ses *Essais*. De Thou, de son côté, était déjà connu parmi les savants du siècle comme l'historien futur de la France. Je m'imagine que Montaigne le reçut avec cette politesse aisée et facile, qu'il a si bien appelée la science de *l'entregent*. De Thou, à son tour, le complimenta sur son élection à la mairie de Bordeaux. « Oui, dit Montaigne, ces gens-ci m'ont élu à lamairie de leur ville, et je leur suis obligé de

cette marque d'estime, n'était mon repos qui va être dérangé. Me voilà dans les affaires, forcé d'aller de l'un à l'autre, ordonnant, surveillant, trouvant partout des obstacles ; il me faut me séparer en deux, le maire et Montaigne, moi qui, Dieu aidant, voulais vivre tout d'une pièce. Croyez-moi, monsieur de Thou, il se faut prêter aux autres et ne se donner qu'à soi-même. »

DE THOU.

« Vous m'effrayeriez avec cette maxime, moi magistrat et fils de magistrat, instruit de bonne heure à vivre pour l'État, et qui de plus songe à être historien. »

MONTAIGNE.

« Non equidem invideo, miror magis.

« Je vous admire, et la fermeté d'âme est chose que j'aime, quoique je me sente plutôt porté vers le loisir et la commodité. Prenez garde seulement qu'en cette nouvelle charge, en dépit de toute votre prudence, vous n'ayez, comme moi-même dans ma mairie, bien des arrière-goûts d'aigreurs et d'amertume. Je ne sais qui a dit que le métier d'historien commence par l'envie, continue par le travail et finit par la haine. »

DE THOU.

« Oui; mais je me souviendrai de mon métier de juge, et je laisserai me maudire, tout à leur gré, les plaideurs qui perdront leur procès. Mon apprentissage est déjà fait : je rendrai la justice dans mon livre comme dans mon tribunal, cherchant, avant tout, la vérité, décidé à ne rien dire de faux et à ne rien taire de vrai. »

MONTAIGNE.

« Quelques amis m'ont voulu souvent embesogner de l'office d'historien; mais j'ai toujours dérobé mes épaules au fardeau, et je m'en applaudis, puisque c'est à vous qu'il est heureusement échu. Vous êtes de famille faite au tracas des affaires, et vous avez entendu dès votre berceau le bruit des procès. Moi, j'étais éveillé au son de la flûte, et jusqu'ici je me suis conservé vierge de querelles. Non que je n'aime beaucoup l'histoire : elle est bonne, comme les voyages, à frotter et à limer notre cervelle contre celle d'autrui; elle nous fait pratiquer toutes les grandes âmes des temps passés; mais elle est dure à écrire, et surtout l'histoire contemporaine. D'ailleurs,

en fait d'ouvrage, j'ai l'haleine courte, et une narration étendue n'est point mon fait. Au demeurant, je me suis fait historien au petit pied. Je laisse aux autres le soin de coucher sur le papier le récit des guerres et des combats; je me retire et me renfonce en moi-même, je raconte mes pensées et mes sentiments, devisant sur l'homme, qui est un sujet ondoyant et divers. Voilà l'histoire, telle que je me la suis faite, taillée à ma mesure, n'ayant ni chronologie, ni date, ni patrie. »

Ces conseils sceptiques n'effrayèrent pas de Thou, et la France et le parti politique eurent leur historien.

En vérité l'âme serait un triste bienfait de la Providence, si, égoïste et indifférente comme la fait Montaigne, elle s'occupait de ses pensées jusqu'à négliger ses actions. Elle manque à ses destinées quand elle renonce à la société, quand elle se renferme en elle-même pour jouir solitairement de sa liberté et de son intelligence. Dieu nous l'a donnée pour animer le monde et pour travailler à l'œuvre de la civilisation. La liberté philosophique n'est sainte et respectable qu'autant qu'elle est la mère et la nourrice de la liberté religieuse et de la liberté politique ; qu'autant qu'elle vit pour leur rappeler sans cesse leur légitimité, et les affermir quand elles chancellent.

Cette indifférence dédaigneuse, cette impassibilité épicurienne de Montaigne concilient toutes ses contradictions. Tantôt le gouvernement populaire lui semble le plus naturel et le plus équitable ; tantôt il assure que *nous devons la sujétion et l'obéissance à tous rois également.* Qu'importent en effet ces formes diverses? *C'est à nous à nous en rendre compte.* A Paris, Montaigne eût été ligueur ; à Genève, calviniste, et partout philosophe.

Le siècle de Montaigne ne comprit pas ce système d'insouciance hardie et profonde. Les esprits étaient enflammés de passions et n'étaient guère disposés

au quiétisme politique et religieux du philosophe: mais ses *Essais* marquèrent l'époque d'une révolution qu'il est bon d'expliquer.

Jusque-là la morale était du ressort du clergé, qui en avait fait une science sous le nom de casuitisme; science vaste et subtile, qui suffisait à tous les scrupules des consciences timorées. Là, chaque sentiment avait sa règle, et le casuitisme se piquait d'enseigner à l'homme, article par article, ce que c'était que le bien et le mal. A force de raffiner, le casuitisme s'était égaré. Il avait ses sophistes et ses corrupteurs, comme la philosophie; mais ses abus étaient plus manifestes. En effet, quand une philosophie est pernicieuse, elle pervertit l'âme tout entière; mais elle ne marque aucun crime qu'il soit bon de commettre. Le casuitisme détaille une à une les occasions de fautes et d'impunité, et sa précision, aussi funeste que son indulgence, désigne le crime en même temps qu'elle l'absout. Déjà, en Italie, Pétrarque, admirateur des anciens, avait commencé à affranchir la morale du joug du casuitisme. Montaigne en France suivit son exemple, et acheva de séculariser la philosophie morale; c'était un grand changement. A ces moralistes scolastiques qui embarrassaient la conscience dans le labyrinthe de leurs décisions, succédaient les philosophes de l'antiquité

avec leur morale simple et élevée. Autrefois l'homme était protégé contre ses passions par les précautions minutieuses de la théologie, et cette prévoyance scrupuleuse l'entretenait de l'idée de sa faiblesse. Aujourd'hui ces entraves protectrices sont brisées. Il est laissé à lui-même, et la philosophie lui ordonne d'essayer ses forces. « Marche, lui dit-elle, dusses-tu tomber! » Pour adoucir la mort, la religion en avait fait une cérémonie qui avait ses prescriptions solennelles; elle avait mesuré au détail de nos angoisses le détail de ses rites consolateurs, et l'homme pouvait croire que, pour bien mourir, il n'avait qu'à accomplir les pieuses observances du culte. Voici un philosophe qui lui apprend que le jour de la mort, *ce maître jour, juge de tous les autres*, a besoin encore d'une autre préparation, qui est celle de la philosophie. Qu'est-ce à dire? Il y a donc une autre sorte de constance que la fermeté chrétienne! il y a donc aussi une morale indépendante du culte! Tel est le vaste problème que Platon débattait, il y a deux mille ans, dans son *Eutyphron*, et que Montaigne débat de nouveau, mais sans avoir l'air d'y penser: car qu'a-t-il fait, après tout? il a regardé la mort d'un autre côté que les théologiens. Voilà tout; et pourtant ce simple changement de point de vue a changé tout l'horizon de l'homme.

En effet la sécularisation de la morale et son affranchissement du casuitisme ecclésiastique n'ont pas été une révolution moindre que la réforme de Luther ; et ses effets, pour être plus lents, n'en ont été ni moins sûrs ni moins grands.

PHILOSOPHIE

Attaquer le casuitisme, c'était attaquer les jésuites. Théologiens derniers venus, ils avaient raffiné pour enchérir sur leurs devanciers, et ils avaient réussi à se faire des cas de conscience une sorte d'empire qu'ils réglaient à leur gré. L'émancipation de la morale menaçait leur puissance. Ils ne s'en prirent pas à Montaigne. N'ayant ni plan ni suite, les *Essais* ne pouvaient guère être accusés à titre de système : il n'y avait pas de corps de délit. Les jésuites attaquèrent l'élève de Montaigne, Charron, esprit aussi régulier, aussi méthodique que le génie de Montaigne était libre et capricieux. Charron, dans son traité de *la Sagesse*, ne professe pas une indifférence aussi hardie que son maître ; il n'a pas son profond et incurable scepticisme. Cependant il mène aussi à

l'insouciance par le stoïcisme. Mais ce qui le rapproche surtout de Montaigne, c'est qu'il enseigne comme lui une sagesse et une vertu séculières, c'est qu'il poursuit l'œuvre de l'affranchissement de la morale. Voilà l'innovation que maudit Garasse, esprit emporté et violent, mais qui ne manque pas d'une espèce de sagacité haineuse. Il s'indigne contre cette résurrection de la morale antique, contre ce stoïcisme païen, transporté dans la religion chrétienne, et contre *cette mélancolie qui se moque de tout par une gravité sombre et pédantesque.*

Cependant, en dépit des anathèmes de Garasse, la morale ne retomba pas sous le joug du casuitisme, et le seizième siècle la légua libre et indépendante aux écrivains de Port-Royal. Alors ces pieux moralistes la réconcilièrent avec la religion, sans asservir l'une à l'autre, et, disciples des Pères de l'Église, annoncèrent la vraie morale chrétienne, qui n'est ni la morale de la sagesse antique, ni la morale de la théologie scolastique.

Le seizième siècle fut une époque fatale pour la philosophie scolastique. Elle avait vu tomber son casuitisme chéri devant le génie de l'antiquité. Bientôt sa logique fut attaquée, et le péripatéticisme des écoles, qui ne ressemblait plus guère au péripatéticisme d'Aristote, fut abattu en Allemagne par

Mélancthon, qui substitua Aristote à ses commentateurs infidèles; en Italie, par les platoniciens de Florence; en France, par Ramus au nom du bon sens.

Ramus, dans son quatrième livre des *Remarques sur Aristote*, raconte avec un singulier intérêt de quelle manière il fut amené à secouer le joug : « J'avais passé trois ans et plus à étudier la logique de l'école; j'étais maître ès arts et docteur, quand je m'avisai de chercher à quoi me servirait cette science. Alors je me remis à étudier les poëtes et les orateurs, essayant de ramener l'éloquence et la poésie aux règles de la dialectique. Vains efforts! Je reconnus, à mon grand étonnement, que ni Virgile ni Cicéron n'avaient, en écrivant, tenu compte des lois d'Aristote. Enfin un jour, lisant Galien, je vis que Galien appelait Platon le plus grand des dialecticiens. Surpris de plus en plus, je commençai à lire les dialogues de Platon avec cette nouvelle idée : quel changement! ni règles subtiles, ni argumentation méthodique. Socrate se contente de discuter avec bon sens, et de rappeler les hommes à la liberté de jugement; il veut qu'on examine et qu'on s'en rapporte à la raison plutôt qu'à l'autorité. Et moi-même, pensai-je alors, pourquoi ne pas *socratiser* un peu? » Ainsi Ramus cherche à délivrer le raisonnement des entraves de la dialectique; il veut en

revenir au bon sens et à cette logique naturelle qui n'est ni subtile, ni minutieuse, à cette logique dont l'homme suit les règles à son insu. C'est par là que Ramus est le précurseur de Descartes. Descartes, rejetant toutes les idées reçues, creuse jusqu'à ce qu'il trouve une certitude quelconque qui ne soit pas une autorité, et, une fois qu'il l'a trouvée, il reconstruit sur cette base inébranlable l'édifice de la nature humaine. Ramus n'a pas cette pénétration et cette profondeur de pensées. Il a pourtant toute la hardiesse qu'il faut à un novateur. Il brise d'une main ferme les liens de la logique pédantesque. Il ne refait pas l'esprit humain, comme Descartes; mais il refait le raisonnement, et la raison peut travailler désormais sans craindre que l'instrument trahisse ses efforts. Ramus, en émancipant la logique, fit pour la philosophie ce que l'inventeur des télescopes fit pour l'astronomie : il ne découvrit rien, mais il prépara toutes les découvertes à venir.

POÉSIE

Nous avons suivi les transformations de l'esprit français à travers la politique et la religion, l'histoire et la philosophie. Voyons maintenant comment il se développe dans la poésie.

Il y a, dans la poésie française au seizième siècle, trois époques distinctes, et chaque époque a son école. Au commencement, l'école de Marot, héritier de Villon et de son genre d'esprit : cette école dure jusqu'au milieu du règne de Henri II. Alors naît une autre école, celle de du Bellay et de Ronsard, qui dure avec Desportes jusque sous Henri IV. Enfin Malherbe vient, qui, empruntant beaucoup à ses devanciers, rend à notre langue son tour et son génie original, c'est-à-dire quelque chose de clair et de précis, en même temps qu'il garde de Ronsard des

habitudes de noblesse et de majesté inconnues à notre langue avant le temps de François Ier.

Cherchons à caractériser ces trois écoles, leurs fondateurs et quelques-uns même de leurs disciples. Commençons par l'école de Villon et de Marot.

Villon fut pauvre et malheureux; mais sa vie et ses malheurs n'ont rien de grand ni de poétique. Peignez-vous quelque joyeux enfant de Paris, vivant au hasard, fripon moitié par besoin et moitié par espièglerie d'esprit, toujours entre la faim, la prison et la potence, sans jamais rien perdre de sa gaieté ni de son génie; tantôt poëte délicat et gracieux : qui le croirait avec une telle vie? tantôt satirique et moqueur, prenant parfois un ton de mélancolie, qu'il interrompt tout à coup par une saillie ironique ou bouffonne; ici plaignant sa jeunesse passée à mal vivre, là décrivant avec une sorte de trivialité énergique les *ordures* de sa vie, comme s'il s'en indignait par un secret instinct de gloire; puis retombant bientôt dans son insouciance moqueuse. Tel est Villon. A voir sa vie et le sujet de ses vers, rien ne répond si peu à l'idée qu'on serait tenté de se faire du père de la poésie française. Holà! archers, où conduisez-vous notre Homère? au Châtelet ou à Montfaucon? Voilà son Parnasse! Et ne croyez pas qu'il s'en effraye : sa muse le suivra jusqu'au sup-

plice. Entendez cette ballade faite en nargue de la mort. Son imagination court au-devant de son sort avec une espèce d'insouciance mélancolique, et, du haut de sa potence, *lavé de la pluie, desséché du soleil, poussé çà et là par le vent, déjà cendre et poudre,* mais toujours poëte, il décrit avec une verve effrayante ces marques de sa destruction prochaine. Et ce n'est ici ni l'orgueil d'un stoïcien qui méprise la mort, ni l'insolence d'un réprouvé qui maudit la justice : Villon n'a ni faste ni endurcissement. Il meurt comme il a vécu, sans réflexion et sans souci, chantant son supplice et sa potence avec une sorte d'oubli et de distraction poétiques, et ne se plaignant ni de la loi ni des juges. Il demande seulement, par acquit de conscience, *à ses frères humains qui vivent après lui,* qu'ils prient Dieu *qu'il le veuille absoudre;* et, s'ils s'offensent de ce nom de *frère dans la bouche d'un homme occis par justice,* qu'ils se rappellent que tous les hommes *n'ont pas le sens rassis,* et que lui surtout n'a eu de bon sens que le peu que *Dieu lui en a prêté;* ajoutant, en satirique incorrigible, qu'il n'a pu, et pour cause, en emprunter à ses contemporains.

Au reste, avant de mourir, il a soin de faire ses legs : aux gens de justice, ses mauvaises affaires; aux cabaretiers, ses dettes, et c'est dire assez de

quelle sorte; aux pauvres écoliers de Paris, son diplôme de bachelier; aux joueurs, ses cartes et ses dés; à son procureur, en guise de payement, une ballade, seule monnaie de bon aloi dont il ne fut jamais pauvre; et son corps enfin *à notre grand'mère la terre*, plaignant gaiement les vers qui n'y trouveront pas *grande graisse*, tant la faim *lui a fait dure guerre*. Cependant les légataires de Villon attendirent encore quelque temps : Louis XI, dans un de ses jours de clémence, sauva de la corde le pauvre poëte prisonnier.

Avec toute cette gaieté moqueuse, Villon aime pourtant à s'entretenir de la mort et de la fragilité humaine, et même, chose singulière, une fois livré à ces idées, ce poëte satirique et libertin semble ne plus pouvoir s'en écarter. Voyez de quelle verve il décrit la destruction de l'homme ! Rien n'est oublié, ni *les sueurs* de la mort, ni *les frémissements*, ni *les veines qui se tendent*, ni *le col qui s'enfle*, ni *la chair qui s'amollit*, ni *le désespoir*, ni *le fiel qui crève le cœur*, ni *l'abandon des enfants, des frères et des amis;* car

. . . . . qu'on soit Pâris ou Hélène,
Quiconque meurt, meurt à (avec) douleur!

Qui parle ainsi? est-ce Bossuet avec sa tristesse chré-

tienne? Young avec sa douleur rêveuse, ou un pauvre prisonnier du Châtelet? Bientôt pourtant ses pensées semblent s'attendrir et prendre une teinte plus douce : car il y a aussi dans Villon quelque chose de l'esprit des troubadours. Il songe à la beauté des dames, à leurs attraits si délicats : la mort! la destruction! voilà donc aussi leur partage. Alors, s'interrompant par une gracieuse ballade, il se demande où sont les beautés du vieux temps, et la belle *Héloïse*, et tant d'autres, et *Jeanne la bonne Lorraine*: car, soit tradition, soit reconnaissance, Villon met notre libératrice au rang des beautés de la France; et il se répond par ce refrain charmant :

Mais où sont les neiges d'antan? (d'avant cette année.)

Enfant de Paris, Villon ne renie pas sa patrie pour aller chercher ailleurs des noms plus poétiques et plus beaux; et sa muse, qui n'est ni dédaigneuse ni prude, ne rougit pas de nos rues, de nos carrefours, ni même de nos halles. Lisez Villon : les rues étroites et tortueuses de notre vieille Cité vont avoir leurs souvenirs et leur gloire. Ici, *entre deux ponts et près le palais*, c'est le théâtre des espièglerîes du poëte; plus loin, le Châtelet : respect à ses malheurs! Là, près *la fontaine Maubuée*, sa *belle heaulmière* (armu-

rière), qui se demande, en pleurant, ce qu'est devenu son *front poli, son grand entr'œil et son regard joli :* car Villon n'est jamais longtemps sans penser au néant de la vie humaine et à la beauté des dames, qui est néant aussi, comme tout le reste. Ailleurs, voici le cimetière et le charnier des Innocents. Là il s'arrête plus longtemps : il contemple ces ossements, pêle-mêle entassés, autrefois seigneurs, dames, évêques, aujourd'hui poudre. Voici *des têtes*, qui, au temps de leurs vies, *s'inclinaient l'une vers l'autre, les unes maîtres, les autres valets !* Puis, finissant en bon chrétien sa tirade philosophique, il s'écrie : *Plaise au doux Jésus les absoudre !* Telle est la tristesse de Villon. Ce n'est jamais une sombre rêverie ou une misanthropie mécontente. C'est plutôt par goût d'imagination que par réflexion chagrine qu'il moralise sur la mort. L'égalité du charnier des Innocents plaît à sa muse comme quelque chose de grand et de poétique, voilà tout : car tout pauvre qu'il est, il n'a, contre les grands et les riches, ni envie ni mauvaise humeur. Si, parmi les galants de sa jeunesse, les uns sont *devenus grands seigneurs et maîtres*, Dieu merci pour eux ! si les *autres mendient tout nu !s*, qu'importe? la mort viendra tôt ou tard; et lui, pourvu qu'il ait le temps de *faire ses legs et ses étrennes*,

Honnête mort ne lui déplaît.

Honnête! Il ne s'en fallut que de la clémence de Louis XI que ce vœu ne s'accomplît pas.

Le testament de Villon est le dépôt de ses pensées et de ses inspirations; c'est en quelque sorte l'histoire de son imagination. *Les Repues franches* sont l'histoire de sa vie. Triste différence! il est encore gai et spirituel; mais c'est souvent la gaieté et l'esprit d'un libertin ou d'un escroc racontant ses prouesses. Ne soyons pourtant pas trop sévères: *les Repues franches* ne sont autre chose que l'art de vivre aux dépens d'autrui. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'art de faire des dettes et de ne pas les payer.

Quand on n'a or, argent ni gage,
Comment peut-on faire grand' chère?

Voilà le problème que propose Villon, et c'est le même que travaillent à résoudre les enfants de famille du dix-neuvième comme du quinzième siècle. Même solution aussi:

Il faut qu'on vive davantage;
La façon est coutumière.

Ainsi, en fait de joyeuse vie, le fond des traditions ne change pas. A cette époque, faute de civilisa-

tion, il n'y avait point encore ces maximes d'honneur et de délicatesse sociale qui nous apprennent à faire la différence entre ce qui est une bassesse et ce qui n'est qu'une espièglerie. De nos jours, Villon aimerait encore la bonne chère et la joyeuseté; mais il serait honnête homme. De son temps, le libertinage allant jusqu'à l'escroquerie, il ne sut pas s'en préserver.

Je ne me serais point ainsi arrêté sur Villon, si, par son ton de mélancolie gracieuse ou insouciante, il ne me semblait avoir un caractère à part dans notre littérature, et si, par son tour d'esprit, il ne représentait le génie libre-penseur de notre vieille France, tel qu'il est dans les fabliaux et dans les romans des trouvères. Au milieu des troubles du seizième siècle, cet esprit d'examen modeste, cette raison pénétrante et paisible, enfin ce bon sens douteur et réservé, semblaient risquer de périr en s'enflammant des passions de la réforme. C'était là son premier écueil : Marot ne sut pas l'éviter. Plus tard, par un juste retour, l'esprit français retourne au catholicisme : telle est l'école de Ronsard, école toute catholique, opposée, en religion comme en littérature, à l'école de Marot. Enfin, quand la Ligue veut soumettre la France au joug de l'ultramontanisme, cet esprit, toujours indépendant, recommence à s'é-

manciper avec Passerat, traverse en les inspirant les satires de Régnier, et arrive enfin à notre La Fontaine, admirateur et partisan déclaré de notre vieille littérature gauloise, naïf et malin comme elle, le dernier de nos conteurs de fabliaux, et, par une transition toute naturelle, le premier de nos auteurs philosophiques.

Marot n'était pas fait pour vivre dans des temps de sectes et d'hérésie. Poëte ingénieux et galant, né pour chanter le charme d'un doux *nenni*, il n'avait rien d'un sectaire. Aussi fut-il d'abord protestant par bon ton, j'imagine, plus que par enthousiasme. Comme, dans les premiers temps de François Ier, la Réforme était à la Cour le parti des gens d'esprit et des jolies femmes, Marot fut huguenot. A cette époque, la Réforme en France n'avait pas encore pris de caractère hardi et sérieux : on se moquait des moines, on critiquait les abus de l'Église, on se raillait des richesses du clergé, on préférait les savants du nouveau collége de France aux vieux docteurs de la Sorbonne, on aimait l'imprimerie, on lisait les colloques d'Érasme. Voilà le protestantisme de la Cour et de Marot, espèce d'opposition maligne plutôt que de secte fanatique. Il y a, sous ce rapport, entre le commencement du calvinisme et de la philosophie du dix-huitième siècle une ressemblance frappante:

même sorte de protecteurs et de partisans. Sous François Ier, le calvinisme est pendant quelque temps la religion de la Cour, comme, au temps de Voltaire, la philosophie du dix huitième siècle est l'esprit des grands seigneurs et du beau monde. Plus tard, quand le calvinisme et la philosophie, avec l'âge, devinrent plus forts, même retour de sentiments, même changement d'amitié en persécution.

Protestant par bon ton et par malice, Marot le resta par honneur quand vinrent les jours d'épreuve. Alors il alla chercher un asile auprès de la duchesse de Ferrare, protectrice avouée des protestants. Mais ce ne fut pas sans regrets qu'il abandonna la France. En vain il veut s'armer de fermeté et quitter sa patrie ingrate comme on quitte une maîtresse infidèle, sans laisser voir ses chagrins; en vain il dit qu'en la délaissant,

> Fort grand regret ne vint son cœur blessant,

l'amour de la patrie l'emporte, et il s'écrie :

> Tu mens, Marot : grand regret tu sentis!

Dans son exil, Marot suppliait François Ier de le rendre à sa patrie, à ses amis. Ne craignez plus ses imprudences. Il a vécu à Venise; il y a appris deux

mots de grand profit : défiance et silence. Il connaît maintenant l'art

> De parler peu et de poltroniser,
> Et d'un seul mot de Dieu ne deviser.

Enfin il obtient sa rentrée. De quelle joie il accourt! Les Alpes, leurs rochers, leurs torrents et leurs neiges éternelles ne lui ont semblé que *printemps* et *verdure*. Il retrouva en France sa gloire, ses amis et la faveur du roi; il y retrouva aussi la haine de la Sorbonne, qu'il avait raillée, et le dépit de Diane de Poitiers, autrefois sa maîtresse et sa *dame*, et qui aujourd'hui, à titre de catholique ardente et de femme délaissée, avait à punir Marot d'une double apostasie. Forcé de s'exiler de nouveau, il se retira à Genève; mais la liberté de ses mœurs et de son esprit ne pouvait guère s'accommoder de l'austérité génevoise : il oubliait qu'au delà du Jura on appelait adultère ce qui en deçà s'appelait galanterie. Il quitta Genève et alla mourir à Turin. Avant sa mort, il visita le champ de bataille de Cérisolles. Pour un exilé, c'était une manière de ne pas mourir sans avoir revu la France.

Le caractère de la poésie de Marot, c'est surtout la grâce et la délicatesse. Jamais, dans la raillerie, son ton n'est amer ni emporté. Il plaisante de l'Église

et du clergé en réformé mondain, plutôt qu'il ne l'attaque en prédicateur fanatique. Héritier de l'esprit libre-penseur de Villon et de nos vieux auteurs, la liberté de sa vie se ressent aussi un peu des exemples de son devancier; mais son libertinage est plus élégant et plus poli. La civilisation a fait un pas, et la galanterie succède à la débauche. Marot, comme Villon, connaît les prisons du Châtelet; mais c'est tantôt pour avoir délivré un prisonnier, tantôt c'est comme hérétique. Avec un roi qui se consolait de la prison en songeant qu'il avait gardé l'honneur, Marot devait aisément obtenir grâce pour des torts qui n'étaient pas des bassesses. D'ailleurs, comment résister à des prières faites avec tant d'esprit? C'est le roi, dit-on, qu'il a offensé en délivrant un prisonnier. « Eh bien! sire,

Vous n'entendez procès, non plus que moi.
Ne plaidons pas, ce n'est que tout émoi.
Au pis aller, n'y cherrait qu'une amende:
Prenez le cas que je vous la demande;
Je prends le cas que vous me la donnez.
Nous sommes quittes. »

Jamais procès n'a été ni mieux ni plus vite arrangé. Et voilà comment Marot traite les affaires, toujours facile et accommodant, riche *tant que son argent dure*, ayant bon vouloir de payer ses dettes,

et prêt, dit-il, à rendre tous les baisers qu'il a pris. Personne, avant Marot, n'avait donné l'exemple de ce tour d'esprit fin et spirituel. Il y avait avant lui de la naïveté, mais une naïveté simple et ignorante, qui semblait tenir surtout à l'enfance de la langue. Dans Marot, la naïveté devient de la grâce, c'est-à-dire qu'elle ne s'ignore plus elle-même, et que, par une sorte de coquetterie permise, elle n'a plus seulement le don de plaire : elle en a aussi l'intention.

Cependant, tout naïf et tout gracieux qu'il est, son ton s'élève parfois. Voyez dans son *Enfer :* — c'est sous ce nom qu'il décrit le Châtelet; — comme il s'indigne contre la torture! comme il s'écrie avec attendrissement·

> O mes amis, j'en ai vu martyrer,
> Tant que pitié m'en mettait en émoi!

Hélas! en ces temps de troubles et d'hérésies, qui nous dira quels étaient ces malheureux torturés? Qui sait? des huguenots peut-être, que la torture va renvoyer catholiques et meurtris? Et toi, pauvre poëte, ne tremblais-tu pas aux cris que poussaient ces martyrs? Car enfin, que diras-tu pour te protéger? que tu es poëte, que tu es connu d'*Orphée*,

> De mainte nymphe et mainte noble fée,

d'Apollon, des muses, plus encore de Marguerite? mais elle est absente :

> Elle va voir un plus grand prisonnier.

Marot est seul avec ses juges. Alors ce protestant tiède et mondain retrouve, en face du danger, toute la ferveur de sa foi. Quand il s'agit de la pureté des mœurs, sa piété chancelle ; quand il y va de l'honneur, elle est inébranlable. *Peut-être son corps est il destiné aux flammes...* Eh bien ! il en bénit le ciel, et ne demande à Dieu que de lui prêter sa force au milieu des supplices, afin qu'il puisse invoquer son *saint nom jusqu'au dernier soupir.* Alors son ton s'élève; la langue elle-même, encore naïve et simple, semble suivre sans efforts cet élan et prendre une noblesse et une force nouvelles pour répondre à l'enthousiasme du poëte.

Mais, quand elle n'est point soutenue par quelque grand sentiment, la langue retombe dans sa faiblesse naturelle. De là la langueur de la traduction des Psaumes. Marot traduisit les Psaumes, comme Corneille l'*Imitation de Jésus-Christ*, par conscience plutôt que par inspiration. Comme cette traduction était un coup de parti pour les réformés, Marot l'entreprit. Mais qu'est-ce qu'un style naïf et simple

pour représenter la majesté des Écritures, la hardiesse et la vivacité de la poésie orientale? Cependant, tout altérée qu'elle était, cette poésie nouvelle enchanta d'abord la France. Roi, princes, courtisans, chacun avait son air et son psaume de prédilection, et les graves accents de la muse hébraïque retentissaient parmi les plaisirs et les fêtes de la Cour. Comme c'était une mode, on oubliait que c'était une hérésie. Mais la faveur des Psaumes fut de courte durée. Le zèle des catholiques devenait de jour en jour plus scrupuleux. Henri II était sur le trône, et avec lui Diane de Poitiers, ardente catholique, qui servait au roi de maîtresse, de ministre et de casuiste. L'école de du Bellay et de Ronsard commençait à s'élever. Quelque temps encore, et les Psaumes de Marot allaient être oubliés, à titre d'hérétiques et de surannés.

Jetons un dernier regard sur l'école de Marot; voyons ce qu'elle eût pu devenir et ce qu'elle devint dans ses disciples Théodore de Bèze et Saint-Gelais. De Bèze n'est plus un frondeur mondain : c'est un sectaire grave et enthousiaste, c'est le coadjuteur de Calvin et le second apôtre de la Réforme en France. Il a, comme Marot, cette heureuse clarté de style qui est le caractère distinctif de notre langue. Mais cette naïveté enfantine, qui fait le charme de la poésie

de Marot et qui fait aussi sa faiblesse, commence dans de Bèze à se changer en virilité, effet naturel de l'enthousiasme religieux et de la pratique assidue de la Bible. De Bèze montre ce qu'eût pu devenir l'école de Marot, si la Réforme l'eût emporté en France. Comme un des effets du protestantisme, partout où il a prévalu, a été de populariser la Bible, la poésie, en s'ennoblissant par son commerce avec la parole divine, n'eût pourtant pas cessé d'être populaire. Ainsi, en Angleterre, la langue poétique n'est pas comme en France un langage à part : grâce à la traduction de la Bible, le peuple est familiarisé avec le ton et le style de la poésie.

L'école de Marot finit à Genève avec de Bèze. En France, sa destinée n'était guère plus heureuse. Saint-Gelais avait hérité de son maître Marot le goût de la satire ingénieuse et pénétrante. Mais évêque et homme de cour sous Henri II, aux jours du triomphe du catholicisme, il émousse à dessein l'esprit libre-penseur de son maître : sa moquerie n'a plus de portée. Dans Saint-Gelais, une partie des traits du génie de Marot, tout ce qui est indépendant, hardi et remuant, s'adoucit et s'efface : il ne reste que ce qui est naïf et gracieux. Encore, par un effet naturel de la décadence du maître au disciple, la grâce et la naïveté de Marot se tournent souvent en afféterie. Il

n'y a qu'un côté par où Saint-Gelais semble égaler Marot : c'est dans l'épigramme et dans le conte libertin. De l'esprit d'indépendance de son maître, le goût du libertinage est ce qu'il conserve avec le moins de scrupules et de dangers.

C'était alors la mode de la chevalerie romanesque. Il y avait des passions imitées de l'amour des Amadis et des Lancelots, et déconcertées dans leurs projets de constance par la gaieté française et par la licence des temps. Les intrigues s'excusaient sous le nom d'aventures, et les bonnes fortunes sous le nom de récompenses et de *guerdonnements*. Saint-Gelais faisait les devises et rimait les cartels. Le matin, des calvacades et des carrousels où chaque gentilhomme portait les couleurs de sa dame ; le soir, tantôt des fêtes où se sollicitait le prix des prouesses du matin, tantôt la lecture des romans de chevalerie, où dames et seigneurs prenaient leçon de style amoureux. Ajoutez à ces galanteries chevaleresques l'afféterie de la pastorale italienne, qui s'introduisait à la Cour avec Catherine de Médicis. Il n'y avait pas jusqu'aux mystères de la foi catholique que les poëtes ne tournassent en fadeurs amoureuses. On faisait des madrigaux à propos de martyrs ; on excommuniait les beautés rebelles à l'amour ; on inscrivait de petits vers sur les Psautiers des dames. Cependant ce catho-

licisme mignard était persécuteur, cette Cour de preux et de bergers romanesques allait voir mourir Anne Dubourg, et la guerre civile s'allumer aux flammes de son bûcher.

Saint-Gelais avait gardé de son maître les dehors du style, la naïveté et la clarté du langage; mais, l'esprit et l'intention de l'école de Marot étant perdus, ce n'était plus qu'une élégance stérile. La langue et la poésie françaises ne pouvaient pas s'en tenir éternellement à ce ton de naïveté et de badinage. Alors s'éleva l'école savante de du Bellay et de Ronsard.

Sous la discipline de maîtres infatigables, il s'élevait une génération pleine d'enthousiasmeet nourrie dans l'admiration de la poésie antique. Quand, au sortir des écoles, ces jeunes nourrissons des muses, encore tout récents de l'entretien d'Homère et de Virgile, cherchaient la poésie française, que trouvaient-ils? une poésie naïve et piquante, un badinage ingénieux, de la malice et de la grâce, mais ni force, ni grandeur, ni majesté. Alors ils prirent en pitié le vieil esprit français, qui n'avait encore inspiré que des ballades, des rondeaux et des contes. Ils méprisèrent ce tour de style naturel et traitèrent sa simplicité de bassesse. Au lieu de tenter l'accord de l'érudition antique et de l'esprit français, au lieu de prendre exemple sur Rabelais,

qui étudia l'antiquité et garda l'originalité gauloise, les réformateurs imaginèrent de tout changer, le caractère de notre langue et de notre littérature.

Du Bellay commença la révolution, et son *Illustration de la langue française* servit de manifeste à la nouvelle école : « Plus de cette poésie qui ne s'é-« loigne jamais de la commune manière de penser. « Prenons l'essor, imitons l'antiquité, imitons l'Ita-« lie ! » Puis, mêlant le ton du guerrier et du poëte avec une sorte de patriotisme savant : « Marchons, « s'écrie-t-il, marchons, et des dépouilles de l'Italie, « comme nous l'avons fait plus d'une fois, ornons « nos temples et nos autels ! Courons vers cette Grèce, « vieille patrie de la poésie, et allons y retrouver les « traces des Gallo-Grecs ! » Érudits dans un temps où l'érudition était en vogue, catholiques au moment où la Réforme était proscrite, promettant d'ennoblir la langue quand chacun sentait qu'elle avait manqué jusqu'ici de force et d'élévation, les réformateurs répondaient au goût et aux croyances de leur époque. Ils réussirent.

La nouvelle école prit surtout pour modèles la Grèce ancienne et l'Italie moderne. Voyons ce qu'elle fit et comment, dans la poésie amoureuse, elle imita Pétrarque, dans la poésie épique et lyrique Homère et Pindare.

Au seizième siècle, la France emprunta à l'Italie son architecture et ses beaux-arts; elle imita sa poésie; nos rois cherchèrent à Florence des épouses, et envoyèrent leurs filles régner à Turin et à Ferrare. La guerre, la politique et la religion mêlaient sans cesse la France et l'Italie; cependant les deux nations gardaient l'une contre l'autre de vieux préjugés opiniâtres. Aux yeux de l'Italie et de ses hommes d'État, les Français étaient toujours ces peuples du Nord étrangers aux arts de la civilisation et qui n'avaient d'autre génie que la force. En France, au temps grossier de Charles VI, la civilisation d'au delà les monts, qu'introduisait à la cour Valentine de Milan, n'était rien moins que de la sorcellerie; et la magie seule expliquait à nos aïeux le pouvoir de cette femme, dont tout le charme était de venir d'un climat plus doux et d'un pays plus policé. C'était ainsi que la France avouait, en la blasphémant, la supériorité de la civilisation italienne. Plus tard, même hommage jaloux rendu encore à cette prééminence; mais ce n'est plus en l'accusant de magie : le reproche a changé de nom; en même temps il est devenu plus juste. Le génie de la civilisation italienne est traité d'esprit de ruse et de perfidie. Aux yeux de la France, l'Italie est le pays de la politique et de la déloyauté. Le seizième siècle imite les arts,

la littérature de l'Italie; mais il méprise ses mœurs et son caractère. Ajoutez la haine qu'excitent, sous Catherine de Médicis, les Italiens qui viennent manier nos finances : car c'était encore un des secrets de l'habileté des Italiens que de se faire passer pour grands financiers. De là un nouveau motif de ressentiment, et des souvenirs d'animosité et de dédain perpétués jusqu'à Mazarin.

Ce mélange de répugnance pour les mœurs de l'Italie et de docilité à prendre exemple sur sa littérature, éclate dans du Bellay et dans Ronsard. Mais la nouvelle école, toute savante qu'elle était, ne comprit pas le caractère philosophique de la poésie amoureuse de Pétrarque.

Certes l'amour de Pétrarque, toujours idéal et mystique, n'est guère l'amour d'Anacréon ou de de Parny. Il ressemble plutôt à une idée qu'à une passion. En effet, tel était le caractère de l'amour au moyen âge. Des idées du *Banquet* de Platon mêlées aux idées d'amour divin et du respect des femmes, il s'était formé un fonds de doctrines tendres et élevées, une sorte de platonicisme amoureux qui s'alliait merveilleusement avec l'enthousiasme de la poésie. C'est cette philosophie idéale de l'amour qui inspire le Dante dans sa *Vita nova*, et Pétrarque dans ses poésies. Béatrix et Laure ne sont pas de pures

visions : elles ont vécu, elles ont été aimées. Mais, sous leurs traits adorés, la poésie personnifie la religion, la philosophie, la vertu, tout ce que l'âme enfin conçoit de pur et de céleste. L'amour, à cette époque, est la forme qu'a prise le platonicisme ; et c'est dans les sonnets du Dante et de Pétrarque que vit et que respire, sous l'emblème d'une passion, cette vaste et féconde doctrine qui a commencé avant Platon et qui est plus antique que le nom même qu'elle porte.

L'école de du Bellay et de Ronsard ne démêla pas le double caractère de cet amour mêlé de passions et d'idées, né du platonicisme et du coup d'œil d'une femme. Elle ne vit dans Pétrarque qu'un poëte amoureux, elle ne vit pas le poëte platonicien : aussi elle ne prit de lui que la subtilité et la recherche. De là la froideur et la monotonie des amours de du Bellay, de Ronsard et de Desportes. Ils ont beau changer de maîtresse à chaque livre, passer de Diane à Cléonice et de Cléonice à Hippolyte ; ils ont beau même avoir un livre entier d'amours diverses, toutes leurs maitresses se ressemblent, car elles ont toutes *l'éclat du soleil et des astres*. Il y a une sorte de modèle commun qui sert à chaque poëte pour peindre sa dame ; il y a des règles sacrées qui décident de l'air et de l'expression de chaque trait. Les

cheveux sont *blonds ou bruns* à volonté ; mais ils doivent être *tressés*

Et servir de liens pour retenir les cœurs.

Le front *doit être uni comme un beau lac*. Les yeux sont bleus ou bruns, quelquefois noirs, mais c'est une exception. L'oreille *est petite*, *entre blanche et vermeille*, la joue *fosselue*, le teint de la *couleur du crépuscule*, les doigts *longs et polis*, les ongles brillants et *comme des perles*. Voilà le type des beautés du seizième siècle; voilà quelle est la Cassandre de Ronsard, l'Olive de du Bellay et la Diane de Desportes.

Ce jargon romanesque eût perdu l'amour, si l'amour n'était pas la plus naturelle de toutes nos passions. Il est souvent plus vrai que son langage. En effet, quand le goût d'un siècle est mauvais, la poésie amoureuse devient subtile et recherchée. Mais entre amants la passion surmonte et corrige l'affectation du style. Ainsi, quand Henri IV répétait à Gabrielle un sonnet de Desportes, le sonnet changeait d'expression : il devenait vrai et naturel dans la bouche du Béarnais.

Cependant ce pétrarquisme bâtard fatigua ses inventeurs même. Bientôt du Bellay et Ronsard se moquèrent de ce jargon amoureux qu'ils avaient accré-

dité de ces soupirs poussés vers des beautés imaginaires. Du Bellay chante l'amour tel qu'il se faisait chez nos bons aïeux, qui

Pour en parler n'apprenaient pas Pétrarque ;

et, à la différence de ces amants toujours prêts à mourir pour leur dame, il avoue gaiement qu'il veut vivre *frais et dispos* pour la sienne. Ronsard va plus loin. Dans son humeur sceptique et moqueuse, il ose mettre en doute la vertu de Laure : car c'est grande folie, dit-il, d'aimer sans avoir rien. Ronsard, qui avait été page, se souvient parfois de son ancien métier; et même, qui le croirait? ce poëte pédantesque, cet imitateur de Pindare, c'est dans la poésie légère et gracieuse qu'il réussit le mieux. Effet remarquable de ce qu'on appelle le génie d'une langue! l'emphase lyrique et le jargon sentimental perdent Ronsard : car la pompe et la recherche des sentiments répugnent au caractère de notre esprit et de notre langue; mais quand, dégoûté de ces fadeurs langoureuses, il revient aux amours de bon sens, alors la langue semble se reconnaître, elle est comme rentrée dans sa patrie, et le génie de Ronsard n'est plus ni contraint ni ridicule, il est libre et gracieux. Essaye-t-il même quelques hardiesses, la langue s'y

prête de bonne grâce, car elle ne demande pas mieux que de se parer et de s'embellir; mais elle ne veut pas être affublée d'habits d'emprunt qui la cachent et la défigurent. Elle cède à une douce *main-forte*[1]; elle résiste à la violence et à la tyrannie.

La nouvelle école ne goûtait pas ces timides ménagements. Hardis novateurs, ils disposaient en conquérants de la langue et de la littérature. Ici, la phrase française était disloquée pour s'étendre à la mesure de la phrase grecque et latine; là, ses membres se roidissaient à grand'peine pour prendre une allure majestueuse. Le *doctime* Baïf[2], rejetant l'usage suranné de la rime, pliait la poésie sous le joug du rhythme des Grecs et des Latins. Ronsard, bon gré mal gré, asseyait le génie français sur le trépied lyrique, ou le forçait, encore tout essoufflé d'enthousiasme, à emboucher la trompette épique. Marot disait qu'il fallait raboter *les gros nœuds de la langue;* car c'est par là, en effet, que pèchent nos vieux auteurs : leur style est *noueux*. Aux nœuds de la vieille phrase gauloise, les réformateurs crurent faire merveille de substituer la complication savante de la phrase grecque, et d'habiller une langue encore en-

1. Expression de Ronsard.
2. *Docte, doctieur et doctime Baïf.* — Vers ironique de du Bellay.

fant de la robe flottante et de la toge majestueuse des langues antiques. De là ce langage à longs plis où leur pensée s'embarrasse, et cette diffusion de style qui est un des traits caractéristiques de du Bellay et de Ronsard. C'est même là le défaut particulier de cette école. Lisez Desportes et Bertaud, lisez surtout les derniers héritiers de Ronsard, les Chapelain et les Scudéry : partout cette diffusion de style, partout ces phrases qui s'étendent et s'allongent péniblement. Quand le génie de Corneille s'endort, c'est encore par ce défaut que sa faiblesse se révèle. Chapelain et Scudéry n'ont plus le faste pédantesque des grands mots de Ronsard; mais ils ont encore sa phrase lente et compliquée. Malherbe n'avait vaincu qu'à demi; il avait commencé à rendre à la langue la netteté et la précision qui sont naturelles à son génie. Mais, pour s'achever, cette réforme attendit jusqu'à Boileau, et le tour de phrase de Ronsard vécut jusqu'au style de Racine. Voilà ce qui explique les commencements de la poésie au dix-septième siècle, et son genre de faiblesse, qui est la faiblesse de la caducité plutôt que de l'enfance. Scudéry et Chapelain ne sont pas les devanciers de Boileau et de Racine : ce sont les survivanciers de Ronsard. Il n'y a dans leur poésie rien de jeune, rien qui sente une école qui naît et qui commence : tout est marqué, comme

dans une école qui meurt, du signe de la décadence et du dépérissement.

Nous avons vu quelle était l'école de du Bellay et de Ronsard, et quel est son caractère principal : l'imitation aveugle de l'antiquité et de l'Italie, jointe à l'ignorance ou au mépris de la nature de notre langue et de notre esprit. Elle a aussi son caractère politique : c'est la répugnance pour la Réforme et le zèle pour le catholicisme.

Du Bellay, à son retour de Rome, avait jeté, en passant, quelques traits contre Genève : c'était attaquer la Mecque du calvinisme. Mais du Bellay s'en tient à la moquerie. Ronsard est plus ardent : c'est d'une *plume de fer*, dit-il, qu'il veut tracer les malheurs de la France et les crimes de la Réforme. Il demande avec colère quelle est cette doctrine prêchée à coups d'épée, quel est

Ce Christ empistolé, tout noirci de fumée !

Et alors, invoquant contre l'hérésie les magistrats pour la punir, la noblesse pour la combattre, criant aux soldats de marcher et d'avoir *bon cœur, bonne main, bonne poudre et bon plomb*, il implore Dieu d'un ton enthousiaste et guerrier. Le catholicisme de Ronsard n'est pourtant pas une foi aveugle ; ce n'est point un fanatisme de ligueur. Ronsard tient au parti

politique; il maudit le protestantisme, il raille l'austérité fastueuse des ministres. Mais en même temps il blâme avec force les torts de l'Église romaine; il s'indigne de ces jeunes évêques qui ne se soucient de leur *troupeau que pour en prendre la laine,* et de es prélats parfumés qui dédaignent de prêcher le peuple.

Habituée à combattre sur le champ de bataille comme dans les colloques, la Réforme ne recula pas devant Ronsard; mais, chose remarquable et qui prouve quelle était la domination qu'il exerçait sur son siècle, la Réforme, en attaquant sa foi et sa conscience, respecte son génie. Elle s'écrie que c'est un athée, un idolâtre; mais elle n'ose pas dire que c'est un mauvais poëte; et ces huguenots indépendants, qui soumettent à l'examen de la raison l'antique autorité de l'Église, s'inclinent devant l'infaillibilité du génie de Ronsard. Les poëtes du calvinisme ne songent pas à opposer la vieille école de Marot à la nouvelle école. Au contraire, ils se font gloire d'imiter le style de leur adversaire au moment même qu'ils s'élèvent contre lui. Aussi, dans sa réponse, voyez de quel ton de maître il gourmande ces poëtes qui de ses écoliers se faisaient ses ennemis,

Et le dos tout courbé du fardeau du larcin,

venaient lutter contre lui.

Vous êtes mes sujets, je suis seul votre roi !

s'écrie-t-il ; et ce ne sont pas ici de vaines paroles d'orgueil. Il régnait en maître sur son siècle ; c'était la gloire de la France et l'envie de l'Europe. Déjà, dans les universités d'Allemagne et d'Angleterre, on expliquait tantôt Homère et tantôt Ronsard ! Muret commentait ses *amours ;* Élisabeth s'enorgueillissait de ses éloges, qu'elle payait d'un diamant. Marie Stuart, au fond de sa prison, se sentait consolée en voyant quel souvenir Ronsard lui gardait, et elle récompensait ses vers d'un simple remercîment, plus cher mille fois à la loyauté amoureuse du poëte que les présents d'Élisabeth. Pardonnons-lui si, sur la foi de ses contemporains, il a trop cru à son génie et à son immortalité. L'avenir lui a fait payer cher la gloire que crut lui donner son siècle. Un jour, un jeune poëte italien, qui voulait faire un poëme épique, vint, en tremblant, demander conseil au chantre de *Francus*. Ronsard accueillit le jeune homme et jeta un regard favorable sur ses essais. Voyez les caprices de la postérité ! Il y avait là deux poëtes épiques, l'un déjà grand et admiré, l'autre jeune et inconnu. C'est le plus jeune et le plus obscur qu'elle a choisi, et dont elle a conservé le nom en le chan-

geant : car, lorsqu'il vint voir Ronsard, il ne se nommait encore que *Messer Torquato Tasso,* et depuis la France l'a appelé le Tasse.

Parmi les poëtes de l'école de Ronsard, il n'y en a que deux qui nous occuperont : l'un, plein de force, d'énergie et d'enthousiasme, mais qui enchérit sur son maître et poussa jusqu'à la rudesse l'audace du style de Ronsard : c'est d'Aubigné ; — l'autre, qui efféminа la poésie, moins hardi que Ronsard à créer des mots, mais comme lui ignorant le génie de notre langue, et qui à la diffusion de son maître ajouta la mollesse de son style : c'est Desportes.

A ne juger le seizième siècle que par ses dehors d'agitation, aucun homme ne le représente mieux que d'Aubigné. Jeté dès sa naissance au milieu des guerres civiles, il est à la fois guerrier, poëte, négociateur, théologien, historien et romancier. Il a enfin toutes les passions et tous les genres de talents de son siècle. Mais aussi personne n'a moins que d'Aubigné ce bon sens de l'esprit français qui sauva la religion et la royauté des folies de la Ligue et des innovations du calvinisme. Il porte tout à l'extrême. Guerrier infatigable, historien emporté, satirique amer et violent, c'est un huguenot inflexible qu'indigne la conversion de Henri IV ; c'est un poëte rude et fier qui méprise la politesse et la mignardise du

siècle. Jamais un sentiment tendre ou gracieux, jamais de vers d'amour ou de plaisir; partout un enthousiasme farouche. Ce n'est point un poëte qui aille rêver doucement au fond des bois et aux bords des ruisseaux. Voyez comme il court à la tranchée, comme il pousse son cheval au milieu de la mêlée ! voilà où il cherche ses inspirations. A cette vie de combats et d'aventures ajoutez l'ardeur de l'enthousiasme religieux et l'étude de la Bible. De là cette poésie belliqueuse et fanatique; de là cette sombre exaltation. Ce n'est point un satirique qui se moque des vices contemporains : c'est un prophète accusateur. Vainement il a voulu, « comme Jonas, se dérober à sa terrible mission : Dieu l'a tiré du milieu des batailles et des persécutions; Dieu l'a pris pour son interprète et son vengeur. » Honte aux poëtes dont la langue n'ose pas porter

Cet épineux fardeau qu'on nomme vérité.

C'est à lui, dût-il périr, d'annoncer les jugements de Dieu. Voici le jour suprême ! voici les martyrs et les persécuteurs ! Venez, saintes victimes, réunissez vos cendres jetées au vent et que « Dieu n'a pas laissées stériles ! L'air les a répandues par toute la France comme des semences de foi et d'enthousiasme. » Ailleurs, ces tombeaux de marbre qui se brisent,

ces chapelles qui s'écroulent et leur pavé qui s'entr'ouvre, c'est la Cour des Valois qui sort du sépulcre, bourreaux, mignons, pêle-mêle confondus. Voyez comme ils cherchent à se cacher, comme ils « essayent de joncher encore de fleurs leurs palais teints de sang ! mais les fleurs se sèchent, et l'odeur du sang s'exhale. Voyez comme ils font taire ces instruments homicides qui mêlaient leurs concerts aux hurlements de la Saint-Barthélemy ! Vains efforts ! chaque élément, avant de rentrer au chaos, vient déposer contre les persécuteurs de la foi. Pourquoi, dira le fer, m'avez-vous fait servir à vos vengeances?

. . . . . Pourquoi, diront les eaux,
Changeâtes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux? »

En vain, pour échapper à Dieu, ils appellent la mort. « A ce dernier des jours, la mort est elle-même morte; plus de poignard qui tue, plus de poison qui détruise, plus de peste qui prenne pitié de leur désespoir; et, quand ils invoquent l'enfer, ils ne trouvent dans l'enfer même

Que l'éternelle soif de l'impossible mort. »

Telle est la poésie de d'Aubigné, grande et tout extraordinaire, pleine de verve et d'imagination, es-

pèce de satire biblique qui respire le génie d'Ézéchiel plutôt que l'esprit d'Horace.

Desportes fait un singulier contraste avec d'Aubigné : sa vie est tranquille et calme, sa poésie douce et molle. A huit ans, d'Aubigné, passant par Amboise, voit des têtes de huguenots attachées à la potence, et entend son père qui, sous peine de malédiction, lui ordonne de venger le meurtre de ses frères. Voilà ses premières impressions, voilà le premier enseignement qu'il reçoit. Desportes, au contraire, passe sa jeunesse dans les loisirs de l'étude. Poëte de cour et favori de Henri III, qu'il accompagne en Pologne, il maudit, moitié par amour de la patrie et moitié par esprit de courtisan, ce pays barbare où son maître se trouvait moins roi qu'exilé. Enfin, il revient avec Henri, chante ses mignons, rime des sonnets pour Diane, pour Hippolyte et pour Cléonice, devient un riche abbé et laisse doucement couler sa vie, ayant gloire et fortune, sans ressentir des guerres civiles ni peine, ni malheur, ni passion.

Nous allons quitter l'école de Ronsard; nous allons retrouver avec Régnier ce vieil esprit français que Ronsard n'avait pu empêcher de percer encore çà et là dans ses épîtres et dans ses odes familières, et qui, plus libre, va marquer sa restauration

par la satire ; nous allons revenir avec Malherbe vers le génie de notre langue, vers sa précision, sa clarté et sa cadence naturelle. Mais, avant d'abandonner cette école, qui changea si témérairement la marche de notre poésie, disons rapidement ce qu'elle eut d'utilité : car enfin, quelles que soient ses erreurs, elle a contribué, pour sa part, à l'éducation de notre littérature.

Ronsard, en voulant rehausser le ton de la poésie, avait pris l'emphase pour la noblesse; mais il resta quelque chose de ses efforts, et, comme l'alchimie, toute folle qu'elle était, avait profité aux sciences, le style de Ronsard, tout guindé et tout téméraire qu'il était, profita à la langue. Quand la poésie trébucha de la hauteur où elle s'était emportée, elle ne retomba pourtant pas jusqu'au point d'où elle était partie, et sa chute la laissa plus haut qu'elle n'était avant son essor. Il resta aussi, du zèle et de la ferveur pédantesques de Ronsard, le goût de l'antiquité. C'est l'antiquité qui servit encore de modèle au dix-septième siècle; mais, sans l'admirer moins, il l'imita autrement, et son jugement exquis marqua ses emprunts au coin du génie français. C'est par là qu'il s'appropria cette antiquité que l'école de Ronsard n'avait su que contrefaire.

Régnier n'eut pas la prétention de renverser cette

école ou de faire secte. Neveu de Desportes, admirateur de Ronsard, c'est à son insu qu'il est réformateur, et c'est par instinct plutôt que par préméditation qu'il s'éloigne de la pompe et de l'emphase de ses devanciers. La liberté de son caractère et la gaieté de ses mœurs ne le disposent guère non plus aux passions romanesques. Il sait ce que c'est que les pensées de jeunesse et d'amour; il aime, mais il aime souvent : c'est là son défaut. Surtout ne lui demandez pas

. . . . . Ni comment, ni pourquoi, ni quand c'est;

car il n'en sait rien, sinon qu'il aime. Régnier tient de l'école de Villon; non pas, à Dieu ne plaise, qu'il pratique l'art des *franches repues:* il n'a jamais vu le Châtelet que *du dehors*, *sans plus ;* mais il y a dans ses vers la marque du vieil esprit français, tel qu'il était avant Marot et la Réforme, indépendant et mesuré, ennemi des préjugés, hardi contre les ridicules, mais sans jamais nommer personne, et n'étant enfin d'aucune secte ni d'aucun parti. Tel est le genre de la satire de Régnier. Il met en scène les défauts de l'humanité : se reconnaîtra qui voudra. C'est le fâcheux, le parasite, le bavard; toujours des caractères, jamais de personnages vivants; parfois des noms imaginaires, Chupin le jaloux ou Rison l'usurier,

noms aussi innocents que les Alcandres ou les Orgons de notre théâtre. En un mot, Régnier est un moraliste encore plus qu'un satirique.

Aussi ne cherchez pas dans ses satires la peinture des vices du seizème siècle. Il se joue parfois de ces jeunes seigneurs qui ne parlent que par exclamations, qui

Disent cent et cent fois : *il en faudrait mourir !*

« relèvent leurs cheveux, mordent un bout de leur gant, rient hors de propos, pinçotent leur barbe et se carrent sur un pied. » Je reconnais à ces traits un petit-maître du seizième siècle : c'est le baron de *Fenœste*, quand, au Louvre, « il descend entre les gardes, salue l'un, dit un mot à l'autre, puis démène les bras, branle la tête, change de pied et peigne d'une main sa moustache. » Voilà les ridicules du temps; mais où sont les vices? Ces nobles qui, ville à ville et châteaux à châteaux, ont vendu son royaume à Henri IV, ces anciens ligueurs qui font parade de fidélité et prétendent enseigner aux compagnons d'armes du Béarnais comment ils doivent aimer le roi, cette coterie de la reine, ce parti italien qui comptait la mort de Henri IV parmi ses espérances, voilà des héros de satire. Mais Régnier se tait. Aussi bien, quand le vice touche au crime, il commence à

n'être plus du ressort de la moquerie, et il n'y a plus que l'implacable satire de d'Aubigné qui suffise à de pareils coupables.

Régnier n'ose pas lancer ses traits si haut. Il laisse à d'autres l'éclat et les dangers de la satire politique pour s'en tenir au ton de la satire bourgeoise : tantôt raillant l'orgueil présomptueux des nouveaux docteurs, sans toutefois nommer Malherbe ; tantôt mettant en scène sa fameuse Macette. Disons un mot de Macette : nous comprendrons mieux quelle idée Régnier se fait de la satire et de quelle manière il conçoit ses personnages. Macette est hypocrite, elle affecte la dévotion :

Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite.

Mais ce n'est pas là son caractère particulier. Elle est vieille et entremetteuse : voilà son personnage, voilà comment Régnier a voulu la peindre. Elle a des traits de ressemblance avec Tartufe, mais c'est seulement par cet air de parenté qu'ont entre elles toutes les sortes d'hypocrisies ; car, à la fin du seizième siècle, Tartufe n'était pas né. Molière, en effet, a marqué son dévot d'un tel cachet de vérité qu'il fait l'effet d'avoir vécu. Il a son époque et presque son année de naissance. Il est né sous la domination tranquille et absolue du catholicisme et de Louis XIV ;

car qu'eût-il fait auparavant? les hypocrites n'arrivent jamais qu'après la victoire. Au seizième siècle, il y a des fanatiques, il y a des ligueurs; mais Tartufe ne naît pas si tôt, et, en maître habile, pour prendre *ses roulements d'yeux et son ton radouci*, le pauvre homme attend que la ferveur du catholicisme ne risque plus de passer pour un arrière-goût du levain de la Ligue. Ainsi Tartufe, quoiqu'il soit le type éternel de l'hypocrisie, est en même temps un portrait d'histoire qui a son époque. Il n'en est pas de même de Macette. C'est un personnage qui n'a ni nom propre ni date historique, et qui ne cause aux contemporains ni embarras ni frayeur.

Il se fait, à cette époque, un changement remarquable dans l'état de la littérature. Longtemps mêlée aux agitations de la politique, elle commence à rentrer en elle-même. Marot, du Bellay, Ronsard ressentaient malgré eux le contre-coup des passions de leur siècle. Ils étaient poëtes; mais ils étaient aussi quelque chose de plus : ils étaient réformés ou catholiques, et ils marquaient leurs ouvrages du signe de leur foi. Sous Henri IV, tout change. Comme les passions s'apaisent, les lettres commencent à ne plus s'occuper que d'elles-mêmes et à prendre ce caractère d'indifférence et d'abnégation politique qu'elles garderont jusqu'au commencement du dix-huitième

siècle. La littérature semble ne plus se faire d'autres intérêts que l'étude et l'art. Elle laisse aux rois le soin de gouverner l'État, ne se réservant d'autre mission que d'éclairer doucement l'esprit humain sans l'agiter. Jamais plus de repos ne succéda soudain à plus d'agitation. Tout à l'heure encore, Ronsard enflammait les esprits du feu de la religion; d'Aubigné, tout chaud du combat, maudissait les persécuteurs de la foi; la Ménippée perçait de ses traits de satire les ligueurs échappés au glaive de Henri IV. A présent, Régnier chante un festin ridicule et la querelle de ses hôtes, Malherbe polit une ode pour consoler un peu tard la douleur de Duperrier. La gaieté insouciante de la satire, les minuties du style, voilà la littérature qui termine le siècle de la Saint-Barthélemy et de la Ligue. Singulier changement dont il ne nous sied pas d'être trop étonnés; car nous aussi nous avons vu une littérature élégante et paisible, une poésie savante et industrieuse succéder soudainement au tumulte des révolutions et aux fureurs des partis.

Le caractère de Régnier et celui de Malherbe, tout différents qu'ils étaient l'un de l'autre, convenaient également à cette nouvelle condition de la littérature. Ils étaient faits tous deux pour être ce qui va s'appeler dorénavant des hommes de lettres. Régnier,

insouciant par caractère, ami du plaisir, et qui, vivant sans *nul pensement*,

> Se laissait aller doucement
> A la bonne loi naturelle;

qui, excusant ceux qui n'étaient ni toujours vertueux ni toujours libres, avait pour maxime

> . . . . . qu'étant homme, on ne peut
> Ni vivre comme on doit, ni vivre comme on veut;

Régnier s'accommodait aisément d'un genre de vie obscur et commode. Cette espèce de caractère a fait longtemps école parmi nos gens de lettres. Ce sont ces vieilles traditions d'indépendance privée et d'insouciance politique que gardaient encore, au dix-huitième siècle, les Piron, les le Sage et les Collé, ennemis de Voltaire et de son école.

Malherbe n'a pas cette heureuse joyeuseté de caractère. Il n'a rien de familier ni de bourgeois, et, quand je me l'imagine, je me représente quelque personnage à la mine froide et sévère, mêlant le gentilhomme et le pédant. Son génie roide et dédaigneux convient au rôle qu'il s'est fait de réformateur de la poésie. Malherbe ne s'inquiète guère des destinées de l'État et de la religion; il ne songe qu'aux destinées de la langue : c'est elle qu'il veut régler.

Qu'importe au bon Régnier et à Malherbe que la littérature ne joue plus de rôle dans l'État? il n'en reste à l'un que plus de temps à donner aux plaisirs de la vie et aux loisirs de l'imagination; et l'autre peut désormais travailler sans distraction à la réforme de la poésie.

Quand on remonte de Racine à Malherbe, on risque de ne pas comprendre le mérite des efforts de Malherbe, et de jouir du bienfait sans savoir ce qu'il a coûté au bienfaiteur. Pour apprécier son génie, il faut avoir traversé l'école de Ronsard, il faut en avoir senti la fatigue et s'être traîné péniblement à travers ce style bizarre et diffus. Alors, quand commence à poindre cette poésie nouvelle, on est tenté de s'écrier aussi avec Boileau :

Enfin Malherbe vint!

Aussi bien, personne n'a mieux jugé que Boileau Malherbe et sa réforme : C'est lui, dit-il,

. . . . . qui le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Marot, en effet, est naïf et piquant; son vers est souvent coupé d'une manière vive et précise; mais ce sont des artifices de style plutôt que d'harmonie, et qui satisfont plutôt l'esprit qu'ils ne charment l'oreille. Marot semble ignorer encore ce que c'est que la

cadence des vers. Ronsard, trop épris des anciens, cherche à se rapprocher de son modèle chéri. Il n'ose pas, comme Baïf, faire des vers métriques; mais il imite les enjambements de la versification antique; il sépare le nom de l'épithète, place l'un au commencement du vers et jette l'autre à la fin; enfin il se soucie fort peu de cette césure réglée qui, au sixième pied, vient marquer le pas de l'alexandrin. Malherbe répare ce désordre. Il montre le pouvoir d'un mot *mis en sa place, et défend au vers d'enjamber sur le vers.*

C'est à la fin du seizième siècle qu'est la grande crise de notre langage. D'une part, la pédanterie empruntant ses idées et ses mots aux Grecs et aux Latins; de l'autre, la vogue de la langue italienne, enfin le patois gascon mis en crédit par Henri IV et sa Cour, voilà quels dangers menacent la langue française. Exposé à tant d'influences diverses, son génie particulier risquait de s'altérer, s'il ne s'était trouvé un homme d'esprit inflexible, défenseur fanatique de la pureté et de la correction du langage, et fier de s'entendre appeler le tyran des mots et des syllables. C'est lui qui conserve à notre langue sa nature originale; c'est lui qui retrouve en quelque sorte les titres de notre vieux langage et qui nous les rend.

Plébéien par purisme, il renvoie hardiment à

l'école *des crocheteurs du port au foin* toute cette Cour gasconne, et, en fait de langue, croit à la souveraineté du peuple. Il chasse sans pitié et sans ménagement du sanctuaire de notre langage tous ces mots intrus qui se réclament en vain, les uns des Grecs, les autres des Italiens, d'autres du patois de nos provinces méridionales. C'est une sorte de déportation en masse. Aussi y eut-il çà et là quelques injustices; mais les révolutions ne s'accomplissent qu'avec cette ardeur inflexible et ce zèle opiniâtre.

Cette réforme trouva des adversaires. Régnier, novateur sans le savoir, qui revenait à l'ancien esprit français par l'heureux don de sa nature, mais qui se croyait de l'école de Ronsard, Régnier, dans sa neuvième satire, se moque de ces nouveaux docteurs,

> Qui tous seuls de bien dire ont trouvé la méthode.

Quel est donc, après tout, le mérite singulier qui leur donne le droit de mépriser Virgile, le Tasse et Ronsard? Ils ne savent rien,

> Que regratter un mot douteux au jugement,
> Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
> Espier si des vers la rime est brève ou longue.

Voilà tout leur savoir; mais ils n'ont ni verve ni hardiesse, ils rampent bassement;

. . . . . et, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Le reproche est juste. Malherbe manque d'imagination ; il semble ne s'inquiéter que de la forme et du dehors de la poésie. Mais aussi quelle précision et quelle clarté de style ! Par quel instinct de génie a-t-il trouvé ce rhythme harmonieux, ignoré jusqu'alors, et que l'oreille reconnaît aussitôt comme le rhythme naturel de notre langue ? Voilà enfin la poésie française, celle qui ne sera pas *vaincue du temps* et qui *ne cédera pas à ses outrages !* Naissez maintenant, jeunes poëtes, naissez ! la langue est digne de vous, et votre génie n'aura plus à lutter contre les obstacles du langage. Malherbe a taillé la pierre et façonné le marbre : c'est à vous d'élever le temple.

Dans cette revue de la poésie française au seizième siècle, nous avons à dessein omis le théâtre. A cette époque, il y a des poëtes qui font des pièces qu'ils appellent tragédies ou comédies ; mais il n'y a point vraiment de littérature dramatique, car il n'y a ni caractère ni intrigue : ce sont des traductions des anciens ou des fabliaux distribués en scènes [1]. Jodelle,

1. Voir plus loin l'étude sur le théâtre au seizième siècle. En 1828, je m'étais trop pressé de juger nos auteurs dramatiques du seizième siècle. Ils n'ont guère contribué à la formation de notre littérature du dix-septième siècle

Garnier, Grévin sont des poëtes qui font des vers comme Ronsard, comme du Bellay; mais, quoi qu'ils en pensent, ils ne font ni tragédies ni comédies.

Arrêtons-nous un instant, et voyons ce que nous avons trouvé jusqu'ici : quelques épîtres familières de Marot, d'un style élégant; quelques chansons amoureuses de Ronsard ou de du Bellay, d'un tour gracieux et poétique; les satires de Régnier, où l'esprit français annonce son retour par une moquerie ingénieuse; enfin les odes de Malherbe, encore tachées de la rouille du style pédantesque. La poésie, malgré ses prétentions orgueilleuses, manque encore d'imagination créatrice. Il est temps d'arriver à un homme plus poëte que tous les génies de la *pléiade*, puisqu'il fut plus inventeur : c'est Rabelais.

Rabelais naquit à Chinon, en Touraine, et c'est dans cette province qu'il a mis la scène de son *Gargantua*. A cette époque, le milieu de la France avait une sorte de prééminence politique et littéraire. Sous Charles VII, la monarchie française, poussée au nord et à l'ouest par les Anglais, à l'est par les Bourguignons, s'était transportée au delà de la Loire. Cet événement décida une révolution salutaire. Jusque-là la France semblait finir à Orléans, car c'était là

voilà ce qui me les faisait dédaigner. Ils ont cependant leur mérite.

que s'arrêtait cette communauté d'idées et de sentiments qui fait le lien des peuples. Depuis le roi de Bourges, tout changea; le nom et l'idée de France s'étendirent; la royauté, par habitude ou par reconnaissance, continua à habiter ces provinces qui l'avaient défendue. Louis XI, Charles VIII, Louis XII semblent préférer Tours à Paris. Bientôt la prééminence littéraire se joignit à la prééminence politique. Du Bellay est Angevin, Ronsard Vendômois, enfin Rabelais est Tourangeau, et, en homme jaloux de l'honneur de sa patrie, il changea en villes les villages du Chinonnais, comme il métamorphosait en géants ses contemporains.

Rabelais accompagna à Rome le cardinal du Bellay. Ce cardinal, ami des lettres, avait emmené avec lui le poëte du Bellay, son parent, Magny, Panjas, poëtes aussi, et parmi eux Rabelais, que le sort semblait amener à Rome par une espèce de prédestination satirique. Que faisait à Rome cette colonie de beaux esprits français? Atteints du regret de la patrie, les poëtes chantaient leurs ennuis. Et Rabelais? Rabelais observait, j'imagine, les mœurs du *papegaut* et des *cardingaux*. Du Bellay, mêlant la satire et la mélancolie, tantôt pleure cette vieille Rome, cette cité gigantesque ensevelie sous ses sept montagnes qui lui servaient de trône, et qui lui servent

aujourd'hui de tombeau; tantôt, d'un ton de moquerie amère, il décrit cette Rome moderne, mélange de prêtres, de banquiers et de courtisanes, cette ville qui était encore le centre du monde, et où venaient alors retentir, comme au palais de la Renommée, les bruits de l'univers. Voilà, à Rome, les pensées de du Bellay. Et Rabelais? Rabelais, dans la ville la plus *moinante de toute la moinerie*, prend patience, se tient coi et se contente de décrire les feux d'artifice tirés pour la naissance du dauphin, attendant, pour se livrer à un genre de littérature moins officiel, qu'il soit rentré au royaume du bon Gargantua. Alors Rome apprendra quel était ce joyeux Rabelais à qui elle a ouvert sans crainte son Vatican et ses consistoires.

Rabelais dit dans un de ses prologues que voyant, de son temps, tout le monde occupé, les uns à la gloire, les autres à la science, il n'a pas voulu demeurer oisif, et qu'à l'exemple de Diogène à Corinthe, il s'est mis aussi à remuer son tonneau. Puis il s'écrie gaiement : « Venez-y boire, enfants, et ne craignez pas d'y puiser; il a la source vive et veine éternelle. Arrière seulement les docteurs et les cafards! ce n'est pas pour eux que mon vin est tiré. » Eh quoi! maître Rabelais, défendez-vous l'approche de votre tonneau à tous ceux que vous raillez? Pre-

nez garde! personne n'y viendra boire, ni *Bridoie* le magistrat, ni *Rondibilis* le médecin, ni *Trouillogand* le philosophe, ni *Dindenaud* le marchand. Je crains même que le grand Gargantua ne se tienne à l'écart comme les autres; et ce sera grand dommage, car chaque état de la société avait besoin de goûter de votre vin merveilleux. Il n'y a pas même jusqu'à la docte Université à qui je ne souhaitasse d'en perdre un peu la tête et d'y oublier ses routines pédantesques.

En effet, éducation, politique, morale, législation, Rabelais traite de tout dans son livre, et partout ses idées devancent les opinions de son siècle. *Ponocrates*, dans l'éducation de Gargantua, prend hardiment le contre-pied de l'éducation des écoles. Il laisse la raison se développer peu à peu : point de contrainte ni d'autorité magistrale. Il enseigne à réfléchir : voilà le but de ses soins. Faisant déjà ce que nous essayons encore de faire, il mêle dans l'éducation de son élève, à l'étude des lettres, l'étude des sciences naturelles. La *science numérale*, ce sont nos mathématiques et notre géométrie; la lutte, le saut, la nage, le *cri pour fortifier les poumons*, c'est notre gymnastique; ces promenadee dans les ateliers des artisans et des fondeurs, ce sont nos cours de mécanique et de chimie appliquées aux arts. Enfin Gargantua va ouïr les

leçons publiques : que pourrait-il faire de mieux encore aujourd'hui? Certes, c'était là un plan d'études nouveau et téméraire. Le siècle s'en alarma-t-il? non. En fit-il son profit? non. Il pensa qu'un enfant qui avait une chemise *de neuf cents aunes*, et qui portait ordinairement une écritoire *pesant sept cents quintaux*, ne devait pas être élevé comme un autre écolier; que c'était là une éducation chimérique comme le personnage lui-même, et qu'enfin, quand on n'était pas géant et fils de géant, il fallait s'en tenir à la vieille méthode de l'Université de Paris.

Il est curieux de voir comment le temps, prenant une à une les idées de ce rêveur bouffon, en a fait des lois pour la société. Le partage égal des successions avant le Code civil, maître *Editue* l'avait proclamé dans l'île Sonnante, comme étant de droit divin et naturel; la procédure simple et facile que le législateur nous promettait et que le Code ne nous a donnée qu'à moitié, Pantagruel l'avait trouvée quand il pensait qu'il vaut mieux ouïr de vive voix le débat des parties que de *lire les paperasses et les babouineries des procureurs.*

Avec son esprit de novateur précoce, Rabelais devait aimer la Réforme. Mais, comme il allait, j'imagine, plus loin qu'elle, il resta ce qu'il était, catholique libre-penseur, sans reculer jusqu'au protes-

tantisme. Il était de la première ère du calvinisme français, de l'ère des Marot et des beaux esprits de la Cour de François Ier. Comme eux, il bénit l'art de l'imprimerie, raille la Sorbonne et se moque des moines. Les moines étaient alors le sujet ordinaire des railleries; il y avait contre eux en France de vieilles traditions de moquerie. Les fabliaux du moyen âge racontaient à l'envi leur oisiveté et leurs débauches. Marguerite de Navarre, protestante zélée, fit recueillir ces contes comme les archives de *la moinerie*, comme les pièces justificatives du procès que la Réforme faisait aux monastères. Au seizième siècle, les Contes de la reine de Navarre furent une sorte de pamphlet hérétique. Plus tard, cette intention d'esprit de parti s'oublia, et ils restèrent comme nouvelles licencieuses, recueillies, disait-on, pour amuser une princesse. Rabelais s'associe contre les moines à ces vieilles et à ces nouvelles inimitiés. Naguère cordelier lui-même, il a toute l'animosité d'un apostat. Il a pris parmi les moines un de ses héros, le fameux Jean des Entommeures. Mais frère Jean, avec ses habitudes de soldat et son ton d'incontinence, devient le type satirique de l'état monastique. En même temps, c'est lui qui, à titre d'initié aux mystères des couvents, est chargé de révéler les vices des moines; c'est lui qui est le fondateur de

Thélème, espèce d'abbaye dérisoire, où l'on fait vœu de mariage, de richesse et de liberté; qui n'est pas gouvernée au son de la cloche, mais au *dicté du bon sens et de l'entendement;* et qui enfin n'a point de murailles, afin que personne n'ait envie de sortir.

Les commentateurs de Rabelais se sont épuisés à chercher le sens de ses allégories et les originaux de ses personnages. De là mille interprétations diverses, qui toutes ont tort et raison en même temps. En effet, Rabelais a peint son siècle, mais il ne l'a pas calqué; il a pris çà et là les traits de ses personnages, mais il n'a fait le portrait de personne. Voici venir Panurge : je le reconnais de loin à son air effronté, mêlé de valet et de grand seigneur. Panurge est bavard, grand diseur de bons mots, jugeant librement de tout, mais ne soutenant jamais ses opinions que jusqu'*au feu exclusivement*, réserve utile dans un temps d'hérésie : c'est une espèce de Figaro du seizième siècle. Il parle toutes les langues, connaît toutes les philosophies, argumente par signes ou par paroles, et déconcerte ses adversaires à force d'impudence et de gaieté; du reste, intrigant, goguenard et prêt à tout. A la guerre, Panurge ne se bat pas, mais il *égorgette* les ennemis qui sont renversés, et, bon catholique, prêche les gens qu'il tue. En administration, Panurge est un grand financier; il a

soixante-trois manières de trouver de l'argent, tant il connaît bien la théorie de l'impôt, et deux cent quatorze manières de le dépenser. Quand il n'a plus rien, il fait des dettes, ce qu'il appelle fonder le crédit, système qai a fait, dit-on, école en Angleterre et en France. Surtout, ne lui demandez pas quand il payera, « car qui sait si le monde durera encore trois ans? » Eh bien! qu'est-ce que Panurge? est-ce l'évêque de Valence, le cardinal de Lorraine ou Rabelais? Eh non! c'est Panurge, personnage nouveau, que Rabelais a mis au monde, et que je reconnais quand je le rencontre. Pour doter Panurge de tant de vices et de passions diverses, il fallait plus que le caractère d'un cardinal, d'un évêque et d'un moine apostat. Chacun, à la Cour, donnait sa quote-part. Rabelais allait de l'un à l'autre : Monseigneur, un peu de votre rancune, un peu de votre prodigalité pour mon Panurge... — Monsieur, un peu de votre insouciance et de votre génie d'intrigue... — Et vous, sire docteur, un peu de votre érudition : c'est pour mon Panurge ; il s'en servira pour amuser le public que vous ennuyez. — Puis rentré chez lui : Et moi, disait Rabelais, ne donnerai-je rien? Alors si, en faisant son examen de conscience, il trouvait quelque vice de bon aloi, le goût de la table ou l'esprit de satire, il le partageait de bonne grâce avec son héros.

271713A

Il y a dans Rabelais deux sortes de héros, les hommes et les géants, les personnages de nature et les personnages de fantaisie. Aux hommes, Rabelais distribue les rôles de philosophes ridicules, de jurisconsultes pédants et de moines débauchés. Ce sont eux enfin qui font l'action comique du poëme, se dupant et se raillant les uns les autres. Avec les géants, il est plus réservé, et, à voir comme il les traite, je parierais qu'un des attributs de la puissance des géants est d'accorder ou de refuser l'impression des livres, et de protéger aussi, au besoin, les railleurs contre la Sorbonne et contre le Parlement. Il est curieux d'examiner comment il conçoit ces personnages fantastiques, et quel rôle il leur fait jouer.

Quand le génie indien veut exprimer la force des dieux, il donne mille bras à leurs statues, et, pour marquer leur intelligence, il grossit leur tête d'une façon démesurée. Rabelais semble faire de même. Pour exprimer la puissance des rois, il exagère leur taille et leur figure, il en fait des géants et représente chaque attribut de leur rang et de leur dignité par quelque attribut physique. Mais ce qu'il y a d'étrange dans leurs proportions ne passe pas dans leurs pensées et dans leurs actions. Grand-Gousier est un bon et sage géant qui n'est point ambitieux,

et qui n'abuse pas de sa stature pour humilier les hommes. Gargantua, dans son enfance, semble d'abord annoncer un esprit désordonné et bizarre : *Il tire d'un sac deux moutures, et fait de la terre le fossé*, espèce de manie qui a droit d'inquiéter les peuples. Mais ce ne sont qu'espiègleries de jeunesse, et il devient bientôt le plus vaillant et le plus juste des géants. Rabelais est même si discret à cet égard, qu'à mesure qu'il quitte l'allégorie pour entrer plus avant dans la satire, il écarte respectueusement ses géants, comme personnages avec qui il n'est pas séant de se jouer. Ils gardent toujours le premier rang, ils président à l'action ; mais ils ne s'y mêlent plus, et ils se contentent d'être en quelque sorte les héros honoraires du poëme.

Il y avait en Touraine un Gargantua, personnage obscur et chimérique, qui avait une grossière légende. Rabelais emprunta au peuple ce héros fabuleux, et, le touchant d'un coup de sa baguette, il donna un corps et un visage à ces formes vagues et confuses ; il prêta un esprit et un caractère à ce nom fantastique, et, comme Homère, transforma en épopée les vieilles traditions du pays. Mais ne vous imaginez pas qu'il ait foi aux croyances fabuleuses qu'il lui plaît d'animer : il se moque de la mythologie même qu'il invente, et, créateur ironique d'un monde

merveilleux, il semble n'avoir bâti son nouvel olympe que pour y loger les défauts et les ridicules de l'homme. Son imagination vive et féconde fait de Pantagruel une sorte d'Ulysse satirique, qui visite un à un les vices de l'humanité, comme autant de provinces de l'empire de la folie. Mais, aussi sage que l'Ulysse d'Homère, Pantagruel ne se laisse jamais ni séduire ni duper. Dans l'*île Sonnante*, dans l'*île des Papimanes*, partout il garde un jugement libre et une raison indépendante. Enfin il arrive à l'oracle de la dive bouteille. Là est une fontaine fantastique : son eau a pour les buveurs le goût des vins qu'ils s'imaginent boire. Panurge y trouve le goût du vin de Beaune, et frère Jean du vin de Grèce. Disons-le, Rabelais ressemble un peu à cette merveilleuse fontaine. Les poëtes trouveront à son livre le goût de la poésie; les satiriques, le goût de la satire; les moralistes diront que c'est de la bonne philosophie, et les orateurs que c'est parfois de l'élégance noble et élevée. Chacun enfin rencontrera son point de vue dans ce singulier ouvrage, qui fait à lui seul une littérature tout entière.

STYLE

Nous avons examiné la littérature du seizième siècle; nous avons cherché à apprécier Rabelais. Il est temps de nous résumer. Mais auparavant il faut dire un mot de quelques circonstances et de quelques hommes qui ont hâté les progrès de notre langue.

Jamais langue n'a subi tant de vicissitudes que la nôtre au seizième siècle. Ce fut surtout la langue poétique qui éprouva ces révolutions, et il en est resté à notre poésie quelque chose de sage, de timide et de craintif. En examinant les poëtes du seizième siècle, nous avons raconté l'histoire des diverses écoles : nous n'y reviendrons pas. Indiquons la marche de la prose.

Personne ne s'est chargé de l'éducation de notre prose; elle s'est faite toute seule, et son génie s'est déployé librement. En 1539, François Ier ordonna que désormais les actes publics seraient rédigés en français. Cette ordonnance eut un grand avantage : les contrats cessèrent d'être inintelligibles pour les contractants. Mais la langue ne profita guère de l'ordonnance. Ce n'étaient ni les notaires ni les procureurs qui devaient hâter ses progrès, et Calvin fit plus pour elle en changeant le langage du culte, que l'ordonnance de Villers-Cotterets en changeant le style de la procédure. La prose en France date de la Réforme.

Jusqu'au seizième siècle, la théologie avait parlé un latin corrompu qu'entendaient les universités, les parlements, et que sa barbarie même rapprochait du vulgaire. A cette époque, commençait à prévaloir une latinité plus pure, mais inaccessible au peuple. Que devait faire la Réforme, qui s'adressait à lui? Elle ne voulait pas revenir au latin grotesque de la vieille théologie : elle prit l'idiome du peuple et attacha sa destinée à l'avenir de notre jeune langue. Calvin fut un des fondateurs de notre prose, et c'est encore une de ses ressemblances avec Luther que d'avoir, comme lui, aidé aux progrès de la langue de son pays. Son traité de l'*Institution chrétienne* fut le

manifeste de la Réforme. C'est aussi une des ères de notre langue. Quel prodigieux changement! Autrefois les hérésies naissaient et mouraient dans l'enceinte des cloîtres et des universités. Abélard n'en appela jamais des conciles au peuple, et ses livres latins, condamnés en latin, brûlaient sans que la bourgeoisie sût autre chose, sinon qu'un grand docteur venait d'être déclaré hérétique. Aujourd'hui, voici un homme qui prêche l'hérésie dans la langue du peuple, et fait le peuple juge de la foi. Plus de barrière entre la bourgeoisie et les savants. La Réforme se plaint en français, discute en français et force ses adversaires à la combattre avec les mêmes armes qu'elle a choisies. De là les progrès de la langue. Les querelles religieuses développent son génie. Il faut discuter les dogmes : elle sera claire et précise ; réclamer les droits de l'humanité aux jours de la Saint-Barthélemi : elle sera vive et éloquente. A l'école des passions du seizième siècle, la prose s'instruit à devenir forte et élevée, tandis qu'à l'école de Ronsard la poésie n'acquiert qu'une majesté factice et empruntée. C'est qu'il en est des langues comme des hommes : elles se fortifient et se développent par l'expérience des passions vraies et naturelles ; elles se dépravent et se gâtent par les passions qu'elles affectent.

Jusqu'au cardinal Duperron, le style des théologiens catholiques n'a ni la pureté, ni la clarté du style de la Réforme. On eût dit que la langue se prêtait plus volontiers aux efforts des hommes qui l'avaient les premiers affranchie du jargon des écoles. Ronsard reconnaît cette supériorité et s'en plaint. *Les huguenots écrivent mieux que nous*, dit Montluc dans ses Mémoires, *et ils sont plus habiles*. Il y a dans cet aveu quelque chose de cette disposition qu'ont tous les partis à prêter à leurs adversaires une profonde habileté, en se réservant par là le mérite d'une bonne foi intéressante; mais il y a aussi quelque chose de vrai. Le cardinal Duperron commença le premier à rétablir l'égalité.

Cependant la Réforme et ses débats ne hâtèrent pas seuls les progrès de la langue : l'étude et la science y furent aussi pour quelque chose. On commence à chercher les lois de la langue française, à déterminer son génie, à fixer sa grammaire. Ramus et Étienne Dolet, tous deux destinés à périr victimes des haines religieuses, publient, l'un une grammaire, l'autre un traité de la ponctuation; Henri Étienne défend notre langage contre la vogue de l'italien. Ces trois hommes appartiennent à la Réforme. L'école de Ronsard travaille aussi au perfectionnement de la langue; mais l'esprit de système et d'imi-

tation l'égare comme à l'ordinaire. Elle promet[1] d'apprendre à composer des verbes *fréquentatifs* et *inchoatifs*, etc.; elle propose de dire, à l'exemple des Grecs, *le chanter* et *le vivre* au lieu du chant et de la vie, *le liquide des eaux*, *le frais des ombres;* elle parvient même à mettre en usage quelques-unes de ces innovations.

Il y a, au seizième siècle, deux écoles distinctes de prose : l'école d'Amyot et l'école de Montaigne, l'école du vieux langage français, du patois wallon et picard, et l'école gasconne. Le style d'Amyot, conforme au génie de notre ancienne langue, est simple et naïf; son allure est unie et régulière. Encore quelques efforts, encore quelques années, et dans d'Ossat cette naïveté deviendra de la clarté, cette régularité sera de la précision. Quand Amyot dérobe aux Grecs quelques tournures, ce n'est pas avec la préméditation laborieuse de l'école de Ronsard. Traducteur assidu de l'antiquité, son style s'empreint sans effort des couleurs du style antique. Comme il prête à l'antiquité sa naïveté gauloise, il lui emprunte sans scrupule sa noblesse et son élégance attique. De là deux effets remarquables : l'antiquité, d'une part, devient plus naïve qu'elle n'est,

1. *Art poétique* de Ronsard. — *Illustration de la langue française* de du Bellay.

et Plutarque, sophiste ingénieux et raffiné, est désormais en France, grâce à Amyot, le bon Plutarque. D'autre part, ce commerce familier avec l'antiquité ennoblit notre langue sans la dénaturer.

L'école de Montaigne et de Montluc, l'école gasconne, est toute différente : elle a quelque chose de vif et de pétulant. Elle est énergique, hardie, pittoresque; mais elle n'a pas la sagesse et la netteté de la vraie prose française. Il y a, entre le style d'Amyot et le style gascon, entre l'école d'en deçà et d'au delà de la Loire, la même différence qu'en Grèce entre le style attique et le style asiatique : l'un simple, gracieux, spirituel, l'autre vif et téméraire. L'école d'Amyot est l'école de la Cour des Valois. Lisez les Mémoires de Marguerite : c'est le même tour de style. Seulement, à titre de femme et d'auteur, Marguerite met dans le récit de sa vie une grâce et une finesse que n'égale pas Amyot dans ses traductions. D'Amyot à Marguerite, il y a déjà un progrès remarquable; de Marguerite à d'Ossat, le progrès continue. Car Marguerite ne fait que raconter, et le style de la narration a naturellement de l'ordre et de la clarté; mais d'Ossat explique des négociations minutieuses et compliquées, et cependant il est toujours net et précis. Cette précision de style est la plus sûre marque d'une langue qui commence à se fixer.

Quelque admiré que fût Montaigne de son temps, son style n'a pas fait école, et, au dix-septième siècle, nos grands écrivains suivent l'école d'Amyot et de d'Ossat, l'école du vieux langage wallon et picard. Racine lit Amyot à Louis XIV, et ce judicieux imitateur des Grecs aime à voir comment son naïf devancier a profité de la pratique assidue des anciens. Il n'y a que La Bruyère qui semble se souvenir de l'école pittoresque de Montaigne.

RÉSUMÉ

Il est temps de nous arrêter et de jeter un regard en arrière sur la marche que nous avons suivie.

Quand nous avons commencé à tourner les yeux vers le seizième siècle, qu'avons-nous vu d'abord? une singulière confusion : partout des sectes, des partis et des écoles qui se poussent et se remplacent sans cesse. Cependant, à travers toutes ces vicissitudes, nous avons cru démêler quelque chose qui ne changeait pas, quelque chose qui réglait le siècle à son insu : c'est le vieil esprit français.

Mais qu'est-ce que le vieil esprit français? un esprit libre-penseur, qui répugne aux préjugés, et en même temps un esprit de mesure et de réserve. On a dit souvent que le Français a l'esprit moqueur : on s'est trompé de mot. Il fallait dire qu'il a

l'esprit philosophique, c'est-à-dire l'esprit d'examen et de réflexion. Comme nous voyons le fond des choses, nous nous moquons parfois de leurs dehors ; mais notre moquerie n'est pas insignifiante et nos bons mots sont des jugements. En même temps notre instinct de discrétion fait que nous nous en tenons volontiers à la raillerie, et que nous ne détruisons pas tous les préjugés que nous critiquons.

L'esprit français une fois défini, nous avons examiné de quelle manière il dirige le mouvement du seizième siècle ; comment, par sagacité et par goût d'opposition, il semble d'abord se tourner vers la Réforme, et bientôt, par réserve et par modération naturelle, revient au catholicisme tempéré par les libertés gallicanes : car c'est là le milieu qui suffit à la raison du seizième siècle. De même, plus tard, au dix-huitième siècle, nous le voyons s'emporter vers l'irréligion et la démocratie, et aujourd'hui, fatigué de son erreur, déterminer avec une sage hardiesse la mesure de liberté qui convient aux idées de notre siècle.

Je ne puis voir sans admiration comme tout s'accorde dans l'esprit français. Il sort du moyen âge sans garder de ce temps ni croyances superstitieuses, ni souvenirs chevaleresques : car son bon sens l'a-

vertit que la chevalerie n'est que le nom poétique de la féodalité. Il arrive ainsi au seizième siècle. Là Rabelais lui apprend à examiner et à railler, Montaigne à douter, Ramus à *socratiser*, le parti politique à se défier également de Calvin et des jésuites : leçons diverses qui toutes concourent à développer cet instinct de pénétration et de sagacité qu'il a reçu du Ciel.

Mais, jusque-là, cet amour de l'examen n'est encore qu'un goût et qu'un penchant naturel ; ce n'est point une règle et une méthode. L'esprit français ne s'est point encore fait un système de prendre la réflexion comme point de départ de toutes choses. Il faut que ce qui est un instinct et une habitude devienne une science, et ait, en quelque sorte, force de loi. Descartes paraît. Sous ses auspices, à Port-Royal, l'esprit français refait, pour ainsi dire, toute son éducation. Aussi, au premier coup d'œil, il semble avoir reculé ; car il n'est plus si hardi qu'au seizième siècle, et il y a beaucoup de sujets qu'il ne se permet plus d'examiner. Mais n'en croyez pas l'apparence : il ne recule pas, il remonte aux premiers principes des choses. Hardi cartésien, il étudie le *moi* humain dans toute sa profondeur, néglige les variétés de mœurs et de gouvernements pour ne s'occuper que de l'homme et de sa nature,

recommence la morale, la grammaire, la logique, et fait de la réflexion et de la philosophie le fond de toute notre littérature. Alors la destinée de l'esprit français est accomplie. D'esprit libre penseur, il est devenu l'esprit philosophique. La science a fini ce qu'avait commencé la nature.

Ainsi fabliaux railleurs, licence de Rabelais, doute de Montaigne, méthode de Descartes, science de Port-Royal, tout a la même origine, c'est-à-dire le vieil esprit français; tout conspire à la même œuvre, c'est-à-dire l'esprit philosophique. Depuis le *Roman de la Rose* jusqu'à Voltaire, l'esprit français garde sa nature, et sa pensée ne se dément pas en traversant les siècles. De là toute notre littérature, notre roman de mœurs, notre comédie de caractère, notre théâtre tragique avec la nature abstraite et idéale de ses personnages; de là la popularité européenne de l'esprit français. En peignant l'humanité plutôt que l'homme d'un siècle ou d'un pays, en cherchant la vérité absolue et éternelle plutôt que la vérité locale et passagère, la France a fait de sa littérature la littérature de tous les siècles et de tous les pays.

Même travail pour notre civilisation et pour notre liberté. Ailleurs la liberté naît des mœurs ou des événements; en France, elle naît des idées. Elle se fait avec une sorte de logique rigoureuse et comme

un système de philosophie. Au seizième siècle, l'esprit français aide d'abord à l'établissement du despotisme, afin de faire, pour ainsi dire, table rase de toutes les libertés féodales et bourgeoises du moyen âge : car dans ces institutions surannées il n'y a rien qui satisfasse sa raison. Une fois le terrain libre, il commence par établir la liberté de l'âme, liberté modeste qui naît à l'ombre des écoles et qui n'éveille pas les craintes du pouvoir. Puis la liberté philosophique une fois reconnue, au dix-huitième siècle il élève la voix, réclame hardiment les droits de l'homme, demande aux rois des institutions et à l'Église la tolérance. De là la Charte, la liberté de conscience et nos codes égaux pour tous.

Voilà l'esprit français, voilà la littérature et la liberté qu'il a enfantées. Ce sont deux sœurs immortelles, qui marchent de concert à l'empire du monde. Elles sont nées en France; mais partout où elles vont, elles trouvent une patrie, car elles n'ont ni préjugés, ni égoïsme national; elles ne sont ni d'un siècle ni d'un pays; elles sont filles de la pensée humaine. C'est le privilége de l'esprit français d'être, plus qu'aucun autre, l'expression de l'esprit humain; c'est lui qui en a le plus le caractère; c'est lui qui a le plus de ce bon sens et de ces idées générales qui conviennent à tous les hommes.

Ailleurs, peut-être, la poésie a eu de plus beaux jours; il y a eu plus d'enthousiasme lyrique, plus de mélancolie tendre et rêveuse. Nulle part la littérature n'a eu autant d'efficacité qu'en France; nulle part elle n'a eu autant de persévérance. Pendant près de cinq cents ans, depuis les trouvères jusqu'à Voltaire, la littérature française a travaillé à renouveler la civilisation, et, en dépit des vicissitudes du sort, elle a glorieusement accompli son ouvrage. Vienne maintenant l'histoire pour la juger, viennent ses détracteurs pour l'accuser, elle montrera ce qu'elle a fait : elle montrera la liberté donnée en patrimoine à la France et en exemple à l'univers.

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

DU XVe ET DU XVIe SIÈCLE

I

BERTE AUX GRANDS PIEDS

Les romans des *Douze Pairs*, à en juger du moins par ceux que je connais, par *Huon de Bordeaux*, *les Quatre Fils Aymon*, *Fier-à-Bras* et le roman de Roncevaux, ont un fond historique : ils sont faits d'après d'anciennes traditions qui se sont altérées, augmentées, métamorphosées de mille manières; ils se rattachent à l'histoire, non par les noms des personnages seulement, mais par les événements mêmes du roman. Ce sont de véritables romans historiques.

Le roman de *Berte* [1] est-il du même genre ? Non,

1. *Le Roman de Berte aux grands piés*, publié par M. Paulin Pâris.

à mon avis. Je ne retrouve dans ce roman aucune trace de tradition historique. L'histoire a fourni les noms et l'époque; mais les événements sont de fantaisie. Berte, victime des intrigues d'une perfide gouvernante, perdue dans la forêt du Mans, puis retrouvée dix ans après par Pepin le Bref, son mari, est une fable tout entière d'imagination. L'histoire contemporaine n'y est pour rien. Il n'y a dans *Berte* aucun souvenir de guerres, de résistances ou d'entreprises nationales, comme dans *Huon de Bordeaux*, *les Quatre Fils Aymon* et le roman de Roncevaux. L'aventure d'une reine belle et vertueuse, victime d'une ruse cruelle et à qui Dieu rend enfin son mari et sa couronne, voilà tout le roman.

Berte, comme on le voit, appartient au type de la femme innocente, malheureuse et persécutée, source intarissable de contes et de récits au moyen âge.

Avant d'analyser ce roman, il faut dire un mot de son auteur, le poëte Adenès. Je tire ces renseignements de la savante préface de M. Pâris. Adenès naquit dans le duché de Brabant, vers 1240. Il fut le ménestrel du duc de Brabant, Henri III. La fille du duc, Marie, devenue reine de France, emmena avec elle Adenès à Paris. Adenès a composé trois autres romans, *Cléomades*, *Ogier le Danois* et *Buevon de Comarchis*. Adenès n'est pas un poëte qui brille par

la force de l'invention; il n'a fait, je crois, que mettre en vers les traditions des temps héroïques et fabuleux, c'est-à-dire des huitième, neuvième et dixième siècles. L'aventure de Berte était sans doute un récit en faveur à cette époque. Adenès en a fait un poëme en couplets plus ou moins longs sur une même rime. Un couplet à rime masculine est ordinairement suivi d'un couplet à rime féminine. L'entrelacement des rimes existe donc dès cette époque pour les couplets, sinon pour les vers.

Le roman commence par une description du printemps : c'est un exorde convenu. Tous les romans de chevalerie commencent par une description du printemps. C'était au printemps que s'ouvrait la saison des aventures et des guerres : de là l'usage de dater les récits du mois d'avril.

Le roi Pepin cherchait femme. Un vieux chevalier lui vante la beauté et la sagesse de Berte, fille du roi de Hongrie. Pepin décide qu'elle sera sa femme, et l'envoie demander. Au temps de Pepin, il n'était pas question de Hongrie ni de Hongrois. Ce n'est qu'à la fin du dixième siècle que commencent les invasions des Hongrois.

Le roi de Hongrie se nommait Flore, et sa femme Blanchefleur, personnages fameux aussi au moyen âge par leurs amours, qui sont le sujet d'un roman

du treizième siècle. Tous ces romans du moyen âge se tiennent et forment comme une famille. Flore et Blanchefleur accordent leur fille à Pepin, et, avant de partir, son père lui donne sa bénédiction et ses avis :

Fille, lui dit le roi, ressemblez votre mère;
Ne soyez vers les pauvres ni sûre (aigre), ni amère.

Blanchefleur donne à sa fille, pour l'accompagner en France, Margiste sa gouvernante, et Aliste sa fille. Elle les recommande à Berte, qui promet de leur faire part de tous les biens qu'elle aura. « J'aime Aliste surtout, dit Blanchefleur, parce qu'elle vous ressemble. » Berte promet de l'aimer toujours et de la bien marier.

Berte arrive à la cour de Pepin. C'est alors que Margiste imagine de faire passer sa fille Aliste pour Berte, et de la faire reine de France à la place de Berte. Voyons comme elle s'y prend pour exécuter son projet.

Berte était une jeune fille toute tremblante. Ce qu'il y a de mystérieux dans l'idée d'un mari inquiétait son imagination. Margiste l'aborde : elle lui dit qu'elle tient d'un ami qu'aucun homme n'est si à redouter pour une femme que Pepin son mari; qu'elle craint qu'il ne la tue comme il a fait, dit-on, à d'autres. Voilà la reine qui s'effraye et se met à

pleurer. « Si vous voulez avoir confiance en moi, dit Margiste, je vous sauverai. Quand le lit nuptial aura été béni, je ferai sortir tout le monde de la chambre, et Aliste ma fille viendra se mettre au lit à votre place : j'aime mieux sa mort que votre danger. »

Cette ruse ne pouvait réussir qu'avec une toute jeune fille : elle réussit avec Berte. La substitution se fit. Aliste remplaça Berte dans le lit de Pepin, qui ne s'aperçut pas du changement, ce qui n'étonnera personne, puisqu'il faisait nuit et que, de plus, Aliste ressemblait à Berte trait pour trait.

Le matin, Berte entra dans la chambre pour remplacer Aliste à son tour. Aussitôt celle-ci, selon la leçon qui lui avait été faite, tirant un couteau caché dans le lit, se blesse à la cuisse et s'écrie que Berte a voulu l'assassiner. Le roi s'éveille; Margiste entre, saisit Berte, qu'elle appelle sa fille; Berte se trouble, se laisse entraîner, bâillonner, et Tibert, un cousin d'Aliste et son complice, est chargé d'emmener Berte et de la tuer. Il l'emmène jusque dans la forêt du Mans. C'est le lieu qu'il choisit pour exécuter la sentence portée contre Berte; mais, en la voyant si jeune et si belle, les hommes qui accompagnaient Tibert se sentent saisis de pitié et s'opposent au meurtre de Berte.

Cette partie de l'histoire de Berte ressemble fort,

comme on le voit, à l'histoire de Geneviève de Brabant. L'histoire de Geneviève est plus touchante. Elle a un fils : elle est donc malheureuse comme mère et comme femme. Berte est une pauvre jeune fille égarée dans les bois, faible, tremblante au moindre bruit. « La pauvre reine, dit l'auteur, n'avait là ni lit en forme de coffre, ni draps, ni maison, ni chambre voûtée, ni salle. » Elle s'asseoit sous un arbre, priant Dieu de la secourir, se ressouvenant cruellement de sa mère, de son père, de tous ceux qui l'aimaient, de sa patrie et des espérances de son mariage avec Pepin. La nuit vient ; deux brigands la rencontrent ; ils veulent chacun en faire leur mie ; dans la dispute, ils se tuent tous deux, et Berte se sauve. Elle se tapit sous un buisson et y passe la nuit. Le matin, se réveillant, elle fait un vœu : c'est que, si Dieu la tire de malheur, elle ne dira jamais à personne qu'elle est la fille du roi de Hongrie et la femme du roi Pepin, mais qu'elle vivra comme une pauvre servante. En fille sage, elle ne fait à ce vœu qu'une exception : c'est le cas où elle serait en danger de perdre son honneur. Dans ce cas, elle dira son nom et son rang.

Errant toujours dans la forêt, elle trouve un sentier qu'elle suit et qui la mène à un ermitage. Elle frappe : l'ermite ouvre sa porte, et Berte le supplie,

au nom du Seigneur, de la laisser entrer pour se réchauffer, car elle meurt de froid et de fatigue. L'ermite, la voyant si belle, s'imagine que c'est le diable qui le vient tenter, et il refuse de la laisser entrer. Cependant, après avoir fait plusieurs fois le signe de la croix, voyant qu'elle est de Dieu et non du diable, il consent à lui donner un pain; mais elle n'entrera pas dans la cellule : il a fait vœu que jamais femme n'y entrera. L'ermite ensuite lui enseigne le chemin qui conduit à la maison d'un honnête bourgeois, Simon, qui a pour femme Constance. Ce sont de braves gens. Là, Berte sera réchauffée et hébergée. Berte se met en route et rencontre Simon, qui l'emmène en sa maison, où il la recommande aux soins de sa femme Constance.

Le romancier a décrit d'une manière touchante et naïve les soins donnés à Berte par Constance et ses deux filles, Isabelle et Eglante, et surtout l'effet qu'ils produisent sur la pauvre Berte, mourante de froid et de faim. Quand elle se voit près du feu, vêtue de chauds vêtements, devant une table couverte de bons aliments, elle se met à pleurer. Rien n'est si naturel que ces larmes. Le cœur se serre, se roidit et se sèche dans la douleur; quand la douleur s'en va, le cœur alors se détend; il s'amollit, et les larmes viennent. J'ai entendu conter que deux braves officiers

de notre armée, qui avaient supporté avec fermeté les maux incroyables de la retraite de Moscou, se mirent à verser des larmes la première fois qu'étant arrivés dans une ville amie, ils se trouvèrent près d'un bon feu, assis à une table bien servie et entourés de toutes les aises de la civilisation. La pauvre Berte en fit autant.

Berte resta pendant neuf ans et demi dans la maison de Simon, personne ne sachant qui elle était, aimée de tous et regardée comme le bonheur de la famille.

Pendant ce temps, que faisait Aliste, la fausse reine? Elle eut d'abord deux enfants, l'un nommé Rainfroy et l'autre Landri, tous deux méchans comme leur mère. Dans la *Spagna istoriata*, roman carlovingien, nous voyons Charlemagne supporter contre ces deux bâtards une lutte opiniâtre. Les romans du moyen âge s'expliquent et se commentent tous les uns par les autres.

Aliste accable le peuple d'impôts afin d'amasser de grands biens. Les réflexions du vieil auteur, à ce sujet, sont curieuses : « Ces impôts, dit-il, une fois établis à Paris, ne furent plus abolis; car pareille chose, une fois établie, ne se détruit plus, eût-on juré de le faire. » Enfin, pour comble de mal, Aliste n'allait jamais à la messe.

Cependant Blanchefleur quitte la Hongrie pour venir en France visiter sa fille. Partout, sur son chemin, elle entend maudire sa fille. Un jour qu'elle cheminait vers Paris, un paysan se jette à la bride de son cheval, et, l'arrêtant : « Madame, s'écrie-t-il, j'accuse votre fille devant la merci de Dieu. Je n'avais qu'un cheval qui nous gagnait notre pain, à moi, ma femme et mes enfants, qui vont maintenant mourir de faim. Je portais à Paris du bois et de la paille. Il m'avait coûté soixante sols il y a un an. On me l'a pris ; et moi, qui tout cet hiver l'avais nourri sans qu'il me rapportât rien ! C'est votre fille ! mais je la maudirai jusqu'à ce que Dieu me venge ! »

Cette scène est, à mon avis, la plus belle du roman. Ce pauvre paysan qui, avec la hardiesse de la misère, arrête Blanchefleur et maudit la fille devant la mère, cette reine étonnée d'entendre le peuple haïr cette fille qu'elle avait instruite à la charité et à la compassion, tout prépare admirablement la découverte de la vérité. « Est-ce donc ma fille, dit Blanchefleur, qui est ainsi maudite du peuple ? » Elle approche de Paris. A cette nouvelle, Aliste s'épouvante : Que faire ? comment tromper une mère ? Margiste propose à sa fille d'empoisonner Blanchefleur. Aliste, moins endurcie au crime que sa mère, rejette avec horreur cette idée et veut fuir de la cour : « Fuyons,

ma mère, dit-elle, c'est le meilleur parti. Blanchefleur connaîtra bien vite, à mes pieds, que je ne suis pas sa fille : je les ai de moitié moins grands que Berte. Emportons avec nous de l'or et de l'argent en lingots; allons en Pouille, en Calabre ou en Sicile, avec Tibert notre cousin, qui nous a trop bien servies pour que nous l'abandonnions. » Margiste décide sa fille à rester : Aliste feindra d'être malade; elle évitera de voir Blanchefleur, et, si elle est forcée de la voir, les portes et les fenêtres seront bouchées si bien que le jour n'y pourra entrer.

Blanchefleur, une fois entrée, veut voir sa fille. — « Madame, elle dort, dit Margiste. Pour Dieu! ne la réveillez pas! » Blanchefleur s'arrête de peur d'augmenter le mal de sa fille. Pendant deux jours, Aliste élude la visite de Blanchefleur. Enfin celle-ci, impatiente de voir sa fille, entre dans la chambre. « Ma fille, dit-elle à Aliste qui se détournait, tournez-vous vers moi, que je vous voie : je le désire tant! — Mère, répond Aliste, je souffre tant que je suis devenue jaune comme cire, et les médecins me disent que voir le jour me ferait mal, et de parler aussi. Laissez-moi reposer, ma mère, et que Dieu vous le rende! — Aide Dieu! s'écrie Blanchefleur, ce n'est point là ma fille! Si c'était elle, fût-elle à demi morte, elle m'eût aussitôt baisée et caressée. »

Et, se levant, elle court ouvrir la porte de la chambre. « Venez, dit-elle à sa suite, venez! on m'a menti : ce n'est point ma fille! non! » Les chevaliers de Blanchefleur entrent dans la chambre et ôtent les tapis qui couvraient les fenêtres. «Madame, dit Margiste, pour l'amour de Dieu! voulez-vous tuer votre fille? il y a trois jours qu'elle n'a dormi. — Tais-toi! » dit Blanchefleur; puis, prenant les draps du lit d'Aliste, elle la découvre jusqu'aux pieds et regarde. A cette vue, tout son cœur tressaille. Aliste s'échappe; Blanchefleur court et la saisit par ses blonds cheveux en s'écriant : « Trahison! trahison! Ce n'est point ma fille! c'est la fille de Margiste. On a tué mon enfant, ma Berte qui m'aimait tant! »

Voilà une narration vive, animée, dramatique. Cette fureur de mère est magnifique; et à quel signe Blanchefleur commence-t-elle à douter que ce soit sa fille? c'est qu'Aliste se détourne d'elle, c'est qu'elle ne l'embrasse point!

Le roi Pepin accourt à cette nouvelle. On fait avouer à Tibert ce qu'il a fait de Berte. Margiste est brûlée, Tibert est pendu, et Aliste renfermée à l'abbaye de Montmartre. Pepin envoie partout à la recherche de Berte, mais inutilement. Le hasard, comme dans tous les romans, devait venir au secours de Berte et de Pepin. Un jour que Pepin chassait

dans la forêt du Mans, il s'égare et arrive près d'une chapelle où il rencontre Berte. Il lui demande son chemin; puis, la voyant si jolie, il descend de cheval et se met à lui parler d'amour. Berte s'épouvante, le roi s'anime; il lui promet de grands biens si elle veut céder à ses désirs : « Je suis, dit-il, maire du palais du roi; ne me résistez plus. » Berte alors, se voyant dans le cas d'exception qu'elle avait prévu dans son vœu, révèle à Pepin son nom et son rang. Pepin la ramène à la maison de Simon, et c'est là qu'après s'être informé de la manière dont elle a vécu pendant neuf ans, il la reconnaît pour sa femme et retourne avec elle à la cour.

Tel est le roman de *Berte aux grands piés*. Fera-t-il de nos jours une réputation au poëte Adenès? Je ne le crois pas. Entre les romans du moyen âge que je connais, ce roman est un des moins remarquables. Il a quelques belles scènes, et j'ai mis le lecteur à même d'en juger; mais la narration manque en général de vivacité et de force. Les descriptions sont longues et diffuses; la naïveté dégénère parfois en bavardage et en puérilité. C'est surtout dans la description de Berte errante dans les bois que se montrent ces défauts. Il y a deux ou trois prières à Dieu, à la Vierge et aux saints, accompagnées chacune de je ne sais combien de pleurs et de soupirs. Une jeune fille

perdue dans les bois, forcée de coucher sous un buisson, a certes de quoi toucher; mais encore faut-il savoir se borner et ne pas rendre monotone, par la lenteur des détails, une situation intéressante par le fond. Quelque chose cependant peut justifier Adenès. Je ne mets point en doute que les aventures de Berte, comme celles de Geneviève de Brabant, ne fussent depuis longtemps chantées par les jongleurs qui allaient de ville en ville, avant d'être mises en roman. Chaque scène intéressante faisait le sujet d'une chanson, et il devait même y avoir plusieurs chansons sur la même scène. Le roman n'a pas osé supprimer ces redites.

Dans la savante préface que M. Pâris a mise au roman de *Berte*, il explique, avec beaucoup d'érudition et de clarté à la fois, ce qu'étaient ces chansons dont nous parlons : « On n'était pas autrefois un bon jongleur, dit M. Pâris, si on n'avait pas dans la mémoire un grand nombre de chansons de gestes (*de gestis*), telles que *Roncevaux*, *Garin le Loherain*, ou *Gérard de Roussillon*. Il est bien entendu qu'il n'arrivait jamais de citer tout entier un de ces poëmes; mais, comme la plupart renfermaient les récits les plus variés, descriptions de combats, de chasses, de mariages, scènes de cour, de conseil et de château, les auditeurs choisissaient les

épisodes et demandaient les couplets qui leur plaisaient le plus. Voilà pourquoi chacun de ces couplets forme un récit clair et complet, et pourquoi l'on reprend ordinairement, au commencement d'un couplet, le sens des derniers vers du couplet précédent. »

II

POÉSIES DU MOYEN AGE

LE FABLIAU DU DIEU D'AMOUR.
LE LAI D'HAVELOCK. — LE LAI D'IGNAURÈS. — LE LAI DE MÉLION.
LE LAI DU TROT.

Le sujet du fabliau du *Dieu d'amour*[1] est bien simple : un poëte s'endort dans son lit en pensant à ses amours, et il fait un rêve d'amour qu'il raconte en grand détail. Il se croit transporté dans un beau pré qu'il décrit. Voici quelques détails de la description. Je cite les vers en les accommodant un peu au langage moderne :

1. Ce fabliau a été publié par M. Achille Jubinal.

De paradis il coulait un ruisseau
Dans la prairie. Il était clair et beau.
Il n'est vieillard à la ville, au château,
Qui, s'y baignant, n'en sortît jouvenceau.

Ce ruisseau, qui change les vieillards en jeunes gens, change aussi les filles en dames. Après le pré, le songeur entre dans un beau verger : il le décrit encore, et nous voyons que, dès la fin du douzième siècle (c'est de cette époque que M. Jubinal fait dater son fabliau; je le crois moins ancien), les descriptions hors de saison étaient à la mode.

Il paraît que le poëte était un chevalier ou quelque poëte de cour, à voir son dédain pour les roturiers et les vilains. Il ne veut point qu'ils puissent entrer dans le verger d'amour. Ce verger, vrai manoir féodal, est entouré de fossés, et sur les fossés est un pont-levis :

Près du verger si un vilain venait,
Et par hasard si entrer il voulait,
Tout aussitôt, quand sur le pont venait,
Pour l'arrêter le pont se relevait;
Mais qu'un seigneur courtois voulût aller
Dans ce verger pour son cœur amuser,
Trouvait la porte ouverte pour entrer
Sans que le pont songeât à se lever.

Il y a dans le verger beaucoup d'oiseaux qui causent d'amour; et l'épervier, oiseau noble et cheva-

leresque, comme on sait, se moque des vilains qui s'avisent d'aimer :

Ne se devraient entremettre d'aimer,
Sinon les clercs, qui bien savent parler
A leurs amies, et bien les égayer;
Ou chevaliers qui savent batailler.

L'alouette, oiseau des champs, oiseau du laboureur et du vilain, n'est point de cet avis. Pourquoi donc n'aurait-elle pas droit au plaisir d'aimer, à moins d'être clerc ou chevalier?

Ça, dit le geai, voici la vérité :
C'est que chacun, s'il aime et est aimé,
Est preux et sage autant que clerc lettré,
Et chevalier par l'amour est armé.

Tout cela est ingénieux, mais fort peu naïf.

Tel est le premier songe du poëte. Je ne vois là qu'une question d'amour, comme il s'en traitait dans les cours d'amour du temps. Les vilains ont-ils droit d'aimer? tel est le point du débat. — Non, dit l'épervier. — Oui, dit l'alouette; et le geai, habile docteur, décide que les vilains n'ont pas droit d'aimer, mais que quiconque aime s'anoblit par l'amour et n'est plus vilain. Cette subtile décision ressemble à quelqu'un des arrêts d'amour dont le recueil nous a été conservé.

Après un premier rêve, un second rêve.

Le poëte est dans le verger d'amour. Une belle dame vient : c'est sa dame. Ils se mettent à causer tendrement. Tout à coup paraît un serpent ailé qui enlève la dame. Le pauvre chevalier, qui n'a point d'armes, se voit enlever sa dame sans la pouvoir défendre. Il reste seul et demande à la terre de l'engloutir : c'est ce que souhaitent de temps immémorial tous les amants désolés. L'Amour arrive et lui promet de délivrer sa dame ; puis il le mène dans son palais. Ce palais avait ses fossés et ses ponts-levis : ponts-levis faits de chansons, les planches faites de vers amoureux, avec des sons de harpes pour attaches et pour liens. Les poutres étaient des lais plaintifs de Bretagne ; les fossés faits de soupirs, avec un large ruisseau de larmes au fond ; la porte et ses battants étaient faits des chagrins et des maux que souffrent les amants.

Ce sont là de singuliers matériaux, et je ne sais pas ce que la carte de Tendre de la *Clélie* peut envier, en fait de subtilité amoureuse, à ces fossés de soupirs et à ces liens en sons de harpes.

Dans le jardin du palais, le poëte voit la tombe d'un jeune chevalier mort en défendant sa dame contre un cruel ravisseur ; aventure qui ressemble à l'aventure de Zerbin et d'Isabelle dans l'Arioste. Les oiseaux chantaient sur cette tombe d'amour :

. . . . . Pour l'âme du seigneur
Qui là gisait, ils chantaient leur amour.
S'ils avaient faim, ils baisaient une fleur,
Et n'avaient plus faim ni soif tout le jour.

Ce n'est point là de la poésie naturelle : c'est de la poésie recherchée et fleurie, mais parfois ingénieuse. Le songe finit comme tous les songes, par un réveil, et le poëte, à qui l'Amour avait rendu sa dame, se plaint de la perdre de nouveau en se réveillant.

A voir le goût des allégories métaphysiques, la recherche et l'afféterie des détails, ce fabliau doit être contemporain du roman de la *Rose*, qui est de la fin du treizième siècle et des commencements du quatorzième. Peut-être est-il antérieur de quelques années ; car, dans le roman de la *Rose*, l'amour n'est pas toujours pris au sérieux : il y a de l'ironie, ce qui marque ordinairement la fin des littératures. Le roman de la *Rose* est le monument le plus curieux, dans notre langue, de la littérature allégorique du moyen âge ; seulement, c'est un monument des derniers temps de cette littérature. Le fabliau de M. Jubinal peut donc être antérieur à ce roman ; mais il ne peut point remonter au delà du milieu du treizième siècle, autant du moins que l'on peut juger de la date d'un ouvrage par sa physionomie. Il est certainement postérieur aux autres ouvrages qu'il

nous reste à examiner, et qui appartiennent tous au roman d'aventures et non au roman allégorique.

Le lai d'*Havelock* [1] raconte l'aventure, assez commune au moyen âge, d'un fils de roi, orphelin et dépouillé de son héritage, réduit par ses malheurs à la condition la plus basse, puis reconquérant son royaume par sa valeur et sa vertu. Havelock était le fils de Gunther, roi de Danemark, tué en trahison par Hodulph. Gunther, avant sa mort, avait confié son fils et sa femme à un de ses barons les plus fidèles, Grimm. Quand Grimm vit Gunther tué et Hodulph maître du royaume, il s'embarqua sur un vaisseau avec la reine mère et Havelock. Havelock n'avait que sept ans; mais c'était un enfant merveilleux :

Toutes les heures qu'il dormait,
Une flamme de lui sortait,
Par la bouche venait dehors,
Si grand' chaleur avait au corps.
La flamme rendait bonne odeur;
Onc ne sentit homme meilleur!

En mer, ils furent attaqués par des pirates. La reine mère périt avec une grande partie de sa suite; Grimm s'échappa dans une barque avec sa femme, sa fille et le jeune roi Havelock. Ils abordèrent en

1. *Lai d'Havelock le Danois*, publié par M. Fr. Michel.

Angleterre, à Grunesby, dans le Lincolnshire. Grimm se fit pêcheur et éleva le jeune Havelock. Cet enfant devint d'une force extraordinaire : encore tout jeune, il n'y avait point d'homme fait, si fort qu'il fût, qui pût lutter contre lui. Cependant Grimm se désespérait de voir Havelock vivre dans cette solitude, au milieu de pêcheurs grossiers : ce n'était pas une éducation digne du fils d'un roi, digne d'un prince qui avait un royaume à reconquérir. Il se détermina à l'envoyer chercher les aventures : rien ne forme les jeunes gens comme les aventures et les voyages. Voilà Havelock parti, et il arrive à Lincoln.

Le roi de Lincoln se nommait Alsi ; il avait marié sa sœur au roi de Surrey, qui se nommait Ekenbright. Il ne sortit de ce mariage qu'une seule fille nommée Argentille, fort belle et fort gracieuse. Ekenbright, se sentant près de mourir, recommanda sa fille à son beau-frère Alsi, le priant de l'élever et de conserver son héritage jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée. A cet âge, il devait lui choisir pour époux l'homme le plus fort qu'il pourrait trouver dans le royaume. Après cette prière, Ekenbright mourut, et sa femme le suivit de près. Alsi emmena Argentille à Lincoln.

C'est là qu'était arrivé Havelock. Le voyant si grand et si fort, Alsi le prit à son service ; mais il le

mit dans sa cuisine, où on lui faisait porter de lourds fardeaux, casser du bois, puiser de l'eau, laver les écuelles, et autres travaux de cette sorte. Les valets se moquaient de lui et l'appelaient *Cuaran*, ce qui, en langage breton, veut dire marmiton. Souvent, pour s'amuser, le roi le faisait lutter contre les hommes les plus forts qu'il pouvait trouver, et Havelock les renversait tous. Douze hommes ne pouvaient soulever les fardeaux qu'il portait aisément.

Havelock était depuis quelque temps au service d'Alsi, quand les barons du royaume de Surrey vinrent représenter à Alsi qu'Argentille était en âge d'être mariée, et qu'il était temps de tenir la parole qu'il avait donnée à Ekenbright mourant. Cette requête déplut au roi, qui voulait garder pour lui le royaume de sa pupille. Il voyait bien que si Argentille épousait quelque baron du royaume de Surrey, il faudrait restituer l'héritage. Voici donc le parti qu'il prit : il fit assembler les barons dans sa chambre, après y avoir caché des hommes armés; puis il leur dit : Seigneurs,

Quant Ekenbright le roi finit,
En ma garde sa fille mit;
Un serment jurer il me fit
Qu'au plus fort je la donnerais
Qu'au royaume trouver pourrais...

Un valet j'ai dans ma cuisine
A qui donnerai la meschine[1];
Cuaran cet homme a pour nom.
C'est le plus fort de ma maison.

A cette proposition, les barons répondent en tirant leurs épées; mais les soldats qu'Alsi avait placés dans la chambre lui assurent la victoire. Puis il fait prendre Argentille et la fait coucher la nuit dans le lit d'Havelock, afin de la déshonorer et d'assurer par là cet étrange mariage entre l'héritière du royaume de Surrey et un marmiton.

La première nuit, Argentille eut grand'peur d'Havelock, et Havelock ne voulut pas se placer auprès d'elle afin qu'elle ne vît pas la flamme qui lui sortait de la bouche pendant son sommeil. Bientôt cependant ils s'accoutumèrent l'un à l'autre, s'aimèrent comme mari et femme et dormirent ensemble. Argentille eut un rêve dans lequel elle vit des lions et des ours qui s'agenouillaient devant son mari : elle jeta un grand cri, et, en s'éveillant, elle vit la flamme qui sortait de la bouche d'Havelock endormi. Nouvel effroi. Havelock la rassura et elle se rendormit; mais le lendemain elle alla consulter un ermite sur son rêve et sur la flamme qui sortait de la bouche

1. La jeune fille, *Mädchen*.

de son mari. L'ermite lui dit qu'Havelock était fils de roi et qu'il reconquerrait bientôt son héritage.

Pressé par sa femme, Havelock quitta Lincoln avec elle et revint à Grunesby pour consulter Grimm sur sa naissance. Grimm était mort. Sa fille vivait encore : elle apprit à Havelock qu'il était fils du roi de Danemark, et l'engagea à aller reconquérir son royaume.

Il y avait en Danemark un seigneur nommé Sigur, qui était resté fidèle à la famille de Gunther, et qui espérait que le ciel rendrait au Danemark son roi légitime. C'est lui qu'Havelock va trouver. Il demande l'hospitalité dans le château de Sigur : elle lui est accordée. Après le repas, au moment où Havelock se retirait avec sa femme, quelques chevaliers de Sigur, voyant la beauté d'Argentille, résolurent de l'enlever à son mari. Ils attaquent Havelock; mais celui-ci, saisissant une hache, en tue plusieurs, puis se réfugie dans une tour où il est assailli par les vassaux de Sigur. Il se défend courageusement. Sigur apprend que l'homme qui avait été reçu dans son château a tué plusieurs de ses vassaux. Aussitôt il monte à cheval et rassemble tout son monde. Mais quand il vit Havelock grand et fort comme il était, et la valeur qu'il montrait,

De son seigneur lui remembra
Le roi Gunther, que tant aima;
Avec angoisse il soupira :
Car il ressemblait de visage,
Et de grandeur et de courage.

Il arrête l'assaut et promet à Havelock, sur sa parole, qu'il ne lui sera fait aucun mal et aucun tort. Il le ramène dans son château, et demande à son hôte quel est son nom : « Havelock, » répond celui-ci. Sigur savait bien que c'était le nom du fils du roi Gunther; mais il fallait encore une autre épreuve. Sigur savait aussi qu'Havelock avait une flamme qui lui sortait par la bouche pendant son sommeil. Quand vint la nuit, il ordonna à son chambellan de se cacher dans la chambre d'Havelock, et de venir lui dire ce qu'il verrait. Le chambellan ayant vu la flamme, le vint dire aussitôt à son maître, qui convoqua tous les seigneurs de Danemark qui supportaient avec impatience le joug de l'usurpateur. Ils vinrent, et, s'étant réunis dans une salle, Havelock y fut conduit après avoir été revêtu de riches habits.

Quand Havelock vit tout ce monde, il crut que c'était pour le juger, et, apercevant une grande hache pendue à la muraille, il s'en saisit pour se défendre. Mais Sigur allant à lui : « Seigneur, dit-il, n'ayez point peur, et rendez-moi cette hache; vous n'avez rien à craindre de nous. » Alors il fait apporter un

cor merveilleux, dont personne ne pourrait sonner, avait dit une fée, excepté l'héritier légitime du royaume. Il le donne à essayer à tous les chevaliers, et personne ne peut en tirer un son. Voyant que personne n'y réussissait,

Le sénéchal a le cor pris,
D'Havelock en la main l'a mis :
Ami, dit-il, or essayez
Si le cor sonner vous pourrez.
— Par foi, dit Havelock, ne sais,
Et jamais cor ne maniai;
Je n'en voudrais être gabé (raillé);
Mais, puisque vous le commandez,
A ma bouche le cor mettrai,
Et si je puis, j'en sonnerai.

Il le met à sa bouche et en tire un son éclatant. Alors Sigur, prenant la parole :

Seigneurs, pour ce vous ai mandés;
Car Dieu nous a revisités.
Voici notre légitime hoir (maître, *herus*);
Bien en devons grand' joie avoir.

Là-dessus, tous les seigneurs vinrent prêter foi et hommage à Havelock.

Bientôt Havelock tua, dans un combat singulier, l'usurpateur Hodulph, et il fut roi de Danemark. Cependant sa femme l'exhortait vivement à aller en Angleterre pour reconquérir le royaume de Surrey, que son oncle Alsi possédait injustement. Il passe la

mer et somme Alsi de lui restituer le royaume d'Ekenbright. Quand ce message arriva à la cour d'Alsi, celui-ci se mit à rire : « Voici une merveille que j'apprends, dit-il,

De Couaran, ce marmiton
Que j'ai nourri en ma maison.
Il vient sa terre demander.
Je ferai contre lui sauter
Mes valets avec des chaudrons,
Des poêles et des poêlons. »

Malgré toutes ces bravades, il assemble une armée. Havelock livre une première bataille dans laquelle il perd beaucoup de monde, et dont le sort est indécis; mais, par le conseil de sa femme, afin de dissimuler sa perte, il fait relever les morts, et, les fixant en terre à l'aide de pieux, il les range, comme vivant encore, entre ses bataillons. Quand, le matin, Alsi vit cette armée qui semblait avoir réparé ses pertes, il s'effraya, fit la paix avec Havelock et lui rendit le royaume de Surrey. Alsi survécut peu à cette paix, qui avait humilié son orgueil; et, comme il ne laissait pas d'héritier direct, Havelock recueillit aussi le royaume de Lincoln. Il régna avec gloire pendant vingt ans, et laissa de ses exploits et de sa vertu une longue renommée.

Je passe du lai d'*Havelock* au lai d'*Ignaurès*.

Ce lai est une des plus intéressantes histoires que je connaisse, et le conteur a su y mêler le comique au tragique avec un talent remarquable.

Ignaurès était un jeune chevalier de Bretagne, beau, charmant, courageux, fort aimé des dames. Il avait douze maîtresses, toutes dames de hauts et puissants seigneurs, et chacune croyait de fort bonne foi qu'Ignaurès n'aimait qu'elle. Il y avait plus d'un an qu'Ignaurès aimait ses douze maîtresses, quand, un jour de Saint-Jean, elles se trouvèrent réunies toutes les douze dans un jardin ; elles se mirent à causer : « Belle, disait l'une, quel est le nom de votre ami? — Et vous, belle, le nom du vôtre? — Écoutez, dit une autre, choisissons une d'entre nous pour prêtre et confesseur ; puis, nous irons lui confesser chacune le nom de notre ami. » On prit pour confesseur celle qui proposait le jeu, et elle s'assit sous un arbre. Alors vint la première. « Que voulez-vous de moi ? » dit la dame confesseur.

— A confesse je viens, sir prêtre.
— Mettez-vous donc et récitez
Vos péchés. Surtout ne mentez!
Comment votre ami a-t-il nom?
— Celui qui a plus haut renom
Des chevaliers de cet Empire.
Vous savez bien qui je veux dire :
C'est le plus beau que vous sachiez,
C'est Ignaurès!.....

A ce nom, le confesseur changea de couleur, et c'est à peine s'il put se contenir. « Laissez venir une autre, » dit-il. Une autre dame vint, se frappant la poitrine en signe de pénitence.

— Nommez le vôtre, belle amie.
— Certes je n'en mentirai mie.
Je vais nommer le plus courtois
Qui soit jusques en Vendomois,
Le plus beau et le mieux appris.
— Vous le mettez en bien haut prix.
— Ma foi, vous-même en jugerez :
C'est Ignaurès!.....

Nouvelle émotion pour le confesseur. Chaque dame vient, à son tour, avouer le nom de son ami, et c'est toujours le nom d'Ignaurès. Quand toutes furent confessées,

Au prêtre vinrent toutes ensemble :
— Or, dites-nous que vous en semble :
Laquelle a le plus vaillant ami?

« Chacune, répond le confesseur, m'a dit le même nom, et c'est le nom aussi de mon ami. »

Irritées d'un pareil affront, les dames décident qu'il faut se venger du chevalier infidèle qui ose aimer douze dames à la fois. Il est convenu que la première qu'il viendra trouver lui donnera rendez-vous dans ce jardin même. Toutes les autres s'y trouveront, armées de couteaux, et le traître sera mis à

mort. Ignaurès vient au jardin trouver une de ses maîtresses. Toutes paraissent alors, enflammées de colère : « Ignaurès, lui disent-elles l'une après l'autre, ne m'aimez-vous pas? Ne suis-je pas votre amie? » Et Ignaurès répond à chacune : « Je vous aime et vous aimerai toute la vie, et vous et toutes les autres. Vous êtes toutes belles et toutes charmantes. » Ce fut, à ces mots, un cri universel de colère. Elles tirent leurs couteaux et déclarent à Ignaurès qu'il faut mourir. La réponse d'Ignaurès est pleine de grâce. Il ne leur refuse pas sa vie : « Loin de là, si j'étais, dit-il, armé et cuirassé, monté sur mon cheval de bataille, l'écu au col, la lance au poing,

Dames, je descendrais ici,
Pour me mettre à votre merci;
Car mourir de si belles mains,
C'est un martyre digne des saints.
L'ai toujours dit : Suis né heureux! »

Ces paroles attendrissent les douze dames : elles lui accordent la vie, à condition qu'il fera un choix entre elles et qu'il se tiendra à son choix. Ignaurès choisit celle qui avait fait le confesseur.

Cependant un des maris apprend l'aventure, et, assemblant ses onze compagnons, leur découvre l'infidélité de leurs femmes. Les douze maris dé-

cident la mort d'Ignaurès. Il est surpris chez sa maîtresse et jeté dans un cachot. Les dames, ayant appris le malheur d'Ignaurès, jurent de ne point manger qu'il ne soit sauvé. Les maris se disaient : « Que ferons-nous de lui ? — Nos femmes, reprend un d'eux, ont juré de ne point manger qu'il ne soit sauvé : faisons-leur manger cet amant. » On égorge Ignaurès, et on fait de sa chair et de son cœur douze plats pour les douze dames; puis leurs maris les prient avec instance de manger un peu, les assurant qu'ils leur diront ensuite le sort d'Ignaurès. Elles mangent et demandent à leurs maris ce qu'est devenu Ignaurès. — « Vous étiez ses maîtresses, disent-ils alors; vous n'aimiez rien tant que son cœur et sa chair; soyez heureuses : c'est cette chair et ce cœur que vous avez mangés. — Après pareil mets si précieux et si cher, répondent les douze dames, nous ne mangerons plus de rien. » Ce qu'elles firent. Chacune en mourant chantait Ignaurès : « l'une sa « beauté et sa grâce, l'autre son courage et sa bonne « naissance, celle-ci ses yeux si doux, celle-là son « cœur si tendre; et de ces plaintes amoureuses « s'est fait ce lai, consacré à sa mémoire et dédié aux « amants. »

Tel est le lai d'*Ignaurès*, mélange heureux de tous les genres : récits d'amour, de chevalerie et de

meurtre. C'est le sujet de *la Dame de Coucy*, tradition devenue populaire, et que le poëte du lai d'*Ignaurès* a traitée d'une manière neuve et piquante. Ces douze dames et ces douze maris trompés ont toute l'invraisemblance du conte, sans rien ôter cependant à l'intérêt d'un pareil sujet.

Les lais de *Mélion* et du *Trot* sont loin d'approcher du lai d'*Ignaurès*. Ils ont cependant leur prix, surtout celui du *Trot*.

Mélion est un chevalier de la cour d'Artus, qui, un jour où les chevaliers de la Table-Ronde faisaient des vœux plus ou moins téméraires, voulut enchérir sur tous et fit vœu de ne jamais aimer fille, quelque belle qu'elle pût être, qui eût aimé un autre homme. Vœu téméraire s'il en fut jamais, et dont la punition fait le fond du lai de *Mélion*. Quand ce vœu fut connu, les filles de la suite de la reine, qui étaient au nombre de plus de cent, tinrent à ce sujet un parlement, et décidèrent qu'aucune d'elles ne pourrait aimer Mélion ni même lui parler. Toutes les autres filles et dames acquiescèrent à cette décision. Personne n'adressait plus la parole au pauvre chevalier; il était mis au ban d'amour, excommunié, interdit. Cette interdiction l'affligea, et il alla vivre dans un château solitaire que le bon roi Artus lui avait donné pour le consoler un peu de son chagrin.

Mélion y passa un an. Au bout d'un an, comme il chassait dans la forêt, il voit venir à lui une belle demoiselle; il l'aborde honnêtement et lui demande qui elle est et ce qu'elle vient faire. La belle demoiselle répond qu'elle est Irlandaise; qu'elle vient pour être la femme de Mélion; qu'elle n'a jamais aimé et n'aimera jamais personne que lui.

Aujourd'hui, si quelque lord voyait arriver dans son château une belle demoiselle qui lui répondît qu'elle vient d'Irlande et qu'elle n'a jamais aimé personne que lui, quoiqu'elle ne le connût pas, il serait possible qu'il prît la belle Irlandaise pour une aventurière. Mélion avait moins de défiance; il n'avait guère l'expérience du monde, témoin son vœu. Ajoutez que ce vœu l'ennuyait sans doute. Il prit au mot la belle demoiselle et l'épousa. Ils vécurent trois ans ensemble fort heureux. Au bout de ce temps, étant à la chasse, Mélion quitta sa suite et arriva avec sa femme dans une lande déserte. Il vit dans un buisson un beau cerf qu'il lui montra. Tout à coup, je ne sais par quel caprice, cette femme voulut avoir le cerf : « Je fais vœu, dit-elle, de ne point manger que je n'aie ce cerf; » et là-dessus, elle se prit à pleurer et à s'évanouir. Le bon chevalier était bien embarrassé : « Ne pleurez pas, dit-il à sa femme. Je n'ai ici ni chiens, ni écuyers, ni armes; mais voyez cet an-

neau que je porte au doigt : il a deux pierres, l'une blanche, l'autre vermeille. Si vous me touchez de la blanche, je deviendrai loup : alors je courrai après le cerf et le prendrai. Pour que je redevienne homme, il faudra me toucher de la vermeille; et n'y manquez pas, car sans cela je resterais loup toute ma vie. »

La dame prend l'anneau, touche Mélion, qui devient loup et court après le cerf. « Laissons-le courir, dit alors la dame à un écuyer qu'elle aimait et qui arriva fort à propos en ce moment; qu'il prenne son cerf et partons ! » Elle part avec l'écuyer et retourne en Irlande. Cependant le pauvre loup, ayant bien couru et ayant pris le cerf, revient, rapportant à sa dame le meilleur morceau de la bête. Il ne trouve plus personne, et le voilà loup pour la vie, s'il ne retrouve l'anneau qu'a emporté sa méchante femme. Je passe une partie de ses aventures comme loup : comment il s'embarque pour l'Irlande, comment il rassemble autour de lui une bande de onze loups, les plus forts et les plus hardis de l'île; comment, avec ses onze pairs loups, à l'imitation des pairs d'Artus et de Charlemagne, il fait, lui douzième, des exploits merveilleux. « Un jour qu'il était sur le bord de la mer, méditant sur sa triste fortune, il voit une flotte, et, aux écus arborés sur les mâts, il re-

connaît la flotte d'Artus. Il attend qu'Artus ait débarqué, puis il va se coucher à ses pieds, qu'il lèche doucement. « Voyez donc, dit Artus, voici un loup privé. » Le roi se met à table, le loup se place à ses pieds. Artus lui donne du pain : il le prend et le mange, et Artus de s'émerveiller. On apporte du vin dans un bassin, et le loup en boit; enfin, quand le roi va dormir, le loup se couche au pied du lit.

Artus mène son loup partout où il va. Il va au palais du roi d'Irlande, son vassal ; le loup le suit. Ce roi d'Irlande était le père de la femme de Mélion, et celle-ci s'était venue réfugier près de lui avec son amant. Quand le loup voit ces amants dans la salle du trône, il s'élance sur l'amant et veut l'étrangler. Les gardes du roi, de leur côté, veulent tuer le loup ; mais Artus s'écrie : « N'y touchez pas ! ce loup est à moi. » Puis, réfléchissant : « Mon loup n'aurait pas saisi cet homme, s'il n'avait contre lui quelque grief. — Avoue, dit-il à l'écuyer, pourquoi ce loup t'a saisi, ou tu mourras, je le jure. » Le loup, cependant, qui voit et qui entend Artus, serre de plus près l'écuyer, qui demande grâce et dit qu'il déclarera toute la vérité : ce qu'il fait. Artus alors ordonne au roi de lui donner l'anneau que sa fille a emporté. Le roi donne l'anneau à Artus, qui touche Mélion et lui rend la figure humaine. Mélion re-

tourne avec Artus en Angleterre, et laisse en Irlande sa femme, qu'il recommande au diable.

Comme tout conte doit avoir sa morale, voici la morale que le poëte met dans la bouche de Mélion :

> . . . . . Point ne faudra (ne manquera),
> Qui en tant sa femme croira,
> Qu'à la fin ne soit maltraité.

C'est un conte de fée que le lai de *Mélion ;* c'est une vision fantastique que le lai du *Trot.* Un jeune chevalier de la cour d'Artus, traversant une forêt, voit sortir du fond quatre-vingts demoiselles fort courtoises et fort belles, habillées d'une manière très-galante, les cheveux dénoués et pendant sur les épaules, montées sur de beaux palefrois, chacune ayant près d'elle son amant, monté sur un beau coursier. La caravane allait doucement, au pas d'amble, deux à deux, causant d'amour et de chevalerie ; et parfois un couple s'arrêtait pour se donner un baiser, puis rejoignait la compagnie. Lorais (c'est le nom du chevalier) était émerveillé, quand il voit sortir aussi du fond du bois quatre-vingts autres demoiselles, mal vêtues, montées sur des chevaux maigres et las, sans étriers, les jambes nues, avec des selles rembourrées de mauvaise paille. Elles trottaient si rudement que personne n'eût pu sup-

porter, une lieue seulement, une pareille allure; elles étaient seules, sans cavaliers, sans amants, et couraient en poussant des cris au milieu d'un orage de grêle et de neige, qui s'ajoutait aux angoisses de cette course fatale. Derrière elles et sans pouvoir les atteindre, couraient, d'un trot plus dur encore et qui faisait claquer leurs dents, quatre-vingts chevaliers aussi mal vêtus et aussi tourmentés de souffrances que les quatre-vingts demoiselles. Enfin, pour fermer cette marche étrange, venait sur un cheval noir une dame au visage égaré et furieux.

Lorais s'adresse à cette dame pour savoir ce que signifie cette caravane; et la dame lui répond sans s'arrêter, toujours emportée par son cheval noir : « Celles qui marchent les premières, doucement accompagnées de leurs amants, sont les femmes qui ont loyalement aimé pendant leur vie, et l'amour les récompense de leur fidélité. Celles qui trottent si durement et sans cavaliers, sont celles qui n'ont point aimé, et l'amour leur fait aujourd'hui expier leur orgueil. Malheur donc aux femmes qui mépriseront l'amour! un jour elles viendront trotter douloureusement avec nous. »

Le chevalier quitte la dame et retourne à la cour, où il raconte l'aventure; et le lai finit par cette réflexion, qu'il vaut mieux pour les demoiselles aller

l'amble deux à deux, que de s'exposer à trotter seules et durement :

> Qu'elles se gardent de trotter,
> Car il fait bien meilleur ambler.

Je ne puis pas, en finissant, ne point faire remarquer la variété merveilleuse de la littérature du moyen âge. Romans allégoriques, comme le *Roman de la Rose* et *le Songe d'amour;* récits historiques et merveilleux, comme le lai d'*Havelock;* contes moitié tragiques et moitié comiques, comme le lai d'*Ignaurès;* contes de fées et contes moraux, comme le lai de *Mélion;* visions fantastiques, comme le lai du *Trot*, tout se retrouve dans cette littérature. Ajoutez-y des philosophes comme Abélard et saint Thomas d'Aquin, des historiens comme Lambert d'Aschaffenbourg et comme Froissard, et dites s'il y a une littérature qui soit plus digne d'exciter l'intérêt des amis des lettres.

III

DU ROMAN DE LA ROSE

Le *Roman de la Rose* est un des plus curieux témoignages de cette sagacité pénétrante et railleuse qui est un des caractères de l'esprit français. Le *Roman de la Rose* n'a pas commencé par être une satire. Il a eu, comme on sait, deux auteurs successifs, Guillaume de Lorris et Jean de Meung [1], à quarante ans d'intervalle l'un de l'autre. Dans Guillaume de Lorris, l'amour domine, amour un peu pédantesque, mais souvent gracieux : ce sont des allégories qui tiennent à la fois de la galanterie et de la rhétorique.

1. Guillaume de Lorris, mort en 1260; Jean de Meung, vers 1320.

Avec Jean de Meung, qui continue le roman, et de quatre mille vers le porte à vingt-deux mille, l'ouvrage tourne à la satire et se transforme en une sorte d'encyclopédie. Tantôt nous croyons lire quelques pages du *Contrat social* ou du Discours sur l'inégalité des conditions : le romancier se fait publiciste et presque républicain. Tantôt les vices du clergé et des ordres religieux sont censurés avec une violence qui fait croire que les jours de la Réforme sont tout près d'arriver. Il n'en est rien. Jean de Meung n'est qu'un satirique, et il ne songe pas à détruire ce qu'il attaque.

Nous nous souvenons du vers de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Ce vers enchantait le parterre et semblait une nouveauté hardie. Le romancier du quatorzième siècle est encore plus libre penseur que le philosophe du dix-huitième pour expliquer l'origine du pouvoir :

Un grand villain entr'eux elurent,
Le plus oisu (oisif) de quans qu'ils furent,
Le plus corsu et le greigneur (le plus grand),
Et le firent prince et seigneur (grandior).
Cel jura que droit leur feroit
Et que leurs loges defendroit,
Se (si) chacun endroit soi lui livre
Des biens dont il se puisse vivre.

Ainsi l'ont entr-eux accordé.....
Lors convint le peuple assembler,
Et chacun endroit soi taillier,
Pour sergents au prince baillier.
Communement lors se taillerent
Et treus et rentes lui baillerent,
Et donnerent grand tenement.
De là vint le commencement
Aux rois et princes terriens.....

De publiciste, le romancier devient aisément économiste ou moraliste. Il est décidé à dire tout ce que le moyen âge pense sur toutes choses. Voici, par exemple, quelques règles sur l'usage des richesses. Jean de Meung ne veut pas que les capitaux restent oisifs :

Aux richesses font grans laidures,
Quand ils leur ôtent leurs natures.
Leur nature est qu'ils doivent courre
Pour les gens aider et secourre,
Sans etre à usures pretées;
A ce les a Dieu apprestées.

Au lieu de se servir de leur argent pour faire travailler les pauvres, les avares l'enfouissent et le mettent en prison; mais l'argent se venge de la captivité qu'on lui impose :

Ainsi pecune se revanche,
Comme dame tres noble et franche,
Des serfs qui la tiennent enclose;
En paix se tient et se repose

Et fait les malheureux veiller
Et soucier et travailler :
Sous pied si court les tient et dompte,
Quelle a honneur et eux la honte,
Et le tourment et le dommaige
Qui en angoissent leur couraige.

J'ai cité quelques-unes des maximes politiques et économiques du *Roman de la Rose*, pour montrer quelle est la liberté d'esprit du vieux poëte; mais c'est surtout dans la satire des vices du temps qu'éclate cette liberté. Prompt à mettre en scène les bonnes et les mauvaises qualités de l'âme humaine et à changer les abstractions en personnages, il a créé plusieurs personnages qui ne sont pas seulement des figures de rhétorique, mais qui ont de la vie, parlent, agissent, sans que cela nous étonne : ainsi le personnage de Faux-Semblant ou de l'Hypocrisie. L'Amour demande à Faux-Semblant, qui lui offre ses services, où il habite le plus ordinairement, et Faux-Semblant lui répond :

Briefment, je me vais hosteller
Là où je me puis mieux celer;
C'est la celée bien plus sure,
Que sous la plus humble veture
Religieux sont moult couverts;
Seculiers sont plus decouverts.
Si ne veuil je mye blamer
Religion, ni diffamer
En quelque lieu que je la truisse (trouve);

J'entends de faux religieux,
Des felons et malicieux
Qui l'habit en veulent vestir,
Mais leurs cœurs ne veullent mattir [1].

Ce n'est pas seulement chez les moines que Faux-Semblant prend son logement; il est volontiers l'hôte de tous les vices :

Je suis avec les orgueilleux,
Les usuriers, les artilleux (artificieux)
Qui les mondains honneurs convoitent
Et les grans besongnes exploitent,
Et vont querant les grans pitances
Et pourchassent les accointances
Des puissants hommes et les suivent;
Et se font povres et se vivent
De bons morceaux delicieux,
Et boivent des vins precieux,
Et la povreté vont preschant...

Faux-Semblant se prête à toutes les conditions et à tous les métiers :

Trop scai bien mes habits changier,
Prendre l'un et l'autre estrangier :
Or suis chevalier, or suis moine;
Or suis prelat, or suis chanoine;
Or suis clerc et autre heure prestre;
Or suis disciple et or suis maistre;
Or chastellain, or forestiers :
Briefment, je suis de tous mestiers.
Ores suis prince, or suis paiges;
Or scay par cueur trestous langaiges;

1. Contenir.

Autre heure suis vieil et chenu;
Or suis-je jeune devenu;
Or suis Robert, or suis robin;
Or cordelier, or jacobin.
Si prends pour faire ma compaigne
Qui me soulace et accompaigne,
C'est dame abstinence contrainte,
Qui porte deguiseure mainte,
Si comme il lui vient à plaisir,
Pour accomplir le sien désir.
Autre heure vets robe de femme;
Or suis damoiselle, or suis dame;
Or suis nonnain, or suis abbesse;
Or suis novice, or suis professe.

Le vieux romancier n'a-t-il pas bien pris le trait principal de l'hypocrisie, qui est de n'être particulièrement d'aucun état, mais de tous? On croit qu'il n'y a d'autre hypocrisie que celle de la dévotion: grande erreur. Comme l'hypocrisie n'est autre chose que l'affectation des vertus et qu'il y a des vertus particulières à chaque état, il s'ensuit que l'hypocrisie se retrouve dans tous les états; c'est ce que montre fort bien Jean de Meung. Cependant l'état ecclésiastique est, selon le vieux satirique, celui où l'hypocrisie se place le plus commodément; c'est là aussi qu'il la poursuit le plus volontiers. Écoutons la fin de ce dialogue entre l'Amour et Faux-Semblant :

LE DIEU D'AMOUR.

Tu sembles estre un saint hermite.

FAULX-SEMBLANT.

C'est voir (vrai); mais je suis ypocrite.

LE DIEU D'AMOUR.

Et si vas preschant abstinence.

FAULX-SEMBLANT.

C'est voir, mais je remplis ma panse
De bons morceaux et de bons vins.

LE DIEU D'AMOUR.

Tu vas preschant la povreté.

FAULX-SEMBLANT.

Voire, et si suis riche a plainté [1];
Mais combien que povre me faigne,
Nul povre je ne contredaigne [2].
J'aimeroye mieux l'accointance
Cent mille fois du roi de France
Que d'un povre, par Notre-Dame!
Posé qu'il eut aussi bonne ame.
Quand je vois tous nuds ces truands
Trembler sur ces fumiers puants,
De froid, de faim, crier et braire,
Ne m'entremets de leur affaire.
S'ils sont en l'hostel-Dieu portés,
Ne seront par moi confortés;
Car d'une aumone toute seule
Ne me paistroient-ils pas la gueule.

1. Plénitude.
2. Contredaigner, daigner, *dignari*, prendre en gré, secourir.

Ils n'ont pas vaillant une seiche [1].
Que donra [2] qui son couteau leiche?
Mais d'un riche usurier malade
La visitance est bonne et sade [3] :
Celui vais-je reconforter;
Car j'en crois deniers apporter [4];
Et se la male mort l'enosse [5].
Je le conduis jusqu'en la fosse.
Et s'aucun vient qui me repreigne,
Pourquoi du povre me refraigne [6]
Savez-vous comment j'en échappe?
Je fais entendant par ma chappe,
Que le riche est plus entachiés
Que n'est le povre de pechiés,
Et a plus besoing de conseil;
Pour ce y vais lui donner conseil.

Gens scrupuleux, comme on voit, qui se font plutôt directeurs des riches que des pauvres, parce que les riches pèchent plus que les pauvres. Ceux-ci n'ont que des malheurs; ceux-là ont des fautes : la charité doit aller aux coupables plutôt qu'aux malheureux. Ce dernier trait est charmant et achève le portrait de Faux-Semblant, qui doit avoir sa place dans notre histoire littéraire. Tartufe descend de lui en droite ligne.

1. Un petit poisson, peu de chose.
2. Donnera.
3. Agréable.
4. Emporter.
5. Le met en os, en fait un squelette.
6. M'éloigne.

IV

DE LA DIVERSITÉ DU MOYEN AGE

Depuis vingt ans beaucoup de livres ont été publiés qui nous ont fait mieux connaître le moyen âge. Beaucoup de poëmes, de chansons, de légendes, de chroniques de cette grande et singulière époque ont été mis au jour, qui nous ont montré tantôt d'un côté et tantôt d'un autre les mœurs et les idées de nos devanciers du douzième et du treizième siècle. Un volume in-folio suffirait à peine à donner la liste de tous les livres curieux qui ont paru sur ce sujet en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Ils forment déjà une bibliothèque considérable. Il y a dans chacun de ces livres un trait de la physionomie du moyen âge; mais le moyen âge dans son ensemble n'est dans aucun de

ces ouvrages. Lit-on un roman de chevalerie, ce sont les mœurs féodales, c'est la vie des nobles dans leurs châteaux qui s'offre à nos yeux. Lit-on un traité de philosophie, c'est la scolastique, c'est la subtilité des écoles que nous apprenons à connaître. Quand on lit au contraire les deux volumes de l'*Histoire littéraire de la France*, le vingt et unième et le vingt-deuxième, que viennent de publier MM. Fauriel, Félix Lajard, Paulin Paris, Emile Littré et Victor Le Clerc, membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; quand on passe en revue avec eux les chroniqueurs, les sermonnaires, les romanciers, les professeurs, les satiriques, les chansonniers, les voyageurs des dernières années du treizième siècle, on voit peu à peu, à mesure qu'on lit, se découvrir tout entière devant soi la grande et curieuse figure du moyen âge, figure qui a toutes les expressions de l'humanité, le sublime et le grotesque, le sérieux et le plaisant, la cruauté et la douceur, la bonté et la méchanceté, le raffinement et la simplicité, la tristesse et la joie, la richesse et la pauvreté : rien n'y manque. Vous passez à votre fantaisie des écoles dans les abbayes et des abbayes dans les châteaux. La maison du bourgeois, le cabaret du poëte, la cellule du moine s'ouvrent devant vous; rien n'est fermé.

Voulez-vous, par exemple, connaître les écoles du moyen âge ? Prenez la piquante notice de M. Le Clerc sur Sigier de Brabant et sur les écoles de la rue du Fouarre. — « Je prétends avoir retrouvé un roi d'Israël qui s'était perdu, » disait Boivin au commencement d'un de ses mémoires historiques dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions. M. Le Clerc a retrouvé un professeur qui s'était perdu. La trouvaille est moins grande, mais elle n'est pas moins curieuse ; car ce professeur a eu une grande gloire, et même le Dante en a parlé dans son poëme de la *Divine comédie*. C'est en paradis, notons-le, que Dante trouve ce professeur. « Celui sur lequel ton regard m'interroge, dit saint Thomas d'Aquin, est un esprit qui, dans ses graves méditations, eût voulu devancer la mort trop lente ; c'est l'éternelle lumière de Sigier qui, professant dans la rue du Fouarre, mit en syllogismes d'importantes vérités. » Un vieux traducteur du Dante au seizième siècle, Balthasar Grangier, a traduit très-fidèlement les vers du Dante :

L'éternelle clarté, c'est du docte Sigier
Qui, lisant dans la rue aux Fouares, dans sa vie,
Syllogisait discours dont on lui porte envie.

Mais quel était ce docte Sigier que glorifiait le Dante ?

Qu'avait-il fait? qu'avait-il écrit? Personne n'en savait rien. M. Le Clerc a tiré Sigier ou Siger de l'oubli où l'avait laissé sa béatitude. Sigier ou Siger de Brabant était un docteur de l'Université de Paris qui lutta longtemps avec Guillaume de Saint-Amour contre les dominicains et les franciscains, qui ensuite passa dans le parti des dominicains, et voilà pourquoi saint Thomas d'Aquin, le grand docteur dominicain, a mis Sigier dans le paradis, à titre sans doute de saint converti. Quel était l'enseignement de Sigier de Brabant? Cet enseignement était hardi, souvent téméraire. Il paraît même qu'il parlait politique dans sa chaire de philosophie. «Lorsque la politique d'Aristote, dit un contemporain cité par M. Le Clerc, nous était expliquée par un excellent docteur en philosophie dont j'étais le disciple, maître Sigier de Brabant, je l'ai entendu qui disait que pour régir les États, de bonnes lois valent encore mieux que de bons citoyens, parce qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir d'hommes si honnêtes que les passions de la colère, de la haine, de l'amour, de la crainte, de la cupidité ne parviennent à corrompre. Ainsi, selon le philosophe dont il interprétait alors le Traité sur le gouvernement, les cités, qui étaient d'abord conduites par la volonté absolue des rois, s'étant aperçu qu'un seul homme punissait plus ou moins les délits suivant

son caprice, et que de là naissaient les séditions et les guerres civiles, aimèrent mieux, pour faire cesser un tel abus, s'en remettre au jugement des lois et des institutions qui ne font acception de personne. » Heureux les peuples qui n'ont éprouvé que l'imperfection des hommes et qui croient à la perfection des lois! Quant à ceux qui savent, par des expériences successives, le peu que valent les bonnes lois et le peu que valent aussi les hommes, ce sont ceux-là qui auraient surtout besoin des leçons que Sigier de Brabant donnait dans la rue du Fouarre.

Cette rue du Fouarre, qui était la rue des Écoles au treizième siècle, est le berceau de l'enseignement philosophique et littéraire en France, et je conçois l'intérêt de famille que le savant doyen de la Faculté des lettres de Paris a pris aux leçons qui s'y donnaient publiquement. La généreuse publicité de ces leçons, dit M. Le Clerc, entre pour beaucoup dans la popularité immense dont jouit l'Université de Paris pendant plusieurs siècles, popularité qui cessa lorsque l'enseignement public de la Faculté des arts, cet enseignement dont l'exemple même de Sigier nous fait connaître toute la liberté, se ferma vers le milieu du seizième siècle pour ne plus se rouvrir que de notre temps sous le nom de Faculté des lettres.

Après avoir vu le tableau des écoles, voulez-vous entendre le langage des chaires chrétiennes? M. Gerusez, dans son excellente *Histoire de la littérature française*, avait fait remarquer fort justement que c'était à tort qu'on accusait les prédicateurs du quinzième siècle, Menot et Maillard, d'avoir parlé je ne sais quel jargon macaronique composé de latin barbare et de français trivial, le tout pour faire rire le peuple. Non, Menot et Maillard ne sont point des bouffons. Ce sont de pieux et honnêtes prédicateurs qui parlent en chaire le langage que parlait leur siècle, le langage qu'entendait leur auditoire, et qui le parlent avec une liberté toute chrétienne, ne craignant pas de dire la vérité aux grands du monde. Dans une notice intéressante sur un recueil manuscrit de sermons du treizième siècle, M. Paulin Pâris montre que ce langage bizarrement mêlé de latin et de français était en quelque sorte le langage du temps, et celui que les prédicateurs employaient le plus volontiers. Les passages de sermons cités par M. Paulin Pâris sont moitié français et moitié latin. Le latin alors cessait à peine d'être une langue vulgaire, et c'était encore la langue habituelle de l'Eglise et de l'école. Beaucoup l'entendaient, et le peuple lui-même le comprenait aisément, pourvu qu'on le mêlât de temps en temps de

mots et de phrases françaises qui aidaient le peuple à suivre le discours de l'orateur. Il y avait assurément au treizième siècle une langue vulgaire qui avait ses romanciers, ses poëtes, ses chroniqueurs. De même il y avait aussi une langue savante qui se rapprochait plus ou moins de la langue latine, telle que l'avaient parlée les Pères de l'Eglise latine; mais les deux langues se rapprochaient et se touchaient plus souvent qu'on ne le croit. La chaire chrétienne surtout essayait de les rapprocher, et ce nétait pas par bouffonnerie ni par ignorance que les prédicateurs parlaient une langue moitié française, moitié latine, c'était par nécessité et pour être compris.

Il y a, dans ces vingt et unième et vingt-deuxième volumes de l'*Histoire littéraire*, de curieux exemples de la séparation et de l'union des deux langues. Tantôt les prédicateurs semblent confondre à dessein les deux langues et changer le latin en français; tantôt les écrivains et les poëtes qui ont étudié quelque peu les anciens semblent pousser le purisme jusqu'à ne pas vouloir se servir des mots mêmes consacrés par la religion. On a accusé la renaissance d'avoir poussé le culte de l'élégance jusqu'à l'impiété, et de s'être faite païenne d'esprit et de cœur à force de s'attacher au style des anciens. On opposait même à cette recherche sacrilége du beau

langage la sainte et pieuse rudesse du moyen âge. M. Le Clerc, dans sa notice sur Jean de Garland, auteur d'un poëme *De triumphis Ecclesiæ*, nous fait voir que le treizième siècle, quand il était pédant, ne l'était pas moins que le siècle de la renaissance. Les poëtes latins du treizième siècle, qui se piquaient de belle latinité, faisaient entrer Bacchus dans le sacrement de l'Eucharistie.

..... Quum panem, quumque lyæum
In carnem propriam mutaverat inque cruorem.
..... Conjunctus sanguine Christi,
Gaudet Homo Christo : Conjungitur unda lyæo.

On voit jusqu'à quel purisme le latin essayait de remonter d'un côté, tandis que de l'autre il se prêtait aux rapprochements les plus bizarres et devenait presque une langue vulgaire. Ce n'est pas seulement le sermon qui mêle le latin et le français pour se faire entendre, la chanson et la satire font le même mélange et pour le même usage. La notice curieuse et piquante que M. Le Clerc a consacrée aux chansons et aux satires du moyen âge achève de prouver qu'il y avait alors une latinité quasi-populaire qui servait à tous les usages des langues humaines en ce monde, à la malice, à la haine, à l'amour, à la gaieté qu'inspire le vin, à tous les sentiments enfin, aux bons comme aux mauvais. La chanson de la pastou-

relle qu'un chasseur rencontre aux champs; la complainte intitulée *Des femmes, des dés et de la taverne*, sont des saillies de gaieté licencieuse qui, pour être entièrement en latin, ont pourtant l'allure populaire, et qui devaient se chanter partout, peut-être même dans la rue du Fouarre.

Le moyen âge, tel que nous le montrent les deux volumes dont je parle, vivant, animé, moqueur, croyant de bonne foi et médisant de bon cœur, mêlant dans ses mœurs et dans ses idées le bien et le mal, la foi et le doute, ce moyen âge vraiment humain fait un curieux contraste avec le moyen âge systématique qu'on a inventé de nos jours, où tout est beau et grand, pieux et grave, où tout est réglé et ordonné, qui ressemble à un couvent dans ses premiers jours de ferveur et non au monde, qui est la fiction du regret et de l'imagination, mais qui n'a pu vivre autrefois et qui ne pourrait pas vivre davantage dans l'avenir, parce qu'il est trop beau et aussi parce qu'il est trop monotone. Le caractère au contraire le plus saillant du moyen âge dans l'histoire et dans la littérature, c'est la diversité infinie, et c'est par là qu'il me plaît.

Rien ne représente mieux la diversité charmante du moyen âge que la diversité même des notices qui composent ces deux piquants in-quarto; nous

allons avec les auteurs des écoles aux couvents, des satires aux hymnes d'église, des comédies aux sermons, des chroniques d'histoire aux récits des pèlerinages. Etes-vous curieux, par exemple, de connaître quelques-uns de ces pèlerinages si chers au moyen âge et qui faisaient d'amusants conteurs de voyages, quand ils ne faisaient pas des saints? Lisez dans le vingt et unième volume la notice de M. Le Clerc sur le cantique des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle et sur leur itinéraire. Vous saurez, après avoir lu cette notice, quand et comment le pèlerinage de Saint-Jacques a été établi; vous saurez les habitudes et les mœurs de ces pèlerins qui allaient chercher l'édification en Espagne, mais qui ne l'y portaient pas toujours. Vous connaîtrez même les diverses légendes et les singulières superstitions qu'ils trouvaient sur leur route comme autant de relais; mais ne vous hâtez pas de rire de ces superstitions ou de les prendre en pitié. Elles avaient leur bon côté. Ecoutez plutôt ce conte que M. Le Clerc tire des fabliaux. Un loyal chevalier vient d'entrer en Espagne avec son fidèle écuyer pour aller à Saint-Jacques de Compostelle. Parti de grand matin, il espère arriver le soir à Miranda, sur l'Ebre. Maître Renard, de son côté, cherchant les aventures, ou peut-être allant aussi à Compostelle, croise le chemin qu'avait pris le

chevalier. « Voilà, dit celui-ci, un renard de belle taille. — Oh! monseigneur, dit l'écuyer, dans les pays que j'ai parcourus avant d'être à votre service, j'en ai vu, par la foi que je vous dois, d'une taille bien plus grande, et un entre autres gros comme un bœuf. — Belle fourrure, répond le chevalier, pour un chasseur habile! « Et il chemine en silence. Puis, élevant tout à coup la voix : « Seigneur, préserve nous tous deux de la tentation de mentir, ou donne-nous la force de réparer notre faute, pour que nous puissions passer l'Ebre sans danger. » L'écuyer, surpris, demande au chevalier pourquoi cette prière. « Ne sais-tu pas, lui répond son maître, que l'Ebre, qu'il faut passer pour aller à Saint-Jacques, a la propriété de submerger celui qui a menti dans la journée, à moins qu'il ne s'amende? » On arrive à Zacorra. « Est-ce là, monseigneur, cette rivière?— Non, nous en sommes loin.—En attendant, sire chevalier, ce renard que j'ai vu n'était peut-être que de la grosseur d'un veau.—Eh! que m'importe ton renard? » Bientôt l'écuyer dit : « L'eau que nous allons maintenant passer à gué ne serait-elle pas celle?... — Non, pas encore.— En tout cas, monseigneur, ce renard dont je vous parlais n'était pas, je crois m'en souvenir, plus gros qu'une brebis. » A la vue de l'ombre des montagnes qui s'allonge, le pèlerin presse son cheval

et découvre enfin Miranda. « Voilà l'Ebre, dit-il, et le terme de notre première journée approche. — L'Ebre! s'écrie l'écuyer; ah! mon bon maître, je vous proteste que ce renard était tout au plus aussi gros que celui que nous avons vu ce matin. »

Mettez ainsi sur la route une superstition contre chaque péché capital, et je regretterai fort que nous ne fassions plus de nos jours le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.

V

DE L'ÉPOPÉE CHRÉTIENNE

AU MOYEN AGE

I

A la fin du quatrième siècle et pendant le cinquième, il y a eu beaucoup de poëmes et de poëtes chrétiens; mais ce n'est point là une poésie chrétienne, ou plutôt c'est une poésie où les sentiments et les idées sont chrétiens, où la phrase et la langue tout entière sont encore païennes : non que l'Évangile ne fût déjà connu dans le monde, non que sa beauté poétique n'eût pu déjà émouvoir les esprits; mais, dans les premiers moments, l'Évangile créait la foi, une foi active et puissante, qui se satisfaisait par le martyre, et qui eût cru

faire trop peu si elle se fût contentée d'inspirer une littérature. Il y a des moments où la foi se refuse à la poésie comme à une sorte de frivolité et de faiblesse; elle l'anéantit, parce qu'elle la surpasse. C'est le moment de l'émotion religieuse, ce n'est pas celui de l'inspiration poétique. Ne croyez pas, en effet, quand l'esprit de l'homme a ressenti une grande émotion, que le lendemain de l'émotion il y aura une poésie pour la reproduire en l'embellissant : il faut que l'âme humaine, troublée par le choc de l'événement, ait le temps de s'apaiser; il faut que l'émotion perde quelque chose de sa force pour devenir l'inspiration. Il y a entre l'émotion et l'inspiration une sorte d'intervalle. Sans émotion, point d'inspiration; mais l'inspiration a besoin de temps pour s'affranchir du trouble même de l'émotion.

Je sais bien qu'à côté de l'Évangile il y avait déjà, au quatrième et au cinquième siècle, les livres apocryphes et les légendes. Là, la fiction s'était donné carrière; là, le christianisme avait fait alliance avec la fable. C'était un genre de fable tout nouveau et qui relevait seulement de la doctrine chrétienne. Les apocryphes sont ce que j'appellerais volontiers l'épopée naturelle du christianisme; car, dans les apocryphes, la fable et la légende semblent déjà

prendre une forme et une couleur poétiques; déjà je trouve l'ébauche des personnages et les scènes de l'épopée chrétienne; mais que de temps il faudra encore pour que l'épopée littéraire naisse du sein de ces légendes confuses! De plus, à cette époque, au quatrième et au cinquième siècle, les chrétiens eussent cru, et avec raison, faire une faute, s'ils avaient employé, même en poésie, ces légendes apocryphes. L'Église venait de faire le triage entre les livres authentiques et les livres apocryphes, entre le vrai et le faux; la confusion finissait à peine: la poésie chrétienne se faisait un scrupule de rien faire qui la ramenât.

C'est ainsi que ni la beauté de la vérité chrétienne dans l'Évangile, ni la singularité et souvent la grandeur de la fiction chrétienne dans les apocryphes n'ont inspiré les poëtes du quatrième et du cinquième siècle. D'où venait donc leur poésie? Leur poésie venait de l'antiquité païenne. Le monde littéraire appartenait encore au paganisme par sa langue, par ses souvenirs, par ses habitudes. Les poëtes semblaient relever à la fois des deux religions; quelques-uns même paraissaient ne pas s'effrayer de ce mélange et de cette contradiction. Ainsi, Ausone chante tour à tour les divinités païennes et Jésus-Christ; ainsi Nonnus fait un grand

poëme païen consacré à chanter les exploits de Bacchus, intitulé *les Dionysiaques*, et le même homme paraphrase en vers héroïques l'Évangile de saint Jean. Les poëtes mêmes qui ne voulaient pas être à la fois chrétiens et païens, les poëtes qui voulaient consacrer leurs chants à Jésus-Christ, étaient, malgré leur bonne volonté, païens par le style, les mots, la phrase, tout chez eux était imité d'Homère ou de Virgile; ils étaient vieux de visage, tout en étant jeunes d'âge, pour ainsi dire, et la phrase antique, dont ils s'enveloppaient avec une sorte de pédanterie (car, avant tout, il fallait avoir un bon style), cachait et effaçait la nouveauté de l'inspiration.

Ce n'était pas, au reste, la bonne volonté qui manquait aux poëtes chrétiens du quatrième et du cinquième siècle pour être tout à fait nouveaux. Dans leurs poëmes, invoquant le Saint-Esprit au lieu d'invoquer Apollon, ils rejetaient bien loin toutes les vieilles superstitions mythologiques; ils exprimaient hautement leur dédain et leur colère contre ces divinités tant de fois invoquées par les poëtes.

Ergo age, sanctificus adsit mihi carminis autor
Spiritus, et sacro mentem riget amne canentis
Dulcis Jordanes, ut Christo digna loquamur!

s'écrie Juvencus, prêtre espagnol, qui fit un poëme intitulé : *Histoire évangélique*. Certes, les poëtes peu-

vent aller puiser l'enthousiasme aux sources du Jourdain aussi bien qu'aux sources de l'Hippocrène : le Dante, Milton et Klopstock l'ont montré; mais Juvencus n'y a point trouvé l'enthousiasme poétique. Son poëme n'est que de l'Évangile en mauvais vers latins; point d'invention poétique; un récit sec et décoloré. Il y a plus : il semble que Juvencus ait retranché avec un soin scrupuleux tout ce qui dans l'Évangile prête à la poésie. Il n'y a, dans son poëme, rien de la grâce des paraboles, rien de la beauté de ces comparaisons qui abondent dans le livre saint, rien de ces beaux lis des champs qui, dans le sermon de la montagne, ne filent ni ne tissent leurs vêtements, et qui pourtant sont vêtus avec plus de magnificence que Salomon dans toute sa gloire. On dirait que Juvencus a voulu faire de son poëme une histoire mnémonique que les enfants pussent apprendre par cœur, pour se souvenir plus aisément de l'Évangile. Ce sont des vers techniques plutôt qu'un poëme.

Sedulius, autre poëte de cette époque, et qui a fait un poëme intitulé : *Opus paschale*, est un versificateur plus élégant que Juvencus; mais ce n'est pas non plus un poëte. Il a dédié son poëme à l'empereur Théodose, et il lui dit modestement, dans son invocation :

Dignare Maronem
Mutatum in melius divino agnoscere sensu.

Ainsi, c'est un Virgile corrigé quant aux pensées, et conservé quant au style, que Sedulius a la prétention de dédier à Théodose. Il ne manque pas non plus de rejeter bien loin les dieux invoqués par les poëtes païens :

Cum sua Gentiles studeant figmenta poetæ
Grandisonis pompare modis.....,
Cur ego, Davidicis assuetus cantibus odas
Cordarum resonare decem, sanctoque verenter
Stare choro et placidis cœlestia psallere verbis,
Clara salutiferi taceam miracula Christi ?

Sedulius, sans être éloquent, me semble cependant plutôt orateur que poëte. Je retrouve dans son poëme ces traits d'affectation et de subtilité chers aux rhéteurs du temps. De plus, il y a souvent dans son poëme des leçons de morale qui se sentent des sermons et des homélies des Pères de l'Église ; il fait des scènes de l'Évangile une parabole morale. L'Évangile et la vie de Jésus-Christ, sous sa plume, commencent à devenir une de ces allégories si familières au moyen âge. Ainsi, quand les mages sont venus adorer Jésus-Christ et qu'au moment de partir un songe les avertit de ne pas retourner à la cour d'Hérode, le poëte s'écrie :

. . . . . Sic nos quoque sanctam
Si cupimus patriam tandem contingere, postquam
Venimus ad Christum, jam non repetamus iniquum.

Ce qu'il y a de curieux dans Sedulius, et ce qui nous apprend de quelle manière, à cette époque, s'imitaient les auteurs anciens, ce sont les calques qu'il fait des vers de Virgile. On reconnaît là cette imitation de l'école, imitation toute mécanique, et bien différente de cette imitation inspirée qui est une des ressources du génie. Qui ne sait ces beaux vers de Virgile, quand, dans le quatrième livre de l'*Énéide*, il peint Didon contemplant du haut de son palais les préparatifs du départ d'Énée! Déjà le rivage s'émeut, les Troyens bâtissent leurs vaisseaux, qu'ils finissent à peine, tant ils ont hâte de fuir.

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?
Quosve dabas gemitus, quum littora fervere late
Prospiceres arce ex summa, totumque videres
Misceri ante oculos tantis clamoribus æquor?

Voici comment Sedulius a imité ces vers : au moment du massacre des innocents, Hérode, du haut de son palais, contemple le massacre des enfants, et Sedulius s'écrie, croyant être éloquent :

Quis tibi tunc, Lanio, cernenti talia sensus?
Quosve dabas *fremitus* (gemitus), quum *vulnera* (littora) [fervere late
Prospiceres arce ex summa, *vastumque* (totumque) videres
Misceri ante oculos tantis *plangoribus* (clamoribus) æquor?

Tout le monde sent la maladresse de cette imitation, qui substitue péniblement un mot à l'autre, sans s'inquiéter du plus ou moins de propriété de l'expression, et sans oser rompre le cadre du vers qui sert de soutien à sa faiblesse. Ailleurs, Sedulius imite les vers de Virgile sur cette Cassandre arrachée du sanctuaire de Minerve, et qui élevait ses regards vers le ciel, ses regards, puisque ses mains étaient enchaînées :

Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra,
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.

Que fait Sedulius de ces vers de Virgile? Jésus, sur la croix, convertit un des larrons crucifiés avec lui; Sedulius applique tant bien que mal à ce larron les vers de Cassandre :

Alter, adorato per verba precantia Christo,
Saucia dejectus flectebat lumina, tantum
Lumina, nam *geminas* arcebant vincula palmas.

Je sais bien que les belles mains de Cassandre ne pouvaient guère ressembler aux bras tordus et déchirés du larron crucifié; mais Sedulius, n'osant pas dire du larron qu'il avait de belles mains, n'avait-il pas autre chose à dire, sinon qu'il en avait deux? Voilà cette poésie toute de forme et de mécanisme, où la mémoire seule a sa part, et une mé-

moire timide et servile. La poésie de Sedulius conduisait tout droit aux centons de Falconia et de l'impératrice Eudoxie.

Les centons sont un travail de marqueterie qui consiste à prendre çà et là les vers d'un poëte et à les appliquer à d'autres pensées. C'est ce travail qu'ont exécuté avec une patience méritoire une dame romaine nommée Proba Falconia, qui a mis en vers de Virgile les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et une impératrice de Byzance, Eudoxie, femme de l'empereur Zénon, qui a fait avec Homère ce que Falconia a fait avec Virgile. Ces travaux de marqueterie, que je regarde comme des œuvres de pénitence imposées sans doute à leurs auteurs, méritent à peine que j'en cite quelque chose. Cependant, il y a dans cette entreprise de faire de Virgile un poëte chrétien le caractère d'une époque qui, aimant encore la poésie et n'en pouvant plus faire pour son compte, en faisait tant bien que mal avec les vers des autres.

Dans son invocation, Falconia, comme tous ses prédécesseurs, fait fi des muses païennes; mais c'est avec des vers empruntés à Virgile qu'elle dédaigne les muses. « Son but, dit-elle, est de chanter les mystères de la religion. » Comme malheureusement ce mot ou cette idée de religion n'est guère fami-

lière à Virgile, voici comment Falconia s'exprime par la bouche de son poëte :

Omnia tentanti potior sententia visa est
Pandere res alta terra et caligine mersas.

Dans Virgile, ces mots s'appliquent à la révélation des mystères de l'enfer.

Quand Dieu, dans le paradis terrestre, bénit Adam et Ève, c'est encore avec des vers de Virgile que, dans Falconia, il leur donne sa bénédiction :

Vivite felices interque virentia culta
Fortunatorum nemorum sedesque beatas;
Hæc domus, hæc patria est, requies ea certa laborum;
His ego nec metas rerum nec tempora pono.

Ainsi, dans cette bénédiction de Dieu, tout se trouve mêlé, les héros des Champs-Élysées, les exilés de Troie qui vont fonder un empire en Italie, et enfin les Romains, avec leur destinée de conquérir le monde et le temps.

Les centons n'étaient pas seulement un travail de marqueterie, c'était aussi un système d'interprétation et d'allégorie mystérieuse. A force d'adapter les vers d'Homère et de Virgile aux récits et aux sentiments de l'Évangile, on en était arrivé à croire qu'il y avait un rapport prophétique entre les mots et les choses, et que les mots ne se prêtaient si bien aux

choses que parce que Virgile avait pressenti Jésus-Christ. C'est ainsi non-seulement qu'on interprétait la quatrième églogue de Virgile,

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;

on expliquait de la même manière certains vers de l'*Énéide*. C'étaient, disait-on, des prophéties et des vers sibyllins que le poëte avait intercalés, par inspiration ou par miracle, au milieu de son poëme. Après avoir allégorisé outre mesure tout l'Ancien Testament, on arrivait à allégoriser de même les auteurs profanes, de telle sorte que le christianisme aurait été partout avant l'Évangile. Mais, quand il est partout, il n'est nulle part, et c'est là, selon nous, le défaut des apologistes chrétiens, qui ont voulu retrouver dans le polythéisme une figure ou une altération d'une révélation primitive conforme à la révélation du christianisme. Si le christianisme existe dans les temps qui l'ont précédé et qui l'ont ignoré, s'il y est sous la forme d'emblème et d'allégorie, si une critique attentive peut le reconnaître sous les emblèmes qui le couvrent et le dégager de ses voiles, alors l'Évangile n'a rien donné au monde; il ne lui a donné que le véritable sens du paganisme. Voilà où aboutissent les interprètes chrétiens du polythéisme; voilà aussi de quel côté pen-

chaient les allégoristes et les faiseurs de centons. Saint Jérôme, dans une lettre à saint Paulin, s'élève contre cette école stérile et fausse. Il censure d'abord ceux qui accommodaient à leurs opinions quelques passages des prophètes et des apôtres, « ne voyant pas, disait-il, que c'est une très-mauvaise manière d'enseigner que d'altérer l'Écriture et de la tirer par force à leur opinion particulière. Ils font de même que certains auteurs, qui, ayant ramassé quelques vers d'Homère, en ont composé un ouvrage : ce que d'autres aussi ont fait à l'égard de Virgile, faisant dire à l'un et à l'autre de ces poëtes ce à quoi ils n'ont jamais pensé ; car pouvons-nous assurer que le prince des poëtes latins a eu connaissance des mystères de notre foi, parce qu'il a écrit que la justice était retournée sur la terre, que l'innocence de l'âge d'or était revenue, et qu'un enfant était descendu du ciel[1] ? Croyons-nous que ce soit un discours propre au Père éternel que le vers que ce même poëte met dans la bouche de Vénus parlant à son fils et lui disant : « Mon fils, qui seul êtes ma force et ma puissance[2], ou bien qu'il ait parlé de Jésus-Christ cloué sur la

1. Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
(*Quatrième églogue.*)

2. Nate, meæ vires, mea magna potentia, solus.
(*Énéide*, liv. Ier.)

croix quand il a écrit : « Il disait ces choses toujours attaché[1]? » Ce sont des niaiseries d'enfant, et c'est faire le charlatan de vouloir enseigner ce qu'on ne sait pas, et même, pour le dire avec quelque mouvement de colère, c'est ne savoir pas seulement connaître son ignorance[2]. »

La langue latine et grecque, dans ces poëtes du quatrième et du cinquième siècle, est encore belle et élégante, je l'avoue, quoique morte. On aime la forme de ces belles phrases grecques et latines qui n'ont plus longtemps encore à durer; on jouit, pour ainsi dire, des dernières heures de leur beauté, et comme il n'y a pas de musique plus douce à l'oreille que celle de la langue nationale, les Grecs et les Latins du quatrième et du cinquième siècle ont pu se plaire aux vers des poëtes de cette époque. Le son et la musique leur suffisaient; ils s'inquiétaient peu de l'idée. Pour nous, qui ne pouvons plus éprouver le charme national de cette musique et qui sommes habitués à voir la phrase grecque et latine exprimer des idées et des sentiments tout différents de ceux des poëtes chrétiens du quatrième ou du cinquième siècle, nous ne pouvons pas nous accoutumer à cette étrange

1. Talia perstabat memorans fixusque manebat.
(*Énéide*, liv. II.)
2. *Lettres choisies de saint Jérôme*, trad. 1672.

disparate, à ces mots d'Homère et de Virgile transplantés dans un climat tout différent. Je me souviens d'avoir entendu, à Bucharest, chanter une chanson d'amour sur l'air de *la Marseillaise*. Cela faisait, pour l'esprit, une étrange dissonnance. J'ai retrouvé quelque chose de cette dissonnance dans la poésie de Sedulius et de Falconia. C'est une musique qui n'a pas été faite pour les paroles qu'elle accompagne; c'est une broderie étrangère à l'étoffe, ou plutôt appliquée tant bien que mal sur une étoffe qui la repousse. La phrase grecque et latine a été faite pour d'autres idées, pour d'autres sentiments, et il ne dépend pas d'un siècle de changer le rapport établi depuis longtemps entre les idées et les mots, entre les paroles et la musique. Un exemple fera sentir cela d'une manière frappante.

Dans la vie de Jésus-Christ, il n'y a rien de plus touchant que les scènes de la Passion, et dans la Passion, rien de plus dramatique que la trahison de Judas. Au quatrième et au cinquième siècle, l'émotion de pitié et de colère qu'inspirait cette trahison était vive et forte. Voyez pourtant comment Sedulius exprime cette émotion. Quelle subtilité! quelle affectation! quelle misérable recherche d'antithèses! Ainsi, Jésus lave les pieds à ses apôtres,

Nec Judam excepit, quem proditionis iniquæ
Noverat auctorem. Sed nil tibi gloria, sæve
Traditor, illa dabat pedibus consistere mundis,
Qui sensu pollutus eras.....

Bizarre antithèse entre les pieds de Judas purifiés sous les mains de Jésus et les souillures de son âme. La rhétorique peut aimer ces sortes de contrastes, mais ils gâtent l'émotion.

Sedulius continue :

Tantumdem sceleris, ter dena numismata sumens,
Argenti parvo cæcatus munere, gessit,
Quantum cuncta simul terrarum regna marisque
Divitias omnemque vagis cum nubibus æthram
Si caperet, gesturus erat; neque enim bona mundi
Sufficerent magni fuso pro sanguine Christi [1].

Y a-t-il rien qui s'adresse à l'âme dans cette phrase qui semble apprécier au taux des richesses de la terre l'énormité du crime de Judas? Trente pièces d'argent pour un pareil forfait, quand ce serait trop peu encore de tous les trésors de l'univers! Voilà la seule pensée que sache trouver Sedulius en présence de la trahison de Judas. Écoutez ce que la légende apo-

1. Je traduis, car la phrase est obscure : « Ainsi Judas, pour trente pièces, aveuglé qu'il était par ce peu d'argent, fit un crime tellement grand, que, pour le commettre, c'eût été peu d'obtenir tous les royaumes de la terre, toutes les richesses de l'Océan, et tout ce qu'embrasse l'air sous la voûte des cieux; car tous les biens du monde ne sont rien au prix du sang du Christ. »

cryphe a fait de ces trente pièces d'argent; elle s'en est occupée aussi, comme le poëte, mais elle leur a donné une destinée merveilleuse et terrible. Ces trente pièces d'argent que Judas reçoit pour trahir son maître, et qu'il rapporte aux prêtres lorsqu'il voit Jésus condamné; ces pièces que les prêtres ne veulent pas recevoir, parce que, disent-ils, c'est le prix du sang, et qu'elles ne peuvent plus rentrer dans le trésor public, qu'elles souilleraient; ces trente pièces d'argent employées à acheter un petit champ qui servit de cimetière aux étrangers, et qu'on appela le *Champ du sang*[1], cet argent fatal et maudit n'est pas, selon la légende, un argent ordinaire et commun. Il a son origine et sa fatalité. Lorsque Caïn s'enfuit après le meurtre d'Abel, ses fils inventèrent les arts, instrument et punition des passions de l'homme, et Tubalcaïn, le fils aîné de Caïn, trouva

1. « Judas, qui avait trahi Jésus, voyant qu'il était condamné, se repentit et reporta les trente pièces d'argent aux principaux sacrificateurs et aux sénateurs, disant : « J'ai pé« ché en trahissant le sang innocent. » Mais ils dirent : « Que « nous importe! tu y pourvoiras. » Alors, après avoir jeté les pièces d'argent dans le temple, il se retira et s'étrangla. Et les principaux sacrificateurs ayant pris les pièces d'argent, dirent : « Il n'est pas permis de les mettre dans le « trésor, car c'est le prix du sang. » Et ayant délibéré, ils achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ-là a été appelé jusqu'à aujourd'hui le *Champ du sang*. » (SAINT MATTHIEU.)

l'art de fondre les métaux. C'est lui qui a frappé ces trente pièces maudites qui d'abord ont payé les frères de Joseph lorsqu'ils le vendirent aux marchands égyptiens, et qui, à travers les siècles, servant à je ne sais combien de trahisons et de crimes, sont arrivées, chaque jour plus maudites et plus fatales, aux mains de Judas, dont elles ont payé l'exécrable perfidie.

Combien la légende est plus poétique ici que Sedulius, en dépit de ses apostrophes oratoires! La mystérieuse prédestination attribuée à ces pièces d'argent qui passent ainsi de Caïn à Judas, ce prix du sang de tous les justes forgé par le fils du premier des meurtriers sur la terre, tout cela est grand et beau; mais cela aussi contient une grande idée morale, car il n'y a pas de grande invention poétique qui ne contienne quelque grande leçon morale. Ces trente pièces d'argent de Judas, cette monnaie fatale, ont leur emploi dans l'histoire de tous les hommes; elles n'appartiennent pas seulement à l'histoire de Joseph ou de Jésus-Christ, elles sont, pour ainsi dire, le trésor de Satan sur la terre. Quand la Pucelle d'Orléans fut vendue aux Anglais par les Bourguignons, c'est avec les trente pièces d'argent de Judas que l'Angleterre paya son sang.

II

La légende que je viens de citer montre de quel côté il faudrait, à cette époque, chercher l'épopée chrétienne; il faudrait la chercher dans les légendes apocryphes. C'est là qu'est cette épopée naturelle qui est le principe et le germe de l'épopée littéraire. Je voulais d'abord rassembler dans les apocryphes les traits épars de l'épopée chrétienne et en faire un corps. Dans une œuvre d'imagination, cela peut-être eût été à propos : dans des recherches historiques et critiques, il n'en est pas de même. J'aime donc mieux rapporter les différentes fictions des apocryphes aux poëmes que j'examinerai. De cette manière, nous pourrons faire quelques utiles comparaisons; mettre ce que j'appelle la poésie officielle des poëtes du moyen âge ou de la renaissance à côté du récit fabuleux des apocryphes, et voir où il y a le plus d'imagination. Cependant je veux faire connaître dès ce moment, par un exemple, le genre de poésie que je trouve dans les apocryphes.

Dans tous les poëmes épiques connus, il y a une descente aux enfers; c'est un des épisodes obligés de l'épopée. Ce n'est point par fantaisie qu'Homère a fait évoquer les ombres par Ulysse; ce n'est point par routine que Virgile, après Homère, a fait descendre Énée aux enfers. Comme il est de la nature de l'épopée de chanter les choses surnaturelles et les choses humaines, de contenir, pour ainsi dire, dans son sein le ciel et la terre, les poëtes épiques, pour pénétrer les mystères qui sont au delà de cette terre, ont conduit leurs héros dans les demeures souterraines. C'est là qu'ils ont été chercher la révélation des énigmes de cette vie. Les livres apocryphes ont aussi leur descente aux enfers; c'est la descente de Jésus-Christ dans les limbes, après sa mort sur la croix, quand il vient délivrer les justes de l'ancienne loi : grande et belle scène que les peintres ont souvent représentée.

Avant de citer cette descente du Christ aux enfers, que je tire de l'Évangile de Nicodème, cherchons dans Homère et dans Virgile de quelle manière ces deux grands poëtes ont préparé et amené la descente de leurs héros aux sombres demeures. Une pareille scène, en effet, a besoin d'être préparée, et jamais poëte épique ne s'est avisé de transporter tout

d'un coup et sans préparation ses héros dans l'affreux royaume des ombres. Il faut que l'imagination du lecteur s'accoutume peu à peu aux sombres et mystérieuses idées qui conviennent à une pareille scène; il y a là une transition à ménager; aucun poëte n'a manqué à cette règle. Voyez Homère dans son Odyssée : Ulysse veut évoquer l'ombre de Tirésias, il veut lui demander quelles sont les aventures auxquelles il est encore réservé. C'est aux portes des enfers qu'il doit rencontrer l'ombre du devin. La porte des enfers est placée dans le pays des Cimmériens, « peuple qui vit enveloppé d'une profonde nuit, et que jamais le soleil n'a illuminé de ses rayons, ni quand il monte au sommet des cieux, ni quand il descend sous la terre ; mais une nuit profonde s'étend sur ces mortels épouvantés. C'est là que nous dirigeâmes notre course. » Bientôt les sacrifices funéraires s'accomplissent, et le sang des agneaux noirs coule sous la main d'Ulysse; « alors, attirées par le sang, les ombres des morts arrivent en foule, femmes, filles, jeunes gens, vieillards longtemps éprouvés dans la vie, vierges qui pleurent les amours qu'elles n'ont point eu le temps de goûter, guerriers encore pleins de blessures et encore couverts de leurs armes; ils viennent tous s'entasser, avec des cris confus, autour de la fosse pleine du sang des

agneaux. La pâleur de l'effroi me saisit à cette vue, dit Ulysse. »

Voilà dans Homère ce que j'appellerais volontiers le prologue du récit des enfers, prologue terrible et sombre, qui prépare l'imagination du lecteur aux évocations que va faire Ulysse, aux lamentations des ombres qu'il doit interroger.

Dans Virgile, même art pour produire une sorte de terreur mystérieuse. Avant de faire entrer Énée dans les enfers, le poëte invoque les dieux souterrains :

Vos quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos et Phlegeton, loca nocte silentia late,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas.

Cette permission demandée aux dieux des ombres de révéler les mystères de leur empire jette dans l'âme une sorte d'effroi qui la prépare à la vue des prodiges de l'enfer.

Dans les apocryphes, la descente aux enfers est préparée avec moins d'habileté oratoire; le prologue est plus simple; rien n'y sent l'artifice du poëte. Le sépulcre de Jésus-Christ a été trouvé vide; les prêtres et les scribes, assemblés chez Pilate, s'inquiétent de cette circonstance ; ne sont-ce pas les soldats préposés à la garde du sépulcre qui se sont laissés corrompre

par les disciples et qui leur ont laissé enlever le corps de leur maître? Pendant qu'ils délibèrent, Joseph d'Arimathie vient leur annoncer que deux hommes, depuis longtemps morts, les fils du grand prêtre Siméon, mort lui-même depuis bien longtemps, Carinus et Leucius, ont été rencontrés dans Jérusalem avec plusieurs saints et plusieurs patriarches ressuscités comme eux, nouveau miracle qui ajoute à la terreur des prêtres. « Carinus et Leucius, continue Joseph, sont maintenant dans la ville d'Arimathie. Faites-les venir, si vous voulez, et demandez-leur, en les adjurant d'être sincères, ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. » Les prêtres suivent le conseil de Joseph : ils font venir Leucius et Carinus, qui entrent dans la synagogue, et alors, fermant les portes du temple, Anna et Caïphe prennent le livre de la loi du Seigneur, le mettent entre les mains des deux ressuscités, et les adjurent, par le nom tout-puissant d'Adonaï, par le nom du Dieu d'Israël, de leur dire comment ils sont ressuscités du milieu des morts. En entendant cette solennelle adjuration, Carinus et Leucius, jusque-là restés muets, poussèrent un profond soupir, levèrent les yeux au ciel, firent le signe de la croix, puis demandèrent qu'on leur donnât de quoi écrire ce qu'ils avaient vu et entendu. Et alors, s'asseyant chacun à une table, ils écrivirent ce qui suit,

et, quand les prêtres comparèrent les deux récits, ils virent avec admiration qu'il n'y avait pas un mot de plus ni un mot de moins dans l'un que dans l'autre. »

Il n'y a là ni ombres évoquées par le sang des sacrifices, ni invocation aux puissances infernales; mais comme cette simplicité prépare l'esprit à recevoir le récit avec confiance! Ce n'est point la solennité d'un poëme, c'est la gravité d'un procès-verbal ou d'un témoignage. L'auteur ne cherche point à plaire ou à émouvoir, il veut être cru. Voyons le récit de Leucius et de Carinus :

« Nous étions avec tous nos pères placés au fond de l'abîme, dans l'obscurité des ténèbres, quand tout à coup brilla à nos yeux, au milieu de cette nuit profonde, comme un rayon du soleil, et une lumière de pourpre se répandit sur nous. Alors l'antique patriarche du genre humain, Adam, et avec lui tous les patriarches et les prophètes, tressaillirent et s'écrièrent : « Voilà la clarté qui vient de l'éternelle lumière. » Isaïe s'écria et dit : « Cette lumière est celle du Père et celle aussi du Fils que j'ai prédit quand j'étais sur la terre des vivants. » Nous tressaillions tous; mais Siméon, notre père, rempli de joie : « Glorifiez, dit-il, le Fils de Dieu, ce Jésus que j'ai reçu enfant entre mes bras dans le temple du Seigneur; glori-

fiez le salut préparé au monde. » A ces paroles, la foule des saints se sentit pénétrée d'une joie plus vive encore. Alors arriva un homme vêtu comme un anachorète du désert. « Qui es-tu? lui demandions-nous. — Je suis, répondit-il, Jean, la voix du Très-Haut, le prophète qui doit marcher devant la face du Sauveur afin de préparer ses voies. Le Fils de Dieu va bientôt entrer au milieu de vous qui êtes assis dans les ténèbres de la mort. » En entendant ces paroles, Adam, le premier des patriarches, dit à son fils Seth : « Raconte à tes fils, aux patriarches et aux prophètes, tout ce que tu as entendu de l'archange saint Michel, lorsque je t'ai envoyé aux portes du paradis pour demander à Dieu un ange qui te donnât de l'huile de l'arbre de miséricorde, afin d'oindre mon corps lorsque je serais malade. » Et Seth, s'approchant, raconta aux patriarches et aux prophètes : « J'étais à la porte du paradis, priant le Seigneur, quand l'ange de Dieu, Michel, m'apparut : — Je suis envoyé vers toi par le Seigneur, me dit-il, car c'est moi qui suis chargé de veiller sur l'humanité. Cesse de prier et de pleurer pour avoir l'huile de l'arbre de miséricorde; tu ne pourras en obtenir que dans les derniers des jours et après l'accomplissement de cinq mille cinq cents années. Alors viendra sur la terre le bien-aimé Fils de Dieu, qui sera lui-même baptisé

dans le Jourdain, et il oindra de l'huile de miséricorde tous ceux qui croiront en son nom[1]. — A ces paroles de Seth, tous les patriarches et prophètes s'émurent d'une joie nouvelle en s'écriant : « Les temps sont accomplis. »

Je ne m'étonne pas que la peinture italienne ait souvent reproduit cette scène. Cette lueur qui se lève dans le séjour ténébreux des patriarches, ces personnages de l'Ancien Testament avec leur figure et leurs attributs traditionnels, remplis tous d'une pieuse attente, quel tableau ! et en même temps quelle admirable invention épique ! Comme tous les temps se trouvent réunis et personnifiés dans ce moment suprême ! Chaque patriarche a son caractère : Adam, l'auteur de la chute, qui voit luire enfin le jour si longtemps attendu de la rédemption ; Seth, le premier des élus de Dieu sur la terre, et qui raconte comment il s'entretenait avec les anges ; le prophète qui s'applaudit de n'avoir pas espéré en vain ; le précurseur qui marche toujours devant Jésus dans les enfers comme

1. La légende ajoute que Seth obtint des anges gardiens du paradis une branche de l'arbre de vie, et qu'il la planta en terre. Cette branche devint un arbre dont furent faits ensuite la verge de Moïse, la verge d'Aaron, le bois qui adoucit les eaux de Mara dans le désert, la perche au-dessus de laquelle fut élevé le serpent d'airain, et enfin la croix de Jésus-Christ.

sur la terre; le vieux Siméon, enfin, qui reconnaît dans son libérateur l'enfant qu'il a reçu dans le temple; tant de prophéties, tant d'espérances qui vont se vérifier, et surtout l'accomplissement des temps, ce grave et terrible mystère qui a pour dénoûment le salut de l'humanité, tout est grand et beau, sublime et touchant. On se sent à la fois ému et élevé en voyant la piété et la reconnaissance de tous les patriarches. Dans cette scène, Dieu et l'homme se rencontrent sans que Dieu y efface l'homme; c'est là vraiment le caractère de la poésie épique.

« Pendant que les saints se réjouissaient ainsi, Satan dit à l'enfer : « Prépare-toi à recevoir ce Jésus qui se glorifie d'être le Fils de Dieu, et qui est un homme craignant la mort, car je lui ai entendu dire : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Alors l'enfer, répondant à Satan, son prince, lui dit : « Si c'est un homme craignant la mort, comment a-t-il pu être si puissant? car il n'y a pas de puissance sur la terre qui ne soit soumise à mon pouvoir et au tien. Prends garde : quand il dit qu'il craint la mort, il veut te tromper afin de te saisir de sa main puissante, et alors malheur à toi dans les siècles des siècles! » Satan, prince du Tartare, répondant à l'enfer : « Pourquoi as-tu peur, dit-il, de recevoir ce Jésus, mon en-

nemi et le tien? Je l'ai tenté, j'ai excité contre lui les Juifs, mon ancien peuple; j'ai aiguisé la lance qui l'a frappé; je lui ai fait boire du fiel et du vinaigre; j'ai préparé le bois qui l'a crucifié et les clous qui l'y ont attaché; sa mort est proche, et je vais te l'amener pour être ton esclave et le mien. » L'enfer répondant à son prince : « Ne m'as-tu pas dit qu'il m'avait déjà arraché plusieurs morts? N'est-ce pas lui qui m'a ôté Lazare, enterré depuis quatre jours et près de la putréfaction? N'est-ce pas lui qui l'a ranimé d'un mot de sa bouche?—Oui, dit Satan, c'est lui. » Et alors l'enfer s'écria : « Je t'en conjure, ne me l'amène pas, car, je m'en souviens, quand j'ai entendu sa parole, j'ai été frappé d'épouvante. Je sais maintenant quel est ce Jésus, et, si tu l'amènes ici, il délivrera tous les morts qui sont enchaînés dans mes cachots, et les emmènera avec lui au paradis. » Pendant que Satan et l'enfer se parlaient ainsi, une voix de tonnerre se fit entendre : « Ouvrez vos portes, ouvrez-vous, portes de l'éternité, voici le roi de gloire! » Et l'enfer, parlant à son prince, s'écria : « Va donc, et, si tu es un puissant guerrier, va combattre le roi de gloire. » Satan sortit, et l'enfer dit à ses démons : « Fermez les portes, affermissez-les par des verroux de fer; roidissez-vous pour les soutenir; car, sans cela, malheur à nous, nous allons

être vaincus ! » La voix retentit de nouveau : « Ouvrez vos portes. » Et à ces mots, les portes d'airain furent brisées, et, sous la forme d'un homme, le maître de majesté et le roi de gloire entra, illuminant d'une invincible lumière les ténèbres de l'enfer, et les fers qui enchaînaient les morts tombèrent tout d'un coup, et nous fûmes délivrés. Alors l'enfer s'écria : « Nous sommes vaincus, malheur à nous ! » Et le roi de gloire, saisissant Satan, le remit à ses anges en leur disant : « Enchaînez avec des liens de fer ses mains, ses pieds, son cou et sa bouche. » Puis, le livrant à l'enfer, dont il était prince autrefois : « Prends-le, dit-il, et garde-le enchaîné jusqu'au jour de ma seconde apparition. » L'enfer saisit Satan : « Eh bien ! prince de perdition, tu t'applaudissais d'avoir crucifié Jésus, et son supplice a tourné contre toi. Tu sais quels éternels et infinis tourments tu vas souffrir, aujourd'hui que tu es tombé en ma puissance ! »

« C'est ainsi que l'enfer parlait à son prince, et Jésus, prenant Adam par la main, sortit des enfers. Tous les saints et tous les patriarches suivaient Adam, et, pendant que ce cortége montait vers le ciel, il chantait en chœur : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! *alleluia !* Gloire aux saints dans les cieux ! » A leur entrée, deux vieillards vinrent à leur

rencontre. « Qui êtes-vous, dirent les saints, vous qui n'étiez pas dans les enfers avec nous? vous qui avez des corps et qui êtes placés dans le paradis? » Et l'un d'eux répondit : « Je suis Énoch, qu'une parole du Seigneur a transporté ici, et celui qui est avec moi est Élie, qui s'est envolé vers le ciel dans un char de feu. »

« Ainsi parlaient Énoch et Élie avec les élus, lorsque se présenta à leurs yeux un homme, le visage triste et abattu, portant une croix sur ses épaules; et les élus, le voyant, lui dirent : « Qui es-tu, toi qui as le visage d'un larron et qui portes une croix sur tes épaules? » Et l'homme répondit : « Oui, j'étais, comme vous le dites, un larron et un voleur sur la terre, et c'est pour cela que les Juifs me crucifièrent avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Étant sur la croix et voyant les prodiges qui s'accomplissaient[1], je crus en lui et je lui dis : « Seigneur, ne m'oubliez pas au jour de votre règne. » Et Jésus, me répondant, me dit : « En vérité, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. Prends donc ma croix, porte-la en paradis, et si l'ange qui en garde la porte veut t'empêcher d'en-

1. La légende prétend que ce qui détermina le choix du larron qui devait se convertir, ce fut l'ombre du corps de Jésus-Christ qui, tombant sur l'un d'eux, le pénétra de la grâce divine.

trer, dis-lui : « C'est Jésus le crucifié qui m'a envoyé. » Je l'ai dit à l'ange du paradis, qui alors m'a placé à droite de la porte en me disant : « Attends un peu. Bientôt Adam va entrer avec tous les élus délivrés par le Christ. » Et voilà pourquoi je suis venu à votre rencontre. — Et alors les élus s'écrièrent tous d'une voix : « Grand est le Seigneur notre Dieu, et grande est sa force et sa miséricorde ! »

Je ne veux faire qu'une réflexion sur ce récit. Je ne compare pas avec la descente de Jésus aux enfers la scène de l'évocation des morts dans l'Odyssée, ou la prédiction de la grandeur d'Octave qu'Anchise fait à Énée. Ici, il ne s'agit ni d'un héros, ni d'un empereur, ni même d'un peuple; il s'agit du genre humain tout entier et d'un Dieu libérateur. Je ne veux comparer que la forme des récits, je laisse le fond. Certes, quand Énée paraît au bord de l'Achéron, quand Caron aperçoit ce vivant qui a pénétré jusqu'aux sombres rivages, sa colère et son effroi sont peints avec vivacité. « Qui es-tu, dit-il, toi qui t'avances couvert de tes armes jusqu'aux bords de ce fleuve? Ne va pas plus avant; c'est ici l'empire des morts : il m'est défendu de passer les vivants dans ma barque, et je me repens encore d'avoir transporté autrefois Hercule, Thésée, Pirithoüs, quoiqu'ils

fussent fils de dieux et invaincus sur la terre [1]. » Mais qu'est-ce que l'épouvante et la colère du vieux nautonier du Styx auprès de ce tumulte de l'enfer quand Jésus s'approche de ses portes, auprès de ces reproches que l'enfer adresse à Satan et de ces insultes dont il aime à outrager son roi, quand il le voit enchaîné? Les apocryphes ont, au-dessus de Milton, le mérite de n'avoir pas fait de l'enfer un empire calme et paisible, où tout le monde obéit à l'autorité de Satan. L'idée d'ordre n'est pas compatible avec l'enfer, et les apocryphes ont été à la fois plus vrais et plus poétiques en faisant de l'enfer le séjour perpétuel de l'anarchie et de la révolte.

J'ai comparé la manière dont Homère et Virgile conduisaient leurs héros en enfer : je dois dire un mot de la manière dont ils les font sortir; car, dans le récit des choses surnaturelles, il est aussi difficile de commencer que de finir. Homère ne met guère d'habileté dans le dénoûment de son récit : « Les ombres, dit Ulysse, s'avançaient en foule et se pressaient pour boire le sang avec un murmure con-

1. Quisquis es, armatus qui nostra ad flumina tendis,
Fare age, quid venias : jam istinc et comprime gressum.
Umbrarum hic locus est, Somni, noctisque soporæ :
Corpora viva nefas Stigia vectare carina.
Nec vero Alciden me sum lætatus euntem
Accepisse lacu; nec Thesea, Pirithoumque,
Dîs quanquam geniti atque invicti viribus essent.

fus et épouvantable. La frayeur s'empara de moi ; je craignis que, parmi tous ces fantômes, Proserpine ne fît paraître enfin devant mes yeux l'effroyable visage de Méduse, et je m'enfuis précipitamment vers mes vaisseaux. »

Virgile finit son récit par un trait d'esprit, et ce trait d'esprit, qui sent le poëte de la cour d'Auguste et le successeur de Lucrèce, détruit l'illusion que sa poésie nous avait faite. « Il y a, dit-il, deux portes du Sommeil [1]... » J'entends : deux portes du Sommeil et non de l'enfer. Ce n'est donc point aux enfers que nous sommes descendus avec Énée ? ce n'est donc point la sibylle qui nous y a conduits? Nous avons rêvé, voilà tout ; mais encore le rêve que nous avons fait a-t-il quelque chose de vrai? Virgile ne nous laisse pas même cette dernière illusion : la cour d'Auguste ne croyait pas plus aux rêves qu'aux enfers. « Il y a deux portes du Sommeil : l'une faite de corne, et c'est par là que sortent les vrais fantômes ; l'autre faite d'ivoire, et c'est par là que sor-

1. Sunt geminæ Somni portæ : quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris :
Altera, candenti perfecta nitens elephanto;
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes.
His ubi tum natum Anchises unaque Sibyllam
Prosequitur dictis, portaque emittit eburna.
(*Énéide*, liv. VI.)

tent les songes mensongers, c'est par cette porte qu'Anchise fit sortir son fils et la sibylle. »

Les apocryphes finissent autrement leur récit. Leucius et Carinus écrivirent encore quelques mots : « Voilà, disaient-ils, les divins et sacrés mystères que nous avons vus et entendus, moi Carinus et moi Leucius; mais il ne nous est pas permis de révéler les autres merveilles des cieux. » Et à ces mots ils finirent d'écrire ; puis, se transfigurant tout à coup aux yeux de l'assemblée étonnée, ils disparurent dans une grande et lointaine lumière. »

III

Nous avons vu comment les poëtes érudits du cinquième siècle traitaient l'épopée chrétienne qu'ils calquaient sur l'épopée mythologique ; et comment les apocryphes faisaient cette épopée, sans le savoir, créant le fond, mais négligeant la forme ; voyons maintenant comment le moyen âge, se servant à la fois de la langue des savants et des légendes populaires, moitié érudit et moitié crédule, essayait aussi de faire cette épopée chrétienne, à laquelle tous les siècles ont travaillé.

Les deux poëmes dont je m'occuperai particulièrement sont : l'un, *la Nativité de la sainte Vierge* et la *Naissance du Christ* par Roswitha ; l'autre, le poëme fait par le chancelier de l'Université de Paris, Gerson, en l'honneur de saint Joseph, et intitulé *Josephina*.

Roswitha est un personnage curieux dans l'histoire de la littérature au moyen âge. Elle vivait au dixième siècle, et dans le couvent d'Allemagne où elle s'était renfermée (car c'était une religieuse), elle faisait des poëmes et des comédies en latin. Il y a d'elle six comédies dont le style a l'intention d'imiter celui de Térence, et qui ont pour sujet des légendes et des vies de saints [1]. Le poëme de *la Nativité de la sainte Vierge* n'est que la traduction en vers léonins de l'Évangile apocryphe de saint Jacques Mineur. Le style du moyen âge, dans Roswitha et dans quelques-uns des poëtes de cette époque, mérite d'être étudié avec quelque soin. Ce n'est plus l'ancienne langue latine, telle que nous la connaissons dans les auteurs du siècle d'Auguste, ce n'est plus même la phrase des poëtes du cinquième siècle, c'est quelque chose de nouveau. Les mots seuls sont latins, la langue est moderne. Il y a en effet dans les langues deux choses

1. Voyez l'excellente traduction que M. Magnin a donnée des comédies de Roswitha.

qu'il importe de distinguer, la phrase et les mots, la syntaxe et le dictionnaire. La phrase a quelque chose qui a son génie et son caractère à part, quels que soient les mots. Ainsi je dirais volontiers qu'entre la phrase grecque et la phrase latine il y a plus d'analogie, malgré la différence des mots, qu'entre la phrase latine du siècle d'Auguste et la phrase latine du moyen âge. La phrase relève directement du génie du peuple ; elle l'exprime par sa forme bien plus que par ses mots, et, tant que dure la vie de la phrase, c'est en vain que les auteurs cherchent à exprimer des idées nouvelles. C'est là ce qui a perdu les poëtes du cinquième siècle ; la forme antique de la phrase y altère la nouveauté des idées. Au moyen âge, il n'en était plus ainsi. La phrase antique avait péri comme l'ancienne société, les mots seuls restaient debout, et les Barbares, s'emparant de ces mots comme ils s'emparaient du sol romain, asservirent la langue latine à leur génie. Ils en disposèrent avec une liberté singulière, et de même qu'ils ont bâti, avec les débris des monuments romains, des édifices qui, sans avoir la majesté et l'élégance de l'antique architecture, ne manquent cependant pas de hardiesse et de force, de même le style du moyen âge, tout bizarre qu'il est, formé de vieux mots et d'idées nouvelles, ne manque pas de force et d'énergie. Il est curieux de voir com-

ment, sans s'inquiéter du sens que les mots avaient autrefois dans la phrase de Cicéron et de Virgile, le génie des peuples modernes prend ces mots et les place dans une phrase qui n'est plus latine qu'en apparence. Si vous ne vous arrêtez qu'au dehors, le style est grossier : point d'élégance, point d'harmonie; la syntaxe barbare brise, pour ainsi dire, les formes gracieuses de la phrase latine. Cependant, en dépit de toutes ces rudesses, cette langue est énergique; elle dit ce qu'elle veut dire, elle exprime sa pensée avec effort, mais avec force. Il faut, dans les auteurs du moyen âge, ne lire, pour ainsi dire, que les pensées; il faut oublier les mots.

Tel est le genre d'intérêt que je trouve, même dans les vers de Roswitha. J'aime mieux cette poésie où tout est neuf, quoique rude et dur, que la poésie érudite et fanée de Sedulius et d'Ausone. Donnons une idée rapide du poëme de Roswitha, en le comparant avec l'Évangile apocryphe qu'elle a traduit.

Joachim avait épousé Anne, mais il n'avait point d'enfants. Un jour qu'il venait sacrifier dans le temple, il fut repoussé par les prêtres : « Il ne t'est point permis, lui dit le prêtre, de toucher l'encens sacré ni de sacrifier au Seigneur, car il t'a rejeté du milieu du peuple, puisqu'il t'a refusé la joie d'avoir

des enfants [1]. » Dans l'Évangile de saint Jacques Mineur, cette idée est exprimée plus vivement que dans Roswitha. Écrit sans doute par quelque juif converti, cet Évangile respire ce goût et cêt amour de la famille, ce culte de la paternité qui était un des sentiments et une des institutions du peuple juif. La religieuse de Gandesheim n'a pas cru pouvoir exprimer ce sentiment avec la même vivacité. « C'était le jour, dit l'Évangile apocryphe, où les fils d'Israël venaient offrir leurs présents au Seigneur; Joachim allait entrer dans le temple, quand Ruben se mettant devant lui : « Il ne t'est pas permis, dit-il, d'offrir ton présent au Seigneur, car tu n'as pas d'enfants dans Israël. » Joachim fut vivement affligé, et, s'approchant des tableaux qui contenaient la généalogie des douze tribus, il dit en lui-même : « Je verrai si je suis le seul dans Israël à qui Dieu n'a pas donné d'enfants; » et regardant les généalogies, il vit que tous les justes avaient eu des enfants, et il se souvint du patriarche Abraham, à qui Dieu, même dans ses derniers jours, avait donné son fils Isaac. Alors, affligé, Joachim se retira dans le désert, et là, dressant sa tente, il jeûna

1. Non licet incensum, dixit tibi, tangere sanctum;
Munera nec Domino præstat dare sacrificanda,
Te qui despexit, sobolis cum dona negavit.
ROSWITHA.

pendant quarante jours et quarante nuits. Cependant sa femme pleurait son absence; elle pleurait aussi sa stérilité. Un jour qu'elle était assise dans son jardin, assise sous un laurier, « elle leva les yeux, dit Roswitha, et vit sur le laurier des oiseaux qui, avec un doux murmure, voltigeaient autour de leurs petits à peine éclos[1]. » Roswitha développe peu cette scène; c'est à peine si elle s'arrête sur les sentiments que la vue de ce nid d'oiseaux inspire à Anne. L'Évangile apocryphe a moins de scrupules et plus d'éloquence. « Hélas! disait Anne, à qui puis-je me comparer sur la terre? Les filles d'Israël me raillent et m'ont chassée du temple du Seigneur. Puis-je me comparer aux oiseaux du ciel? Mais les oiseaux du ciel sont féconds devant le Seigneur. A qui me comparer? Aux animaux de la terre? Mais les animaux de la terre sont féconds aussi devant le Seigneur. A qui donc suis-je semblable? Suis-je semblable aux eaux? Mais les eaux elles-mêmes sont fécondes devant le Seigneur : les eaux orageuses de la mer et les eaux paisibles des rivières regorgent de poissons qui te louent, ô Seigneur! A qui donc suis-je semblable? Je ne puis pas me comparer à la terre, car la

1. His ita finitis, sublatis cernit ocellis,
In ramis lauri resonantes murmure dulci,
Pullos plumigeris volucres circumdare pennis.

terre elle-même porte ses fruits dans sa saison et te loue par sa fertilité. » Pendant qu'Anne pleurait ainsi, un ange apparut à Joachim dans le désert, et lui prédit qu'il aurait un enfant, une fille, « qui n'avait point eu de pareille dans le temps passé, et qui n'en aurait point non plus dans le temps futur [1]. » Alors Joachim, consolé par cette promesse : « Si ton serviteur, dit-il à l'ange, a trouvé grâce devant toi, daigne te reposer un instant sous ma tente et goûter la nourriture que je t'ai préparée [2]. »

Cette scène a la grâce des scènes de la vie des patriarches. Mais la réponse de l'ange indique déjà une civilisation moins naïve et une intelligence plus raisonneuse : « Je n'ai pas besoin, dit-il, des nourritures des hommes, moi que repaît sans cesse la présence du Dieu tout-puissant [3]. Au temps d'Abraham, les anges acceptaient la table hospitalière des patriarches. Et à peine l'ange eut-il ainsi parlé, à peine Joachim eut-il achevé de faire le sacrifice qu'il lui ordonna

1. Nec primam similem, nec fertur habere sequentum.
2. Ad quem, promissis Joachim lætatus in illis,
Si mihi certa tuo maneat tua gratia servo,
Ad tempus dignare meo requiescere tecto,
Et gustare cibum non dedignare paratum.
3. Nam mihi terrenis opus est non vescier escis,
Quem pascit Domini semper præsentia magni.

d'offrir au Seigneur, que l'ange s'envola vers les cieux dans la fumée même du sacrifice [1] : trait gracieux et poétique ajouté par Roswitha au récit de l'Évangile apocryphe.

La prédiction de l'ange fut bientôt accomplie, et Anne enfanta une fille : ce fut la mère du Sauveur. La joie d'Anne, en se voyant mère, fut aussi grande que sa tristesse aux jours de sa stérilité. « Dieu, s'écriait-elle, m'a visitée et a retiré loin de moi les reproches de mes ennemies. Il m'a donné un enfant, œuvre de sa justice. Qui annoncera aux fils de Ruben qu'Anne est mère et allaite sa fille? Écoutez, ô femmes des douze tribus d'Israël : Anne est mère et allaite sa fille! » Voilà des sentiments de joie maternelle que la religieuse de Gandesheim n'a pas traduits. Cette omission indique une des différences entre la religion juive et la religion chrétienne : l'une qui célébrait le mariage et maudissait la stérilité, l'autre qui tolère et sanctifie le mariage, mais qui célèbre surtout la virginité.

Ces récits, qui ont passé des apocryphes dans la littérature du moyen âge, ces traditions sur la naissance miraculeuse de la Vierge, ont contribué à la doctrine de l'immaculée Conception, qui, au moyen

1. Angelus, his votis, ut jussit, rite peractis,
Altaris fumo sublatus pergit ad astra.

âge, a si vivement agité les esprits. La naissance de la Vierge est devenue presque aussi divine que celle de Jésus-Christ, et l'idée de pureté virginale contenue dans l'incarnation a paru remonter ainsi de la Vierge à sa mère; c'est à peine même si, dans les docteurs du moyen âge, cette idée s'arrête à la mère de la Vierge.

Dans le poëme de Gerson intitulé : *Josephina*, nous retrouvons quelques-uns des traits caractéristiques de la poésie de Roswitha, quoiqu'ils aient déjà changé par la marche des idées. La foi est moins simple; elle est plus savante, plus subtile, plus raisonneuse ; elle se sent du règne de la scolastique. Il y a aussi plus d'allégorie, et une allégorie plus profonde et plus curieuse. Gerson paraphrase les miracles qu'il trouve dans les apocryphes plutôt qu'il ne les raconte. L'éloquence et l'allégorie cachent le récit et le gâtent. Citons-en quelques exemples.

Dans l'Évangile apocryphe de saint Jacques Mineur, saint Joseph, la Vierge et l'Enfant, pendant leur voyage en Égypte, rencontrent deux larrons qui veulent les dépouiller; mais l'un d'eux, ému de pitié, dit à son compagnon : « Je te prie de les laisser aller. » Dummacus (c'est le nom de l'un des larrons) résiste à la prière de Titus (c'est le nom de l'autre), et Titus insistant : « Prends, dit-il à son compagnon, prends ces

quarante drachmes et ma ceinture, et laisse-les passer. » La Vierge Marie remerciant ce larron, Jésus dit à sa mère : « Dans trente ans, ô ma mère, quand les Juifs me crucifieront à Jérusalem, ces deux larrons seront attachés avec moi, Titus à ma droite, Dummacus à ma gauche, et Titus, converti, entrera avec moi dans le paradis. » Ce récit naïf montre comment, dans les apocryphes, les différentes scènes de la vie de Jésus-Christ, depuis son enfance jusqu'à sa mort, essayent, pour ainsi dire, de se grouper et de se combiner pour faire une épopée régulière, dans laquelle tous les personnages auront le même rôle et le même caractère, depuis le commencement jusqu'à la fin[1].

Plus loin, ce sont d'autres dangers que rencontrent les voyageurs : ici, des dragons qui sortent d'une caverne; mais Jésus, descendant des bras de sa mère, se tint debout devant les dragons, qui l'adorèrent et rentrèrent dans la caverne; là, des lions et des tigres qui viennent l'adorer et qui l'accompagnent dans le désert, précédant Joseph et Marie, leur montrant la route, et inclinant leur tête devant Jésus. Ailleurs Marie, fatiguée par l'ardeur du so-

1. . . . . Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit. . . . . .
(HORACE, *Art poétique*.)

leil au milieu du désert, apercevant enfin un arbre, dit à Joseph : « Reposons-nous un peu sous son ombre. » Joseph la conduisit vers l'arbre, qui était un palmier, la fit descendre de l'âne, et Marie, s'étant assise, regarda à la cime du palmier, et, le voyant chargé de fruits, dit à Joseph : « Je désirerais avoir quelques-uns des fruits de ce palmier, si cela est possible. » Joseph lui répondit : « Comment pourrais-je en avoir? l'arbre est trop élevé; mais, ce qui m'inquiète surtout, c'est que bientôt nous allons manquer d'eau, car il n'y en a presque plus dans nos outres. » Alors l'enfant Jésus tournant ses yeux sur sa mère, dit au palmier : « Abaisse tes branches et donne de tes fruits à ma mère. » A cette voix, le palmier abaissa ses branches jusqu'aux pieds de Marie, laissa cueillir ses fruits, et quand ils furent cueillis, l'arbre, toujours abaissé, attendait l'ordre de celui qui lui avait commandé; Jésus lui dit alors : « Palmier, relève-toi et réjouis toi de ta destinée, car tu seras un des arbres qui seront plantés dans le paradis de mon père. »

Roswitha a traduit ces miracles; mais Gerson, chancelier de la docte université de Paris, n'ose pas reproduire ces traits naïfs de la légende; il se contente d'y faire une allusion oratoire : « Oh! combien de fois, dit-il, les voleurs, combien de fois la soif, la chaleur

et le froid, combien de fois la faim a dû tourmenter les pauvres voyageurs[1] ! » Puis, continuant sa paraphrase et préférant toujours la réflexion au récit, ce qui dénote le docteur et le moraliste, et ce qui est le contraire du poëte, il montre comment cette fuite en Égypte était égayée et adoucie par le charme de l'enfant Jésus, qui écartait loin d'eux tout ce qu'il y avait de triste et de pénible; il montre la créature empressée à servir Jésus, en mémoire des premiers temps du monde, lorsque l'homme était encore le maître tout-puissant des animaux, ceux de la terre et ceux de l'air. « Jésus, dit-il, ne se servait pas toujours de sa puissance; mais, comme il était protégé par le don de la justice primitive, aucune bête féroce ne pouvait lui nuire [2]. » Ce mot métaphysique, la créature, est destiné à remplacer les lions, les tigres, le palmier; ce souvenir de l'état primitif de l'homme et de sa puissance originelle sert à expliquer l'obéissance empressée et miraculeuse que, dans les apocryphes, les animaux du désert témoignent à Jésus.

1. O quoties latro, quoties sitis, algor et ardor
Atque fames potuit inopes vexare viantes.
2. Imperio quamvis non sæpius utitur isto,
. . . . . .
Bestia nulla ferox nocuit; nam tutus abunde
Justitiæ dono primævæ. . . . . .

Ainsi, partout l'allusion à la place du fait, l'explication théologique à la place du récit poétique, tel est le caractère du poëme de Gerson, né à une époque plus savante et plus raisonneuse que Roswitha. Mais, chose curieuse, c'est dans ces explications que Gerson me paraît surtout poëte, parce que c'est là qu'il s'abandonne le plus librement à son génie mystique et contemplatif. Ne cherchez pas le poëte épique, c'est-à-dire le conteur; cherchez l'enthousiaste et le contemplateur. Quand la scène qu'il raconte a quelque analogie et quelque rapport secret avec le caractère même de son génie, c'est surtout alors qu'il est poëte. Ainsi, lorsqu'il décrit l'extase qui précède la Salutation évangélique, son style, malgré la rudesse du latin de la scolastique, a une sorte d'éclat voilé qui répond admirablement à ce qu'il veut peindre.

« La Vierge entre dans le divin sanctuaire de son cœur; elle s'élève au-dessus d'elle-même. Sa pensée monte et plane au-dessus de tous les cieux. Alors tout ce qui est créé fait silence, alors l'esprit s'épanouit au sein d'une obscurité lumineuse, sans qu'aucune image précise vienne troubler cet ineffable repos où l'intelligence, que Dieu fait agir, converse silencieusement avec ses propres pensées ; paix profonde au-dessus de tout sentiment humain, et où ne

s'entend plus que la douce haleine de la vie, image encore de Dieu[1]. »

A côté des sentiments mystiques du *Josephina*, ce qui domine dans ce poëme, c'est l'allégorie. Ici, l'allégorie a un caractère particulier. Les Pères de l'Église et le moyen âge avaient allégorisé toute l'histoire des Juifs. A côté du sens littéral, ils ont mis partout un sens mystique, et, dans leurs idées, les faits sont à la fois des réalités et des figures. Ce goût d'allégorie, qui se prolonge à travers tout le moyen âge, avait été souvent poussé bien loin. Dans un poëme de Pierre de Riga, intitulé *Aurora*, qui n'est autre chose que la Bible mise en vers latins et commentée à l'aide des allégories reçues dans l'Église, je trouve quelques vers singuliers sur les grappes de raisin rapportées de la terre promise par les messagers que Josué y avait envoyés; ces grappes mon-

1. . . . . Virgo divinius intrat
Mentis in arcanum, sustollit seque super se,
Alta super rapitur, cœlos super evolat omnes;
Cuncta creata silent, fruitur caligine diva;
Nullum interturbat tantam phantasma quietem;
Excedit mens acta Deo, loquiturque silenter
Intus. . . . . .
. . . . . Sensum hæc omnem superat pax;
Sibilus hic tenuis, Deus in quo cernitur, auræ est.

J'hésite sur le sens de ce dernier vers; j'avais traduit d'abord : Où ne s'entend plus que le doux bruissement de l'air, où Dieu apparaît encore.

streuses étaient, comme on sait, portées à l'aide d'une longue perche soutenue par deux hommes, et le poëte dit :

« La grappe est suspendue au bois, et le Christ à la croix. De l'une coule le vin, et de l'autre le salut des hommes. Deux hommes portent cette grappe, le Gentil et le Juif : le Juif le premier, le Gentil le second; l'un aveugle, l'autre clairvoyant. Le Juif, qui marche le premier, le dos courbé, est aveugle : il ne voit point le Christ, et refuse d'y croire; mais les Gentils, qui marchent les seconds, ont l'œil de la foi tourné vers le Christ[1]. »

A Dieu ne plaise que les allégories de Gerson aient ce caractère de bizarrerie et de subtilité ! Dans Gerson, l'allégorie a toujours un but moral; on sent l'auteur de l'*Imitation*. Ainsi, quand il représente le Christ dans la crèche et les bergers qui viennent dé-

1. In ligno botrus pendens est, in Cruce Christus;
Profluit hinc vinum; profluit inde salus.
Sunt duo vectores botri, Gentilis, Hebræus,
Hic prior, ille sequens; cæcus hic, ille videns;
Qui prior et dorsum curvans cæcatur Hebræus,
Ne videat Christum, credere durus ei;
Sed plebs quæ sequitur Gentilis lumine recto,
Hæret in hunc Christum mente fideque videns.

Il y a d'anciens tableaux où le corps de Jésus-Christ est mis sous le pressoir, et les patriarches et les évêques viennent puiser son sang à pleins seaux. Il y a, je crois, des vitraux de ce genre à Saint-Étienne du Mont, à Paris.

poser à ses pieds leurs modestes présents : « Ne vous y trompez pas, dit-il, chaque jour le Christ peut naître dans notre âme, si elle est vierge et pure. Peu importe que vous soyez pauvre et petit, il ne faut à la pensée divine ni luxe ni éclat ; la paille de la crèche et les présents des bergers suffisaient à Jésus-Christ, et lorsqu'il renaît dans notre âme, il n'a besoin aussi autour de lui que de simplicité et d'amour[1]. »

Parfois l'allégorie de Gerson a en même temps un sens moral et un sens métaphysique ; il tire du sujet une leçon de vertu et une leçon de psychologie. Quand il raconte la circoncision de Jésus-Christ, « il faut ainsi, dit-il, circoncire chaque jour notre cœur, c'est-à-dire retrancher les mauvaises passions et toutes les souillures du monde, car le cœur de l'homme est bon, et, pour le ramener à sa bonté primitive, il ne faut, pour ainsi dire, que le réduire à lui-même en coupant tout ce qui vient du dehors. » Et là-dessus arrive ce que j'appelle une leçon de psychologie, l'exemple

1. Nascatur nostro puer hic in corde, fidesque
Sit semen. . . . . .
. . . . . Sufficit illud
Panniculis tegere, si defuit aurea vestis.

Il y a un traité de Gerson intitulé : *Quomodo puer Jesus in mente devotâ concipitur, nascitur, balneatur, nutritur*, etc., t. III, p. 685.

du statuaire qui, lorsqu'il fait une statue avec un bloc de bois, n'ajoute rien à la matière, mais s'occupe seulement de retrancher les parties inutiles, jusqu'à ce qu'enfin sorte du bois l'image qu'il avait conçue. Il en est de même pour l'idée de la vertu; elle réside au fond de notre cœur; il s'agit seulement de la faire paraître, et, pour cela, de retrancher tout ce qui la cachait [1]. Exemple ingénieux et vrai : Oui, toutes les grandes idées et tous les grands sentiments sont au fond de notre cœur, comme il y a au fond de tous les marbres des statues cachées. Que faut-il pour faire sortir la statue de sa prison ? Tailler le marbre qui la couvre, pénétrer, pour ainsi dire, jusqu'à elle, et rompre l'enchantement qui la tenait captive. Faites de même pour vos sentiments. Ce qui les couvre, ce qui les cache, ce sont vos passions grossières et ardentes. Taillez, coupez donc hardiment dans cette enveloppe épaisse; fendez cette écorce impure et délivrez ainsi vos bons sentiments des entraves qui les gênaient. Non-seulement le procédé est de mise dans l'art de

1. Exemplar dignum factor statuæ tibi monstrat,
Ex ligno informi pulchrum qui format agalma.
Adjicit ipse nihil; fit ibi detractio sola
Partis multiplicis; formosa resultat imago.
. . . . . Sic quod prius intrat
Accipito, nihil addideris : species latet intra;
Eradas facito, quidquid perfectio non est.

bien vivre, il l'est aussi dans l'art de bien dire. Il n'y a pas un grand sentiment qui n'ait son expression aussi grande et aussi belle que lui-même; Il n'y a pas d'idée qui n'ait sa forme; mais le malheur, c'est qu'on se contente trop aisément d'une première ébauche, c'est qu'on dégrossit le marbre au lieu de le sculpter. Cherchez au contraire jusqu'à ce que vous ayez rencontré le mot qui représente et qui reproduit l'idée dans toute sa beauté, travaillez jusqu'à ce que cette idée apparaisse dans toute la pureté de sa forme prédestinée, soit dans le marbre, soit sur la toile, soit dans vos vers. Cherchez au fond de vous; Gerson a raison : le beau est au fond de vous; il ne faut qu'y arriver, et on y arrive, non en ajoutant ce qu'on croit des ornements et ce qui n'est qu'un embarras : on y arrive à condition de retrancher et de circoncire, pour ainsi dire, tout ce qui vient du dehors.

Adjicit ipse nihil, fit ibi detractio sola.

Tel est le poëme de Gerson. Voilà ce que l'épopée du Christ devient au moyen âge et au quinzième siècle : naïve, crédule et quelque peu barbare dans Roswitha, — mystique, allégorique, mêlée de réflexions et de moralités dans Gerson; mais dans Roswitha comme dans Gerson, vivante et féconde encore, si j'ose ainsi parler, pleine d'inspiration et

profondément empreinte du caractère du temps et des hommes. On sent que l'épopée chrétienne n'est pas à ce moment un travail purement littéraire et une fantaisie d'imagination : c'est l'œuvre de la foi et de la dévotion; les poëtes qui la font la dédient moins encore aux hommes pour être admirés, qu'à Dieu pour être sauvés.

Jamais cela n'a été plus vrai que pour Gerson; jamais personne n'a plus mérité que lui le titre de Docteur très-chrétien, *Doctor christianissimus*, que lui donna le concile de Constance. Grand théologien et grand orateur, son érudition et son éloquence disparaissent dans sa piété. Il emploie son pouvoir à faire partout respecter la loi chrétienne. Ce pouvoir était grand, à cause de l'homme d'abord et de son génie, à cause aussi du corps qu'il représentait. C'était encore les temps de gloire de la vieille Université de Paris. C'était plus qu'une école accréditée, c'était presque un des pouvoirs publics. L'Université régnait à Paris et en Europe par ses docteurs, par ses professeurs; elle avait aussi, il faut l'avouer, pour faire obéir à ses volontés, la milice tant soit peu tumultueuse des étudiants. Gerson, devenu chancelier de ce corps puissant, employa son pouvoir à en réformer les abus; et, quand il intervint dans les affaires de l'État, ce fut pour y faire respecter les maximes sacrées de

la morale. Le duc d'Orléans avait été assassiné par l'ordre du duc de Bourgogne, et un docteur de l'Université de Paris, Jean Petit, avait osé défendre le meurtre commis par le duc de Bourgogne. La vie de Gerson tout entière fut employée à faire réprouver cette doctrine sanguinaire de l'assassinat politique. Il la fit condamner à Paris, et quand la chrétienté s'assembla à Constance pour régler les affaires du schisme d'Occident, Gerson porta le procès devant cette solennelle assemblée, demandant à l'Europe chrétienne de condamner la doctrine de Jean Petit. Les partisans du duc de Bourgogne au concile de Constance s'opposèrent au vœu de Gerson; et le pieux docteur, persécuté pour avoir voulu revendiquer les droits de la morale et de la justice, fut forcé de s'exiler et d'aller, après le concile de Constance, chercher un asile à Lyon, où, de chancelier de l'Université, il se fit simple maître d'école, sans croire déroger. Il avait toujours aimé la jeunesse ; et, dans son Traité sur les moyens d'attirer à Jésus-Christ les petits enfants (*De parvulis ad Christum trahendis*), il avait montré quelle idée sainte il se faisait du sacerdoce de l'enseignement. Gerson avait d'ailleurs, pour résister à la persécution, un cœur qui s'élevait au-dessus de toutes les atteintes de la fortune. Son génie, ou plutôt son âme (car, dans cet homme, on

sent encore plus l'accent de l'âme que l'accent de l'esprit), son âme était naturellement mystique et contemplative. Quoique mêlé, pendant longtemps, aux affaires humaines, il chérissait Dieu et la retraite au-dessus de toutes choses. Il n'aimait, des hommes, que la faculté qu'ils ont de s'élever à Dieu, à l'aide de l'enthousiasme et de l'amour.

C'est à Gerson, je le crois, que la chrétienté, et je devrais presque dire le christianisme, doit ce livre quasi divin, l'*Imitation du Christ*. Gerson l'écrivit, je le suppose, pendant son exil et pendant ses persécutions. Il ne faut nous étonner ni qu'un pareil livre soit sorti des mains d'un homme éprouvé par le malheur, ni qu'il ait été fait dans un temps plein, comme le quinzième siècle, de calamités et de catastrophes. Quand la terre est livrée au malheur, l'homme sent surtout le besoin de se rattacher au ciel. Au quinzième siècle, en France, tout était fait pour affliger et pour consterner le citoyen. De là, pour le chrétien, le besoin de chercher ailleurs des consolations. La guerre civile et la guerre étrangère, les princes de la maison de France s'assassinant les uns les autres, les fureurs populaires devenues l'instrument de l'ambition du duc de Bourgogne, l'Anglais partout vainqueur et régnant à Paris, voilà le spectacle que la France offrait à ce

moment. Comment ne pas s'arracher à la considération de tant de maux par l'idée d'une patrie meilleure et plus heureuse? comment ne pas chercher à échapper, par la méditation et par la solitude, au désespoir qui s'emparait involontairement des âmes? Comme, dans ces temps de calamités, le monde ne semble plus avoir d'attraits ni de séductions, comme il repousse au lieu d'attirer, les mystiques deviennent populaires, parce qu'ils sont les seuls consolateurs efficaces des imaginations épouvantées. « Laissez, semblent-ils dire, laissez la terre à ses malheurs, l'humanité à ses crimes, les princes à leur ambition, la populace à ses fureurs sanguinaires; occupez-vous de Dieu, imitez le Christ, et dérobez à la terre tout ce que vous pouvez lui ôter, c'est-à-dire votre âme immortelle; ne lui laissez que votre corps fait pour souffrir; faites-vous, au-dessus des discordes civiles, une paix inaltérable; n'empruntez rien à la terre, car elle n'a rien à vous prêter qui puisse vous satisfaire; empruntez tout au Christ. »

Il ne s'agit pas ici de l'impassibilité du stoïcisme; les mystiques consolent par l'humilité comme les stoïciens essayaient de consoler par l'orgueil. Cette humilité en effet n'a rien qui abatte et qui décourage; elle avertit seulement l'âme humaine du peu

qu'elle vaut, quand elle est livrée aux seules forces humaines; mais elle la ranime par le sentiment de sa grandeur, en lui faisant regarder d'où elle vient et où elle va, afin d'oublier où elle est. Tel est le caractère de l'*Imitation du Christ*, livre plein d'émotion et de charité, où l'âme est toujours consolée, sans jamais être enorgueillie; où l'amour de Dieu suffit à tous les sentiments du cœur de l'homme, sans ôter à ces sentiments ce qu'ils ont de particulier et de personnel, où l'homme ne se perd jamais dans l'immensité de Dieu, mais est toujours comme en tête-à-tête avec lui, et jouit de la grandeur de son amour, sans jamais s'y sentir perdu et englouti.

Le mysticisme échappe au danger du panthéisme, parce qu'il laisse subsister un lien d'affection entre Dieu et sa créature. Dans le mysticisme comme dans le panthéisme, Dieu est tout, le monde n'est qu'une image qui passe, et la vie n'est que l'ombre d'un rien. Mais, dans le mysticisme, la créature est à part du Créateur; elle ne fait pas corps avec lui, elle ne lui est unie que par l'amour. L'humilité, dans le panthéisme, n'existe pas; car on est plus qu'humilié, puisqu'on est englouti. Dans le mysticisme, l'humilité existe parce que l'homme avoue son néant entre les mains de Dieu; mais cet aveu même lui fait

une existence séparée; il existe comme malheureux et comme consolé. Le mysticisme convient aux époques calamiteuses, où il y a encore de la foi et de la religion, comme le panthéisme arrive naturellement aux époques qui souffrent, mais qui n'ont pas de religion. Dans les deux époques, le même sentiment du néant de l'humanité s'empare des âmes; mais, dans l'une, ce sentiment mène à l'idée d'un Dieu immense, qui absorbe tout, au sein duquel tout existe d'une manière confuse, si bien que la personnalité humaine disparaît complétement; dans l'autre époque, au contraire, ce sentiment mène aussi à l'idée d'un Dieu immense, mais qui n'est immense, pour ainsi dire, et partout répandu, que pour se partager et se prêter à toutes les infortunes et à toutes les souffrances humaines.

On a dit que l'*Imitation de Jésus-Christ* avait été faite pour des moines. Ce livre est destiné, je le veux bien, à des religieux, mais à des religieux qui, comme Gerson, ont traversé et éprouvé le monde ; qui en savent les malheurs et les dégoûts. C'est le livre des solitaires, mais des solitaires qui n'ont pas toujours vécu au désert, et qui ont l'expérience du monde. D'ailleurs Gerson ne semble pas avoir été grand partisan de la vie monastique. Quand il écrit à ses sœurs et qu'il les détourne du mariage, dans

son *Traité sur l'excellence de la virginité*, il leur dit, dans un langage plein de charme et de naïveté : « Vous, mes six sœurs, demeurez, ades[1] ensemble, sans entrer en religion, sans demeurer en cité, et durant la vie de nos père et mère, vous serez avec eux comme vous avez été jusqu'ici, et à[2] plus grande dévotion, selon aussi que mieux le pourriez faire par la manière que dirai, ou semblable ; et vivrez de votre labeur ensemble, et de l'héritage qui vous peut ou pourra appartenir, qui doit être suffisant pour votre vie ; et serez toutes fichées et arrestées de jamais non prendre autre état. Et si ainsi le voulez faire et accomplir, plus grande liesse je ne pourrais avoir ni meilleure nouvelle de vous. »

Ainsi, ce n'est pas la solitude du couvent que prêche surtout Gerson, c'est la solitude et la paix que l'âme se fait à elle-même. Il aime mieux l'obéissance qui vient du sacrifice que celle qui vient de la nécessité; et il conçoit, au sein même du monde, une vie solitaire et cachée, qui vaut, pour les âmes d'élite, la vie du couvent.

Il y a, dans la dévotion particulière que Gerson avait pour saint Joseph et qui lui a inspiré son poëme, quelque chose de ce sentiment. Ce qui lui

1. *Adesso*, maintenant.
2. Avec.

plaît dans la vie de saint Joseph, c'est, comme il le dit, ce mariage virginal, *matrimonium ubi virginitas nupsit :* « Considérons, mon âme, et par religieuse et pure dévotion, pour revenir de toi en toi, considérons sur le virginal mariage de Notre Dame et de saint Joseph, aucunes choses qui soient à notre récréation, doctrine et consolation. Plus belle matière ne pouvons-nous avoir. Nous oublierons tandis[1] les douloureuses, les misérables, les angoisseuses traverses de ce mortel pèlerinage ; nous passerons plus sûrement les périlleuses tentations qui nous quièrent[2] enlacer, meurtrir et étrangler, si elles nous trouvent vacants à oiseuses folies, ou engloutis au gouffre de mondaines occupations[3]. »

Ce perpétuel renoncement aux plaisirs et cette chasteté volontaire, au sein même du mariage ; ces sortes d'unions des âmes au préjudice du corps étaient fréquentes et chères aux premiers siècles de l'ère chrétienne ; et Gerson aime à en rappeler le souvenir. Il trouve, pour célébrer le charme de ces purs hyménées, des paroles pleines de grâce et de poésie, soit dans son *Josephina*, soit dans ses *Considérations sur saint Joseph :* « Le chaste amour de

1. Pendant ce temps.
2. Cherchent.
3. *Considérations sur saint Joseph*, t. III, p. 842.

l'âme, dit-il dans *Josephina*, n'a pas de noms plus doux et qui pénètrent mieux le cœur que les noms d'époux et d'épouse. » Ailleurs [1], il ne craint pas de faire la description des noces de saint Joseph et de la Vierge Marie; cette description est pleine de grâce et de naïveté : « C'est ainsi, dit-il, qu'ils faisaient eux deux bonne et lie [2] chière [3] à leurs parents, voisins et amis qui étaient venus à la fête des noces; lesquels conjouissaient les uns à la Vierge pucelle d'avoir un tel bon et noble époux, les autres à saint Joseph d'avoir une telle belle, sage et noble pucelle pour épouse. Et si quelques-uns font ici curieuses questions comme de l'habit et de l'ordonnance de la Vierge, si elle était vêtue richement, si elle était en cheveux, tête découverte; si elle avait fermaux d'or, ou chapiau en couronne d'or; si là furent aucunes danses ou chansons, ou ménestrels jouant d'instruments; répondons à telles demandes qu'eux deux et leurs amis présents furent, selon la coutume du temps de lors, voire [4] en toute honnêteté et chasteté et en sobre liesse, sans dissolution, soit en dits, soit en chansons, soit en maintien,

1. Dans ses *Considérations sur saint Joseph.*
2. Joyeuse.
3. Chère.
4. Vraiment.

soit en boire ou en manger, mais tout ainsi que appartenait à cette sainte union. Considérons en outre que toute la cour de paradis des benoits[1] anges menait joye de ce saint et sacré mariage; car virginité est cousine aux anges. »

Je cite ces passages parce qu'ils contiennent ce que j'appellerais volontiers le vrai sens de la théologie morale de Gerson et du christianisme. Le christianisme ne veut pas détruire les sentiments naturels de l'homme; il est venu pour les tempérer et les régler. Il ne veut pas étouffer le cœur humain, il veut le discipliner et le discipliner librement; et, comme le mysticisme est pour ainsi dire l'idée chrétienne poussée jusqu'à son dernier mot, Gerson conçoit des mariages où les âmes seulement seront unies, où les sens seront toujours domptés, où il y aura le mérite d'une perpétuelle vertu, sans cesse tentée ou tenue en haleine par une perpétuelle affection. Il ne veut pas ôter du monde les noms d'époux et d'épouse, les plus doux et les plus expressifs que puisse employer l'amour; il veut seulement leur donner une signification plus élevée; il les purifie au lieu de les rejeter.

1. Bienheureux.

VI

DE L'ÉPOPÉE CHRÉTIENNE

DANS SANNAZAR ET VIDA

Nous avons vu l'épopée du Christ pendant le moyen âge, et nous en avons étudié les principaux caractères. Comme il est de la nature de cette épopée d'être, pour ainsi dire, aussi éternelle que le christianisme, et que chaque siècle a voulu la faire en y mettant son sentiment et sa pensée particulière, il faut voir quelles couleurs elle prend dans la poésie latine du quinzième et du seizième siècle, c'est-à-dire à l'époque de la renaissance.

Ici nous ne trouverons plus ce style imparfait et grossier du moyen âge. La poésie est plus élégante, le style est meilleur, on sent l'étude des poëtes de l'antiquité; mais, en gagnant l'élégance, peut-être l'épopée chrétienne a-t-elle perdu l'originalité.

Le style du moyen âge porte l'empreinte d'une conviction profonde, et je dirais volontiers qu'à cette époque l'épopée chrétienne est toute d'une pièce pour le style comme pour les pensées. Dans le siècle de la renaissance, au contraire, l'expression semble se séparer de la pensée, car la pensée est chrétienne; mais le style, plein du souvenir des auteurs anciens, est païen. La poésie de Sannazar et de Vida est, de ce côté, une poésie singulière. Elle est pleine de réminiscences classiques, et pourtant elle n'est pas sans originalité. C'est une nouvelle langue latine, toute différente de celle du moyen âge, plus pure, plus correcte, plus élégante, et qui cependant n'est pas la langue de l'antiquité. C'est un mélange bizarre d'idées chrétiennes et de traditions païennes, une sorte de contraste entre la pensée et les mots, tout cela pourtant sauvé par une élégance et une grâce originales. Je ne puis mieux comparer cette littérature qu'à la peinture même de cette époque. Ainsi, dans Raphaël [1], les sujets païens font pendant aux sujets chrétiens : l'École d'Athènes est placée en face du saint Sacrement, et le Parnasse avec Apollon et les Muses en face du Miracle de Bolsène. Souvent même les sujets chrétiens et païens

1. Voyez les *Stanze*, au Vatican.

sont mêlés dans le même tableau. Cependant, malgré ces disparates bizarres, la peinture est neuve et originale. Le mérite de l'art couvre le tort des anachronismes. Il en est de même de la poésie : tout est confus et mêlé; mais cette confusion ne manque ni de hardiesse ni d'agrément. On sent une pensée vigoureuse qui, en face de deux grandes sources d'inspiration, l'antiquité païenne et la religion chrétienne, essaye de puiser également dans l'une et dans l'autre.

Il faut, pour étudier et pour imiter l'antiquité, sans perdre soi-même toute originalité, il faut beaucoup de talent et même de génie. Les poëtes médiocres échouent dans ce métier; ils deviennent des copistes et des plagiaires; ils font, sans le vouloir, des centons de Virgile ou d'Ovide. Les grands poëtes savent seuls porter aisément le poids d'une grande imitation.

Cette remarque s'applique avec justesse à Sannazar et à Vida; il y a entre eux en effet une grande différence : l'un, Sannazar, est un poëte original, quoique imitateur des anciens, et on sent partout dans ses vers l'inspiration de la poésie moderne, malgré ses mots et ses tournures imités de Virgile; l'autre, Vida, est surtout un imitateur élégant, mais froid, qui étouffe l'originalité des sujets

modernes sous le poids de l'imitation de la phrase antique. L'un, enfin, me semble un vrai poëte italien, quoique latin; l'autre n'est qu'un versificateur. Justifions ces idées par l'examen de deux poëmes qui rentrent dans l'épopée chrétienne; je veux parler du *De Partu Virginis* (*la Naissance du Christ*) [1] de Sannazar et de la *Christiade* de Vida.

Sannazar ne craint pas, en commençant son poëme, d'invoquer les muses : « Et vous, muses, dit-il, divin appui des poëtes, laissez-moi approcher de la source qui vous est chère; laissez-moi pénétrer dans vos bois sacrés. N'êtes-vous pas toujours les filles du ciel? n'avez-vous pas maintenu dans le vieil Olympe le culte de la virginité et de la pudeur? Inspirez-moi donc! ouvrez-moi la route; entrez avec moi dans les demeures célestes. Ah! je sais combien est grande la grâce que je vous demande; mais qui peut me l'accorder mieux que vous? qui a pu mieux que vous, vierges célestes, contempler la grotte sacrée où la Vierge enfanta le Sauveur, les astres nouveaux qui étincelèrent au ciel, et les rois de l'Orient marchant sur la foi de ces astres [2]? »

1. Colletet a traduit ce poëme sous ce titre : *Les Couches de la Vierge Marie.*

2. Nec minus, o musæ, vatum decus, hic ego vestros
Optarim fontes, vestras, nemora ardua, rupes :

Sannazar dans cette invocation, comme Raphaël et Michel-Ange dans leurs tableaux, essaye d'unir les traditions chrétiennes et les traditions païennes. Les arts, à cette époque, cherchaient, pour ainsi dire, à faire une sorte de croyance commune du paganisme et du christianisme, à montrer que sous des formes différentes respiraient la même pensée et le même sentiment religieux. L'idée de cette association date de loin. Dans les premiers temps du christianisme, les sibylles, ces vieilles interprètes des oracles païens, étaient devenues des personnages presque chrétiens, et c'est ainsi qu'elles ont leur place dans les peintures des églises chrétiennes [1]. Les muses sont presque sœurs des sibylles, et je conçois que Sannazar veuille les attirer au christianisme au nom du culte même de la virginité. Mais il y a d'autres personnages de la poésie païenne qui ne peuvent guère se prêter à cette

Quandoquidem genus è cœlo deducitis, et vos
Virginitas sanctæque juvat reverentia famæ.
Vos igitur, seu cura poli, seu Virginis hujus
Tangit honos, monstrate viam, qua nubila vincam,
Et mecum immensi portas recludite cœli.
Magna quidem, magna, Aonides, sed debita posco,
Nec vobis ignota; et enim potuistis et antrum
Aspicere, et choreas; nec vos orientia cœlo
Signa, nec Eoos reges latuisse putandum est.

1. Voyez la Sixtine et les mosaïques de Sienne.

alliance. Alors Sannazar, sans paraître se douter du contraste entre le sujet qu'il a choisi et les ornements qu'il emprunte, devient un poëte tout païen. Cerbère hurle de douleur de la défaite des enfers, et ses aboiements épouvantent encore les ombres coupables. A côté du vieux merveilleux du paganisme, banni depuis longtemps par la religion chrétienne et qui semble rentrer triomphant dans la poésie, paraît une nouvelle sorte d'allégorie, non plus l'allégorie mystique chère au moyen âge, non plus l'allégorie morale dont Gerson savait si bien se servir, mais l'allégorie poétique et tous ses personnages de convention, la joie, la terreur, l'envie, la colère, ces qualités enfin ou ces vices de l'humanité dont le christianisme avait fait des vertus théologales ou des péchés capitaux, qui reprennent, dans les poëtes de la renaissance, la forme, la parole et deviennent des fictions de rhétorique. Ainsi, dans cette nuit de salut qui donne naissance à Jésus-Christ, comment pensez-vous que Sannazar exprime la joie du monde régénéré ? La poésie chrétienne, à l'aide des psaumes de la Bible, avait chanté la joie de la terre *qui enfante son Sauveur*, image grande et simple qui tenait de la poésie sans cesser d'être la vérité, puisqu'il a plu au Christ de naître sous la forme mortelle. La poésie de la

renaissance ne peut pas se contenter de cette simplicité biblique, et, pour célébrer cette nuit de rédemption, elle appelle la Joie, personnage allégorique... « la Joie, dit Sannazar, éternelle habitante des demeures célestes et qui rarement vient visiter la terre, jeune et douce vierge qui ignore les soucis et les larmes et qui chasse les soupirs loin du ciel. Docile à l'ordre du Très-Haut, elle paraît devant lui, et il lui ordonne de descendre sur la terre. Alors elle adapte à ses épaules ses ailes légères et appelle ses compagnes de voyage. A sa voix accourent les chants, les danses, les rires et l'amour honnête, et la Foi et l'Espérance, sœurs chéries qui marchent sur les pas de la Joie. Derrière elle s'avancent l'irréprochable volupté et la grâce, et la concorde qui inspire la paix. »

Où va tout ce cortége mythologique? Il va éveiller les bergers qui doivent adorer la crèche.

Parlerai-je du Jourdain et des nymphes ses filles, Glaucé, Callirhoé, Phéruse, Lamprothoé, toutes l'épaule et le sein nus, et la belle Anthis, les cheveux parfumés, toutes gracieuses et jeunes, toutes vêtues de blanc, toutes chaussées de cothurnes de pourpre [1]? Un fleuve qui a un pareil cortége de nym-

1. Nudæ humeros, nudis discincta veste papillis,
Ore omnes formosæ, albis in vestibus omnes,
Omnes puniceis evinctæ crura cothurnis.

phes ne peut manquer d'avoir son urne mythologique, et sur cette urne, invention singulière, est gravé, par une sorte de sculpture prophétique, le baptême de Jésus-Christ. Le Jourdain contemple, sans en comprendre le sens, ces ciselures merveilleuses, et il faut qu'un autre dieu de la mythologie, le vieux Protée, lui en révèle la signification et lui prédise ce jour dont la gloire l'élèvera au-dessus du Nil aux sept embouchures, au-dessus de l'Indus et du Gange, du Danube aux deux noms, du Tibre enfin et du Pô[1].

Que ces inventions sont mesquines à côté de la scène du baptême du Sauveur, telle qu'elle est racontée dans les Évangiles! Là, point de merveilleux, point de prodiges, rien qui sente la poésie de convention et qui rappelle l'opéra : un solitaire vêtu de peaux, saint Jean-Baptiste, baptisant dans le Jourdain, au fond d'une vallée solitaire, ceux qui viennent à lui! Les machines poétiques du paganisme sont toutes empreintes d'un caractère particulier de petitesse et d'humanité. Dans le paganisme, en

1. Adveniet, mihi crede, inquit (certissima cœlum
Signa dedit, nec me delusum oracula fallunt),
Qui te olim Nili supra septemplicis ortus,
Supra Indum et Gangem, fontemque binominis Istri
Attollet famâ, qui te Tyberique, Padoque
Præferet, atque tuos astris æquabit honores.

effet, c'est toujours la forme qui est substituée à l'idée, et cette forme, toute élégante et toute gracieuse qu'elle est, n'atteint pas à la hauteur de l'idée toute simple. La pensée de l'homme, en présence de Dieu, sera toujours plus grande et plus belle que tous les personnages allégoriques de la mythologie. A part la bizarrerie des contrastes, n'est-ce pas en effet singulièrement diminuer l'imposante simplicité du baptême du Christ, accompli, selon les prophéties, par les mains du Précurseur, que de faire accourir à ce baptême les nymphes du Jourdain, les mains chargées d'encens et de parfums, que de les montrer s'empressant de préparer des bancs de mousse verdoyante et de suspendre aux colonnes de leurs palais de cristal des guirlandes de fleurs tressées de roses, d'hyacinthes et de lis [1]? Le mystère chrétien disparaît sous ces réminiscences mythologiques.

Sannazar et les poëtes de son école ne comprenaient pas le ridicule presque sacrilége de ce mélange d'idées diverses. Préoccupés de leurs études antiques, ils dédaignaient de parler le simple langage de l'Évangille, qui leur paraissait incorrect et gros-

1. Ite citæ, date thura pias adolenda per aras,
Cæruleæ comites, viridique sedilia musco
Instruite, et vitreis suspendite serta columnis;
Purpureas miscete rosas, miscete hyacinthos,
Liliaque, et pulchro regem conspergite nimbo.

sier, et, quand le Christ marche sur les eaux du lac de Tibériade, ils ne manquaient pas de faire venir les Néréides, qui nageaient auprès de lui, et Neptune, qui, aplanissant sous ses pas les vagues irritées, s'empressait avec son cortége des dieux de la mer et baisait les pieds divins du Sauveur.

Voilà comment l'étude de l'antiquité égarait les poëtes de la renaissance; voilà comment, à force de beau style, ils devenaient ridicules et manquaient aux lois du bon goût, en croyant y obéir. Parfois cependant ils savaient faire un heureux usage de la poésie antique. Nous en avons déjà vu un exemple dans l'invocation où Sannazar, attestant les muses, ces vierges antiques, les prie de l'inspirer au moment où il va chanter la Vierge mère. J'en trouve un autre exemple, et plus curieux encore, dans le poëme de Sannazar.

On sait que la quatrième églogue de Virgile,

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,

a été expliquée par les chrétiens comme une prophétie de la naissance du Christ. Cette églogue, en effet, qui semble annoncer la régénération du monde, s'appliquait admirablement à la venue du Sauveur; aussi était-elle presque devenue un monument chrétien. Sannazar l'applique, en la paraphrasant, à la

naissance de Jésus-Christ, et là il n'y a plus, pour ainsi dire, ni anachronismes ni contrastes. J'ajoute, à l'honneur de Sannazar, que les vers qui accompagnent cet emprunt fait à Virgile ne le déparent pas trop. C'est le seul exemple que je connaisse d'un centon qui n'ait pas quelque chose de gêné et de gauche. L'églogue de Virgile s'encadre sans effort et sans peine dans le poëme de Sannazar, et, quoique païenne, s'adapte naturellement à l'épopée chrétienne [1].

Après avoir parlé des défauts de Sannazar, je voudrais essayer de faire sentir ce qu'il y a de charme naturel dans sa poésie, en dépit de ses réminiscences païennes. Pour cela, il faudrait, je crois, avoir affaire à un public qui eût quelque peu le goût de la poésie latine moderne. A Dieu ne plaise que, dans ma prédilection pour les vers latins, j'aille aussi loin que Commire, qui, dans une ode faite pour opposer les poëtes latins du règne de Louis XIV aux poëtes

1. Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,
Magna per exactos renovantur sæcula cursus.
Scilicet hæc virgo est, hæc sunt Saturnia regna,
Hæc nova progenies cœlo descendit ab alto,
Progenies, per quam toto gens aurea mundo
Surget, et in mediis palmes florebit aristis,
Qua duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras,
Et vetitum magni pandetur limen Olympi.
Occidet et serpens, miseros quæ prima parentes
Elusit, portentificis imbuta venenis.
(Lib. III.)

français du temps, ne craint pas de promettre l'immortalité aux poëtes latins, parce que, dit-il, ils écrivent dans une langue indépendante désormais des vicissitudes de l'usage et des caprices de la mode, tandis que, dans la poésie française, la langue change, pour ainsi dire, de siècle en siècle [1]! Le mérite que je trouve aux vers de Sannazar ne tient pas du tout à l'immobilité de la langue qu'il a choisie. Je suis même tenté de croire que la poésie latine moderne n'est pas plus à l'abri des changements du temps que la poésie française ou italienne. Ce qui me le fait penser, c'est que le style de Sannazar n'est pas le même que le style de Vida ou de Fracastor, c'est que la poésie latine italienne ne ressemble pas à la poésie latine française, ni celle-ci à la poésie latine anglaise, et que, dans ce genre de poésie, les différences de siècles se font sentir aussi bien que les différences de pays.

1. Nescis ut patrio novam
Sermoni faciem quæcumque ferat dies?
Nam quas nunc misere anxias
Scriptor quærere amat delicias, brevi
Usus, si volet, insolens
Spretas rejiciet non sine nausea.
. . . . . .
At certus Latiis honos
Et vani haud metuens tædia sæculi
Perstat gratia vatibus.....
(*Ode de Commire à Santeuil.*)

Ce que je loue dans Sannazar, ce n'est donc pas, comme le voudrait Commire, la stabilité de la langue qu'il a choisie, mais le bonheur de l'inspiration et de l'expression poétiques. Essayons d'en donner quelques exemples. Voici comment, dans la scène de la Salutation angélique, il peint l'étonnement de la Vierge, dans une comparaison pleine de grâce et de naïveté : « La Vierge demeure étonnée, baisse les yeux et pâlit. Telle, aux rivages de Myconi ou de Séripho, une jeune fille, occupée à recueillir des coquillages, errant les pieds nus au bord de la mer, si, de loin, elle aperçoit un vaisseau s'avançant les voiles déployées, surprise et n'osant plus remuer, elle oublie d'abaisser son voile et de rejoindre ses compagnes : elle regarde immobile le vaisseau qui fend la mer; mais, pendant qu'elle regarde, le vaisseau s'éloigne, voguant fièrement sur les flots avec ses voiles qui blanchissent sous les rayons du soleil [1] ».

1. ..... Stupuit confestim exterrita virgo,
Demisitque oculos, totosque expalluit artus.
Non secus, ac conchis si quando intenta legendis,
Seu Micone parva, scopulis seu forte Seriphi,
Nuda pedes virgo, lætæ nova gloria matris,
Veliferam advertit vicina ad littora puppim
Adventare, timet; nec jam subducere vestem
Audet, nec tuto ad socias se reddere cursu;
Sed trepidans silet, obtutuque immobilis hæret.
(Lib. I.)

Sannazar, dans sa jeunesse, avait, dit-on, voyagé en Grèce, et cette comparaison pleine, pour ainsi dire, de la beauté des mers et des rivages grecs, cette scène paisible et douce fait souvenir des voyages de l'auteur. Peut-être même, pour goûter le charme de ces vers, faut-il avoir touché des yeux ce climat enchanté, avoir vogué entre les îles de l'Archipel, avoir vu, étant soi-même sur le pont de quelque vaisseau, par un beau jour et sous ce beau ciel reflété dans cette belle mer, avoir vu, comme Sannazar, quelque jeune fille qui regarde passer le vaisseau; s'être abandonné à la contemplation de ces enchantements du ciel, de la terre et des eaux; avoir pensé que cette jeune fille, entrevue à peine dans sa pure et lointaine beauté, les contemple et les ressent comme nous; avoir enfin goûté le charme mystérieux et comme la sympathie de ces deux regards, des siens et des nôtres, qui s'unissent dans l'admiration du même spectacle et dans l'émotion du même sentiment? Je l'avoue même, en parlant ainsi, je prête à la comparaison de Sannazar des sentiments qu'elle n'a pas. Sannazar n'a voulu peindre que l'étonnement naïf de la jeune fille qui voit un beau vaisseau passer dans l'azur du ciel et de la mer; mais le paysage où il a placé sa gracieuse figure prête à son tableau un charme indéfi-

nissable, et que ceux-là seulement peuvent bien sentir qui ont goûté ce qu'il y a de douceur dans la contemplation d'un beau lieu sous un beau climat.

Sannazar, plus hardi que beaucoup d'autres poëtes, a osé décrire le mystère de l'incarnation, et il a réussi dans sa hardiesse. Ici la traduction est impuissante à rendre la témérité discrète de la poésie ; il faut se contenter de citer :

..... Repente nova micuisse penates
Luce videt : nitor ecce domum complerat; ibi illa
Ardentum haud patiens radiorum, ignisque corusci,
Extimuit magis. At venter, ...
. . . . . sine labe pudoris,
Arcano intumuit verbo. Vigor actus ab alto
Irradians, vigor omnipotens, vigor omnia complens,
Descendit; Deus ille, Deus! totosque per artus,
Dat sese miscetque utero. Quo tacta repente
Viscera contremuere; silet natura, pavetque
Attonitæ similis, confusaque turbine rerum
Insolito, occultas conatur quærere causas [1].

Et, comme si c'était peu d'avoir osé décrire ce

1. « Une soudaine lumière remplit et illumine la salle où la Vierge était agenouillée; sous l'éclat de ces rayons ardents, Marie baisse ses regards éblouis; mais en même temps son sein se gonfle, plein du Verbe divin. Sa pudeur n'a ressenti aucune atteinte. C'est une force qui rayonne autour d'elle, une force divine et toute-puissante, une force qui pénètre : c'est un Dieu, c'est Dieu lui même qui descend dans son sein, qui s'unit et s'attache à elle. Ses entrailles ont tressailli profondément, et la nature se tait comme interdite d'effroi. Frappée d'une confusion inattendue, elle cherche à pénétrer les causes du mystère qui s'accomplit contre ses lois. »

prodige, il fait plus, il essaye de l'expliquer, et il l'explique, mais en poëte, par une image ingénieuse et brillante : « Tel un rayon de soleil pénètre le verre, lumière puissante et forte qui traverse le cristal sans le briser [1]. »

Ce sont là, si j'ose le dire, des difficultés vaincues qui honorent la poésie, non que je fasse grand cas des tours de force qu'on appelle en littérature les *difficultés vaincues*. Si j'admire les vers de Sannazar sur l'incarnation, ce n'est pas parce qu'ils étaient difficiles à faire, c'est parce qu'ils sont brillants et ingénieux, en dépit d'un sujet qui se prête mieux aux pieuses obscurités de la foi qu'à l'éclat de la description poétique.

Je n'ose comparer à ces descriptions élégantes et spirituelles qu'une description d'un genre complétement opposé, je veux dire celle des légendes apocryphes. Là, le récit est plein d'imagination à force d'être crédule. Telle est aussi bien la nature de

1. Je trouve ailleurs, au commencement du deuxième chant, une comparaison qui n'est ni moins gracieuse ni moins ingénieuse :

. . . . . Dum corde volutat,
Conceptus virgo insolitos et ab æthere lapsam
Progeniem, pluviæ in morem quæ vellere molli
Excepta, haud ullos sonitus nec murmura reddit.

l'imagination : il faut, pour qu'elle plaise, qu'elle croie tout, ou bien, si elle a des doutes, il faut qu'elle les cache sous l'éclat de la poésie. Encore faut-il dire que cette dernière ressource lui réussit moins bien. L'imagination plaît plus quand elle est naïve que quand elle est savante. Les descriptions de l'enfantement de la Vierge que je trouve dans les apocryphes sont bien différentes de celles de Sannazar; mais elles sont aussi chastes, si même elles ne le sont pas plus, parce que l'imagination, dans les apocryphes, jette un voile sur ces descriptions à force de naïveté et de foi, comme, dans Sannazar, à force d'élégance et de grâce.

« Le Christ allait naître. Joseph vit tout à coup le ciel s'arrêter, l'air rester immobile, et les oiseaux interrompre leur vol. Il regarda sur la terre, il vit une barque pleine de vivres et des paysans qui déchargeaient la barque; mais, quand leurs mains voulaient prendre, elles ne prenaient pas; quand leur bouche voulait saisir la nourriture, elle ne la saisissait pas; et, comme malgré eux, leur visage était tourné vers le ciel. Il vit des brebis dispersées çà et là; elles n'avançaient plus et restaient immobiles; le pasteur levant le bras pour les frapper de sa houlette, le bras restait levé et suspendu. Joseph regarda aussi dans le fleuve; les chèvres penchées

sur le bord pour boire ne buvaient pas. Tout restait immobile et interdit[1]. »

Je ne sais si je me trompe, mais cette suspension du mouvement de la nature, ce ciel, cet air, ces oiseaux qui s'arrêtent, ces mains qui restent levées, ces chèvres mêmes penchées sur l'eau et demeurant sans mouvement, tout cela me semble une invention plus hardie et plus poétique peut-être que l'étonnement du personnage allégorique de la nature, qui s'inquiète et demande les causes du changement de ses lois ordinaires. Je vois ici comment la foi invente, ailleurs comment l'imagination et l'esprit cherchent à inventer.

Le moment où le Christ naît est dans Sannazar un tableau plein de grandeur, souvent reproduit par les peintures italiennes. Joseph, prenant entre ses mains l'enfant qui vient de naître, se sent pour ainsi dire inspiré par l'haleine naissante qui sort de la bouche divine :

. . . . . Ibi auram,
Insperatam auram divino efflantis ab ore,
Ore trahens, subito correptus numinis haustu,
Afflatusque Deo.....

Ainsi, dès sa naissance, le Christ est déjà Dieu; il l'était même aussi dans le sein de sa mère. Ne

1. Évangile de saint Jacques Mineur, chap. 18.

nous étonnons donc pas que les légendaires, dont l'imagination va plus loin que celle des poëtes, aient fait parler Jésus même avant la naissance; ne nous étonnons pas de lire dans l'Alcoran [1] que Joseph, voyant la grossesse de Marie et ayant conçu des doutes, l'enfant Jésus, élevant la voix du sein de sa mère, dit : « O Joseph! que veulent dire ces soupçons? Lève-toi, va à tes affaires, et demande pardon de ton péché. » Chose curieuse, ce n'est pas seulement dans les apocryphes que Mahomet a pris cette tradition de Jésus parlant du sein de sa mère ; les apocryphes l'avaient eux-mêmes peut-être empruntée aux fables répandues sur la naissance d'Apollon et de Diane. Callimaque, dans son hymne sur Délos, raconte que Latone, chassée de Thèbes et songeant à chercher un asile dans l'île de Cos, Apollon prit la parole dans le sein de sa mère pour lui conseiller d'aller chercher asile à Délos.

Sannazar finit son poëme par une prédiction des miracles du Christ, prédiction mise dans la bouche de Protée. C'est toujours le même système de confusion ou d'alliance qui caractérise l'époque de la renaissance; mais, malgré cet anachronisme, je ne veux point oublier les derniers vers de son poëme,

1. On sait que l'Alcoran a beaucoup puisé dans les faux évangiles répandus en Orient.

vers charmants, pleins du charme du climat de Naples, pleins de la beauté de cette mer d'azur qui vient en caresser les bords : « C'est ici que je termine mes chants sur l'enfantement divin que j'ai osé célébrer. Et maintenant les frais ombrages du Pausilippe, les rivages de la mer, Neptune, ses tritons, le vieux Nérée et ses nymphes m'invitent au repos ; vous surtout, bords charmants de Mergellina, avec vos grottes chères aux muses, avec vos orangers chargés de fleurs odorantes, l'oranger qui donne à nos climats la beauté des bois de l'Orient et ceint mon front d'une couronne plus belle que le laurier [1]. »

Je serai plus court sur Vida que sur Sannazar. Les vers de Vida, dans les six chants de sa *Christiade*, me semblent avoir un grand inconvénient : ils se ressemblent tous, ils sont tous faits, pour ainsi dire, sur le même patron, ils rendent tous le même son. Dans Sannazar, malgré les anachronismes, il y a de l'inspiration poétique. Dans Vida, il y a les mêmes

1. Hactenus, ô superi, partus tentasse verendos
Sit satis; optatam poscit me dulcis ad umbram
Pausilypus, poscunt Neptunia littora, et udi
Tritones, Nereusque senex, Panopeque, Ephyreque,
Et Melite, quæque in primis mihi grata ministrat
Otia, Musarumque cavas per saxa latebras,
Mergellina, novos fundunt ubi citria flores,
Citria Medorum sacros referentia lucos,
Et mihi non solita nectunt de fronde coronam.

anachronismes, la même confusion de souvenirs païens et de traditions chrétiennes; mais, au lieu d'inspiration poétique, je ne trouve plus que ce que j'appelle la rhétorique. Je ferais dater volontiers de Vida l'introduction, dans la littérature du quinzième siècle, de la paraphrase et de la périphrase. Ce sont là les deux grandes machines de la poésie de Vida. Tout est paraphrasé, c'est-à-dire que le récit a une sorte de mouvement oratoire au lieu du mouvement libre et aisé de la narration; et, comme si ce n'était pas assez d'altérer les événements par cette perpétuelle paraphrase, de leur ôter leur caractère particulier pour les métamorphoser en lieux communs, la périphrase est là pour effacer le peu qui resterait de vérité. Ainsi, le mot propre disparaît perpétuellement sous la périphrase, comme l'évènement sous la paraphrase. N'espérez plus trouver ici rien qui rappelle la simplicité naïve des scènes de l'Évangile: l'Évangile n'est plus qu'un thème oratoire.

Citerai-je quelques exemples? J'ai raconté avec plaisir, je l'avoue, la description naïve que les évangiles apocryphes font des miracles qui accompagnent la fuite en Égypte. Dejà, dans Gerson, ces miracles étaient indiqués plutôt que racontés, et ils étaient devenus un sujet de réflexions plutôt que de

descriptions. Dans Vida, ils se métamorphosent en descriptions presque banales, faites à l'aide d'hémistiches empruntés aux auteurs anciens :

> Auræ omnes terrent pavidos, capitique timentes,
> Tam caro; at puero blandiri murmure silvæ
> Lauricomæ, et ramis capita accurvare reflexis
> Aurarumque leves animæ indulgere susurro.

Les vers sont élégants, mais c'est une élégance vieille et morte. Il n'y a pas dans Vida un miracle de Jésus-Christ enfant qui ne soit, pour ainsi dire, un plagiat des poëtes anciens. L'auréole même que nous sommes habitués à voir autour de la tête du Christ n'est, dans Vida, qu'un reflet de cette flamme mystérieuse qui, dans le deuxième livre de l'*Énéide*, s'attache à la chevelure du jeune Jules [1].

A la paraphrase et à la périphrase, qui sont déjà les deux plaies de ce poëme, ajoutez l'allégorie, et une allégorie qui a toujours soin d'être une imitation de l'antiquité. Les personnages allégoriques me semblent avoir, dans les sujets chrétiens, un inconvénient tout particulier. Dans le paganisme, chaque vice et chaque qualité étaient déifiés, et, quand

1. ..... Quoties sanctos expavimus ignes,
Flammarumque globos, et terrificos fulgores,
Sæpe quibus visus puer est ardere nitentem
Cæsariem, cœli dum splendet luce corusca!
(Lib. III.)

l'homme agissait, c'était d'après l'inspiration d'une de ces divinités fabuleuses. Le christianisme a rendu à l'âme humaine son indépendance et sa responsabilité. L'homme, dans le christianisme, agit en vertu de ses affections et de ses sentiments, et non plus d'après l'ordre de je ne sais quel dieu. Aussi l'introduction de personnages allégoriques dans un sujet chrétien devient une sorte de contradiction choquante. Pourquoi, en effet, faire intervenir une divinité là où l'homme suffit? Que penser, par exemple, de Vida, qui, pour expliquer le reniement de saint Pierre et cette peur si naturelle et si humaine, hélas! dont le fidèle apôtre est saisi quand il se trouve seul au milieu des serviteurs de Caïphe, que penser de Vida, qui évoque des enfers la Peur, divinité qu'accompagnent, dit-il, l'Engourdissement et la Lâcheté aux yeux baissés [1]?

Jamais l'horreur du mot propre et l'effort pour trouver le mot prétendu élégant n'ont été poussés plus loin. On sait quelles ont été les bizarreries de ce paganisme littéraire du quinzième et du seizième siècle, en Italie surtout, quand l'excommunication devenait, grâce au purisme, l'interdiction de l'eau

1. Tristior haud ulla est umbrosis pestis in oris
Scilicet, atque hominum egregiis magis æmula cœptis;
Frigus ei comes, et dejecto Ignavia vultu.

et du feu; quand les saints s'appelaient les dieux immortels, *superi immortales;* quand le bon Dieu prenait le nom du Dieu très-bon et très-grand; quand, au lieu de dire simplement l'Ancien Testament, *Vetus Testamentum*, les latinistes scrupuleux disaient *Vetus Instrumentum*, au risque d'être mal compris [1]; quand enfin des évêques, de peur de gâter leur belle latinité, obtenaient un bref du pape qui leur permettait de lire leur bréviaire en grec. Vida est de cette école de puristes. Dans ses vers, le Saint-Esprit s'appelle *Aura*,

Aura, veni, afflanti Patris omnipotentis ab ore,

parce que, sans doute, le mot *spiritus* étant le mot théologique, n'est pas assez élégant. L'eucharistie devient le présent de Cérès; *Cerealia dona;* enfin, quand Jésus-Christ, par le miracle de la multiplication des pains, a rassasié la foule accourue pour l'entendre, au lieu de dire le Sauveur ou Jésus, Vida le désigne par ces mots : *Rex optimus*,

Ut compressa fames, surgit rex optimus ipse.

1. Si scripta omnia, quibus amores, res amatoriæ continentur, sunt cum suis scriptoribus repudianda, repudientur canonicæ scripturæ, hoc est *Instrumenti veteris* luculenta illa volumina.....

(PHIL. BEROALDI ORATIO : *In Propertium, de amore*, fol. 5, ed. 1510.)

C'est ainsi que, pendant tout le poëme, la couleur chrétienne disparaît sous je ne sais quel vernis brillant, mais faux, emprunté à l'antiquité.

La *Christiade* de Vida est le commencement et l'original de ce que j'appelle l'épopée classique, poëme de convention, réglé et taillé sur le modèle de l'ancienne épopée et surtout de l'*Énéide*, où il y a nécessairement une tempête, parce que Virgile en a une, et un récit qui dure plusieurs chants, en mémoire aussi du récit d'Énée dans Virgile : poëme où l'étude est tout, qui n'a ni inspiration ni liberté; littérature de deuxième main, qui semble n'avoir de cause que dans les bibliothèques et non dans les sentiments et les émotions du cœur humain. Assurément Vida a le mérite d'une versification élégante et correcte; ce mérite est presque son défaut. Parfois cependant ce genre de mérite apparaît dégagé des défauts que je lui ai reprochés. Je ne citerai pas, pour donner une idée de la poésie de Vida, la mort de Jésus-Christ, morceau très-vanté, qui me paraît sentir singulièrement la déclamation. Je citerai plutôt quelques traits de l'entrée triomphante de Jésus-Christ aux enfers. Là il y a de beaux vers, sans qu'il y ait en même temps trop d'anachronismes de langage, je veux dire trop de réminiscences païennes. Peut-être cela tient-il

au sujet, car l'enfer a toujours été un peu païen, même dans les croyances chrétiennes, et il n'y a guère de différence entre l'enfer des anciens et l'enfer des modernes. Vida peint d'abord la joie des élus quand ils pressentent l'arrivée du Christ :

« Tous frémissaient de joie et de bonheur. Ainsi, quand les habitants d'une ville longtemps assiégée, après avoir vu l'ennemi ébranler pendant longtemps leurs murailles et menacer leurs demeures, voient de loin arriver l'armée amie qui doit les délivrer, tous tressaillent de joie, et leur âme abattue se reprend à l'espérance. . . . . .

« Jésus s'arrête aux portes de l'enfer; il les pousse de sa main. A ce coup, la terre épouvantée tremble et retentit, les astres chancellent, et l'enfer mugit au loin dans la profondeur de ses ténèbres. A ce bruit, du fond des vallées infernales accourent les démons épouvantés [1]; c'est en vain qu'ils exhalent de leurs gosiers béants un feu terrible et des tourbillons de fumée : la force du Dieu tout-puissant se fait sentir, et les portes, bondissant sur leurs gonds, s'entr'ouvrent d'elles-mêmes. Alors apparaît l'intérieur de cette maison de confusion; les ténèbres s'éclair-

1. Vida les appelle *Lucifugi fratres*, les frères qui fuient la lumière, et les représente sous la forme humaine jusqu'au milieu du corps, avec des queues de dragon au lieu de pieds.

cissent, la nuit se dissipe, tant est vive la lumière qui jaillit du visage du Christ... Les démons, reconnaissant la figure du Christ, objet de leur colère, cette figure étincelante de rayons et de lumière, cherchent en vain l'obscurité, et, repliant timidement leurs queues de dragon sous leur corps, poussent dans leurs cavernes de tristes et impuissants hurlements. Tels ces habitants barbares des Alpes qui supportent l'effort des vents et des orages déchaînés sur ces monts, si tout à coup une armée romaine, avec ses armes étincelantes, apparaît dans leurs retraites, alors, avançant timidement la tête du fond de leurs cavernes et bientôt se dispersant sur les montagnes, on les voit s'asseoir sur quelques roches escarpées, et de là, immobiles d'effroi, contempler les bandes guerrières qui marchent au fond des défilés [1]. »

Outre sa *Christiade*, Vida a fait aussi des hymnes consacrés à Dieu, à Jésus-Christ, au Saint-Esprit, à la Vierge, aux principaux apôtres, et ces hymnes,

1. Ut vero in mediis Divum penetralibus hostes
Videre, et faciem invisam agnovere per umbras,
Ardentem radiis ac mira luce coruscam,
Protinus aspectu subito terrentur, et imas
Conjiciunt sese in latebras, linguaque remulcent
Commissas utero caudas, stratique tremendum
Nequicquam umbrosis in speluncis ulularunt.
. . . . . .

qui ne sont pas, il est vrai, destinés à être chantés dans l'église, ne sont guère plus chrétiens de forme et d'expression que son poëme épique. Ce sont des hymnes faits à l'imitation de ceux d'Homère et de Callimaque. Seulement Callimaque recherchait avec une sorte de curiosité d'antiquaire les légendes mythologiques. Vida, au contraire, fuit avec soin les légendes chrétiennes. Il est d'une piété trop éclairée pour les admettre comme chrétien, et d'un goût trop sévère pour les chanter comme poëte. Dans ses hymnes, il est un peu théologien, mais du côté où la théologie touche à la philosophie [1], et surtout il tâche d'exprimer en beau style les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Il se félicite, en commençant, d'avoir réconcilié le Parnasse avec le Calvaire; il croit même, singulière illusion, avoir créé la poésie chrétienne, au moment où il la défigurait par l'étrange confusion de son style [2]!

1. Je citerai quelques-uns de ces vers, moitié théologiques et moitié philosophiques. Ainsi, quand il essaye de définir Dieu :

Quidquid es, o, seu vis, seu mens, seu spiritus ille
Qui mare, qui terras, qui cœlum numine comples;
Tu tibi principium, tibimet tu terminus ipse,
Incipis abs te, si incipis; in te desinis ipsum.

2. Carmina enim mutanda, novo nunc ore canendum;
Jamque alias sylvas, alios accedere fontes
Edico.

La philosophie platonicienne et le beau langage ont failli détruire la poésie chrétienne en Italie au quinzième siècle, et, s'ils n'ont pas tout à fait arrêté l'essor de cette poésie, ils l'ont au moins beaucoup contrarié. La renaissance a donné à la littérature moderne un esprit païen qui y est resté. Cet esprit a aidé au bon goût, il a nui à la foi. C'est dans Vida et dans les poëtes de cette école qu'on peut le mieux observer le travail qui se fait alors dans la littérature. Nous avons vu tout à l'heure combien Vida, dans sa *Christiade*, avait de répugnance à se servir, pour désigner le Saint-Esprit, du mot théologique de *spiritus;* dans ses hymnes, il n'est pas moins embarrassé pour le définir d'une manière à la fois philosophique et élégante : « C'est, dit-il, cet amour que dans sa bonté le maître souverain de l'Olympe a pour les mortels, cet amour que dans notre reconnaissance nous avons pour lui à notre tour; que les habitants du ciel et de la terre ont les uns pour les autres, et qui les rend frères, cet amour enfin qui est le mutuel penchant du ciel et de la terre, le feu qui anime tout, le nœud indestructible et doux qui unit les éléments, la force des âmes divines, le don infini de Dieu. C'est de là qu'émanent la piété et la vertu. Souffle puissant, amour plein de force, Dieu qui partout respire, esprit enfin, dont les

créations sont partout répandues, c'est toi que partout nous voyons, toi que partout nous entendons [1]. » Il y a dans ces vers de l'éclat et de l'élévation; mais ils ne se sentent guère de l'inspiration de l'Évangile, et cette divinité partout répandue pour tout animer, cet amour qui unit le ciel et la terre, ressemble beaucoup plus à l'Amour, au dieu primitif chanté par le vieil Hésiode, qu'au Saint-Esprit, qui, sous la forme d'une colombe, préside au baptême de Jésus-Christ, ou, sous la forme de langues de feu, vient inspirer les apôtres.

Il y a au quinzième siècle, en Italie, parmi les lettrés, deux sortes de paganismes, le paganisme qui prête au christianisme ses mots, ses images, ses idées et presque ses sentiments : c'est celui de Vida dans son poëme et dans ses hymnes ; le paganisme qui emprunte au christianisme ses idées

1. Hic amor est quo mortales regnator Olympi
Prosequitur bonus; hic idem quo nos quoque contra
Grati illum ardemus, quo se superique hominesque
Mutuâ amant inter sese pietate foventes.
Hic amor est cœli; terrarum hæc mutua flamma,
Cuncta fovens, nodusque tenax et amabile vinclum,
Cœlestum vis magna, dei immemorabile donum.
Hinc omnis pietas, hinc omnis denique virtus.
Aura potens, amor igne potens, spirabile numen,
Spiritus ipse, tui apparent vestigia ubique [videmus.
Numinis ampla; tuum est quodcumque, ubicumque

et ses sentiments : ce dernier genre de paganisme est le plus curieux et témoigne de l'étrange confusion qui s'était faite alors dans les esprits. Il y avait des poëtes qui, dans leur passion pour l'antiquité, s'étaient élancés du premier bond jusqu'au paganisme littéraire le plus absolu, et qui chantaient Jupiter, Junon, Minerve, Apollon et Vénus plutôt que la Vierge et les saints : tel est, par exemple, le poëte Marullus [1]. Mais, arrivés là, les poëtes de cette école reculaient bientôt, comme malgré eux, vers les idées chrétiennes, et pendant que Vida dans ses hymnes rapproche Jésus-Christ de Jupiter, et le Saint-Esprit de l'Amour primitif, Marullus dans ses hymnes rapproche, au contraire, Jupiter de Jésus-Christ et l'amour mythologique de l'amour divin. Voyez ces vers de l'hymne de Marullus à Jupiter : « C'est lui que nous adorons, le créateur du monde et le maître des cieux, qui n'a ni commencement ni fin, ni naissance ni mort, qui gouverne tout, n'est asservi lui-même à aucune loi, qui, tout entier en lui-même, échappe aux vicissitudes du temps par son éternité, et donne au monde l'abondance des jours. Il n'a qu'un fils, l'unique objet de son amour, éternel comme lui, pur et sans tache ; c'est à

1. Marullus, né à Constantinople avant la prise de cette ville par les Turcs, 1453; mort en Italie en 1500.

lui qu'il a confié le soin de l'univers, la tutelle de son empire; c'est avec lui qu'il partage son pouvoir [1]. » C'est ainsi qu'au quinzième siècle, par un perpétuel échange d'idées, le Christ est païen et Jupiter est chrétien, tant les deux inspirations du moyen âge et de l'antiquité se mêlent dans l'esprit des poëtes de ce temps, qui ne peuvent se décider ni à renoncer à l'élévation des idées chrétiennes, même quand ils célèbrent le paganisme, ni à l'élégance et à la beauté de la poésie antique, même quand ils chantent des sujets chrétiens.

1. Et rerum autorem dominumque agnoscimus æthræ,
Quem non principium, non ulla extrema fatigant,
Expertem ortus atque obitus; qui cuncta gubernas,
Nescius imperii, totusque in te ipse vicesque
Despicis æternas et tempora sufficis ævo :
Unigenam sancto prolem complexus amore
Æterno æternam et perfectam, labe carentem,
Cui rerum late custodia credita cessit
Et regni tutela tui consorsque potestas,
Temperat acceptas sine fine et tempore habenas.
(*Hymnes de Marullus*, liv. Ier.)

VII

L'ÉPOPÉE CHRÉTIENNE EN FRANCE

AU XVIe SIÈCLE

BRODEAU, DEBOUQUES ET FRÉNICLE

Nous avons vu l'épopée chrétienne dans la poésie du moyen âge et dans la poésie de la renaissance. Voyons maintenant comment la poésie française, à sa naissance, c'est-à-dire au seizième siècle, a essayé de traiter ce grand sujet, et suivons-en les diverses tentatives jusqu'à la fin du siècle.

Parmi les poëtes qui, au seizième siècle et au commencement du dix-septième, ont essayé de chanter l'épopée chrétienne, j'en prendrai trois particulièrement, Victor Brodeau, qui représente l'école de Marot, Charles Debouques, qui représente l'école de Ronsard, Nicolas Frénicle enfin, qui représente l'é-

cole de Malherbe. Nous trouverons dans ces trois poëtes, non-seulement de quoi étudier les diverses ébauches d'épopée chrétienne faites en France au seizième siècle et au commencement du dix-septième, nous pourrons de plus y étudier les vicissitudes de goût et de style qui ont signalé l'histoire de la poésie à cette époque. Le *Jésus-Christ crucifié* de Frénicle est le seul ouvrage qui ait la forme du poëme épique. Les deux autres, les *Louanges de Jésus-Christ*, de V. Brodeau, et le *Poëme sur les merveilles de Jésus-Christ*, de Ch. Debouques, sont plutôt lyriques qu'épiques; car les réflexions et les émotions du poëte y remplacent le récit; l'auteur intervient dans son œuvre, ce qui est le caractère distinctif de la poésie lyrique et le contraire de la poésie épique.

V. Brodeau, qui mourut en 1540, avant l'éclat de l'école de Ronsard, fut, comme Marot son maître, valet de chambre et secrétaire de François Ier et de sa sœur la reine de Navarre. Dans son poëme des *Louanges de Jésus-Christ Notre Sauveur*, il y a entre le style et le sujet le contraste qui se fait sentir dans la traduction des psaumes de Marot, c'est-à-dire que la langue est trop faible encore pour porter le poids de la pensée. Le style élégant et naïf de Marot, qui se prête au badinage des sujets légers, convient mal

à la grandeur et à la gravité des psaumes. Qu'est-ce de Brodeau, moins bon poëte assurément que son maître, quand il essaye de chanter les symboles merveilleux qui, dans l'Ancien Testament, annoncent Jésus-Christ, les prodiges qui, dans le Nouveau, signalent sa mission, et enfin le suprême jugement que l'Homme-Dieu doit venir prononcer sur l'humanité à la fin des temps? Il faut, pour un pareil sujet, une langue hardie et forte. Telle n'est pas la langue poétique de l'école de Marot. Née de l'imitation des anciens trouvères français plutôt que de l'étude de l'antiquité, la poésie de l'école de Marot manque de force et de grandeur. La langue de Marot se rattache à la langue du dix-septième et du dix-huitième siècle par quelques-unes de ses qualités. Elle a fourni quelque chose à la phrase de Voltaire, qu'on a eu raison d'appeler le plus français de tous les styles, parce qu'il est le plus clair; mais elle n'a rien donné à la langue de Pascal, de Bossuet, de Fénelon; rien à la langue de J. J. Rousseau. Elle contient un des éléments et un des principes de notre langue; mais elle n'en contient qu'un : l'élégance et la finesse. La force, la grandeur, et ce que j'appellerais volontiers l'haleine de la phrase, tout cela dans notre langue vient d'une autre école, de l'école de Ronsard.

Avec une langue naïve comme celle de Marot, Brodeau, dans son poëme des *Louanges de Jésus-Christ*, n'a dû réussir qu'en certaines parties, dans celles qui se prêtent à l'expression des sentiments simples et naïfs, dans celles où le sujet ne s'élève pas. Non pas qu'il n'y ait des vers touchants dans Brodeau; mais ils ne sont touchants que par naïveté; on voit que le poëte ne sait point encore user des ressources du pathétique. Deux citations justifieront ces remarques.

Brodeau, passant en revue les différents personnages de l'Ancien Testament qui servent de symboles à Jésus-Christ, arrive à Isaac; et il trouve, pour exprimer la résignation de cette jeune et pieuse victime, quelques vers d'une élégance simple et vraiment touchante :

Jeune Isaac, enfant plein d'innocence,
Qui, dès le temps de ton adolescence,
Te démontras au père obéissant
Jusqu'à la mort, laquelle sans défense,
Bien qu'il n'y eût en toi aucune offense,
Voulus souffrir par ta bonté immense,
Et par l'amour dont tu fus languissant;
Prompt d'obéir, désirant de complaire,
Et de bon gré désirant satisfaire
Au saint décret du Père tout-puissant,
Portas le bois sur le mont de Calvaire,
Tendant le col, sans crier ni sans braire,
Comme un agneau qui se laisse défaire
Patiemment au faux loup ravissant...

Ailleurs, peignant l'abandon de Jésus-Christ, Brodeau s'écrie que tous les animaux, même les plus sauvages, ont leur retraite :

Il n'en est point de telle cruauté
Qui n'ait sa fosse; un oiseau en été
A bien son nid; et toi, toute beauté,
Tu n'as eu lieu pour reposer ta tête.

Tel est le caractère de l'inspiration et de l'expression poétique dans Brodeau : une inspiration douce plutôt qu'élevée, une expression gracieuse plutôt que forte.

Charles Debouques, l'auteur des *Merveilles de Jésus-Christ*, appartient à l'école de Ronsard. Quoique son poëme ait paru en 1642, c'est-à-dire longtemps après la décadence de l'école de Ronsard, cependant il est de cette école. Debouques vivait en province et dans la solitude : « Dans la solitude, dit-il, où je me trouve réduit faute d'emploi, il m'est arrivé que mon malheur m'est tourné à bien, en ce que, m'éloignant du monde, je me suis approché de Dieu. » Ce genre de vie explique comment Debouques resta fidèle à l'école de Ronsard, même après son déclin : il a fait ses vers comme on les faisait dans sa jeunesse, sans s'inquiéter des changements introduits par le goût sévère et impérieux de Malherbe [1]. Si je vou-

1. Il y a dans la préface de Debouques une pensée cu-

lais caractériser son poëme, ou plutôt si je voulais le faire goûter, je crois qu'il faudrait, pour ainsi dire, commencer par le traduire en français, tant cette langue de Ronsard est étrange pour nos oreilles!

Il y a en effet, dans Debouques, beaucoup de poésie au fond : c'est la forme qui manque ; l'expression répugne, et nous ne nous soucions pas de faire effort pour pénétrer une pensée qui est tellement enveloppée. Cependant, en prenant quelque peine, on se trouve récompensé. Et qu'on ne croie pas que ce soit seulement pour les poëtes de l'école de Ronsard qu'il faille prendre ce soin de les traduire pour les goûter. J'ai lu des poëtes de nos jours qui auraient aussi besoin d'être traduits pour être goûtés. Quand les littératures commencent, la pensée, gênée par l'inexpérience et la faiblesse du langage, a besoin d'être traduite pour être appréciée ; mais les

rieuse et presque la même que celle des beaux vers du marquis de La Fare sur l'avantage de la rime, dans sa réponse à Lamotte-Houdard. « Comme la poudre, dit Debouques, fait d'autant plus d'efforts qu'elle est plus pressée, la pensée restreinte dans les bornes de la poésie agit beaucoup plus puissamment que dans l'étendue de la prose. » Cette phrase montre que Debouques écrivait mieux en prose qu'en vers. C'est que dans la prose il suivait, sans s'en douter, le goût général et parlait comme tout le monde, tandis que dans la poésie, qui a quelque chose de plus particulier ou de plus convenu, il suivait le goût de l'école où il avait été élevé.

derniers jours des littératures ressemblent de ce côté aux premiers. La lassitude produit le même effet que la faiblesse, et la pensée se trouve également cachée et obscurcie, soit quand l'expression vieillie et émoussée ne peut plus la reproduire, soit quand l'expression, encore faible et naissante, ne peut pas l'égaler. Autrefois, le mot propre n'était pas encore trouvé; aujourd'hui il est oublié. C'est le même dommage pour la pensée. Il faut donc, pour ainsi dire, traduire les premiers et les derniers poëtes d'une littérature. Je suis persuadé, pour ma part, qu'il y a toujours à peu près autant de poésie dans l'imagination de l'homme, et qu'au fond l'esprit humain est toujours également inspiré. La différence tient à l'expression et aux différents âges de la langue, qui n'est vraiment propre à la poésie qu'en ses jours de jeunesse et de maturité.

Charles Debouques est plutôt orateur que poëte, plutôt prédicateur que chantre ou conteur épique. Il réussit surtout quand il explique ces maximes d'humilité et de patience familières au christianisme. Ainsi, quand le Christ naît sur la paille et dans une étable, Debouques s'écrie :

Mendiant qui, transi de faim et de froidure,
Et tout ulcère et vers, étendu sur la dure,

Pleurais, t'imaginant que Dieu t'eût oublié,
Relève ton courage en Christ humilié [1].

Écoutez encore quand il peint l'orgueil et la chute d'Hérode. Hérode disait :

Les lois de mes édits sont celles du destin;
C'est mordre sur l'acier que choquer ma puissance.
N'écraserai-je pas un ver en sa naissance?
Mais, comme un vermisseau, sous le pied tout puissant,
Il chut [2] de sa Babel au-dessous du néant.

Certes, il y a là bien des duretés; mais il y a de la verve. Je ne sais même pas s'il n'y a point quelques-unes des tournures de cette école surannée que nous pouvons regretter. Ainsi, cet idiotisme, *tout ulcère et vers* en parlant du mendiant; ailleurs, en parlant de l'ange, *l'ange toute paix et joie;* puis, ces métaphores hardies et ces mouvements rapides de pensée, comme :

Géants, bâtissez bien; sitôt qu'il soufflera,
La tour de votre orgueil sur vos têtes cherra;

souvent des alliances de mots vraiment belles par leur audace et leur justesse, quand il plaint le démon que l'ange tient captif sous son *talon implacable.*

1. En voyant le Christ humilié.
2. Tomba.

Ce ne sont là, il est vrai, que des mots, des traits qu'il faut chercher à travers la rudesse de la langue de Ronsard; mais il y a souvent dans Debouques des vers entiers dignes de nos bons poëtes, des vers où la pensée est grande et où l'expression atteint la pensée. Qui a mieux exprimé la double nature de Jésus-Christ que dans ce vers :

Christ, homme pour mourir, Dieu, pour vaincre la mort?

Qui a mieux caractérisé, et d'une façon plus précise, la différence entre la loi juive et la loi chrétienne, entre la loi de justice et la loi de grâce que Debouques, dans ces deux vers où il exprime le changement qui se fait dans les Juifs convertis :

Et le peuple disant : J'ai vu Dieu, je mourrai,
Te contemplant, a dit : J'ai vu Dieu, je vivrai?

N'est-ce pas là une belle et vive définition de la loi ancienne qui inspirait la terreur, et de la loi nouvelle qui inspire la confiance?

Parfois Debouques parle en vers comme eût fait Bossuet :

Mais Dieu, qui sait et peut, va toujours de son train.

Il y a, comme on sait, dans Ronsard, des vers pleins de grâce et d'élégance. Debouques a aussi

parfois ce genre de mérite. Je finirai mes citations par cette strophe sur Adam avant sa faute :

Oh! qu'Adam fut heureux, tant que son innocence
Lui conserva les droits de sa noble naissance!
. . . . . .
Il n'était que clarté, que beauté, que vigueur;
Le ciel ne s'éclairait que pour le satisfaire;
Éden n'était paré qu'à dessein de lui plaire.

Je me suis arrêté quelque temps sur le style de Debouques, parce qu'il caractérise une école qui a tenu une grande place dans l'histoire de notre littérature. Ce sont là les premiers linéaments et la première ébauche de la poésie française, régénérée par l'étude de l'antiquité. Ce sont les premiers signes de cette alliance féconde entre la littérature antique et notre littérature, alliance entreprise témérairement par l'école de Ronsard et qui avait mal réussi, reprise avec goût et avec habileté par l'école de Boileau et de Racine, et qui a fini par fixer le caractère même de notre langue poétique. En parlant du poëme de Debouques comme je l'ai fait, je me suis plutôt peut-être occupé de l'histoire de la poésie française que de l'histoire de l'épopée chrétienne.

Le poëme de Nicolas Frénicle, intitulé *Jésus-Christ crucifié*, donne mieux l'idée d'un poëme épique ; il en a la forme tout au moins. Mais Fré-

nicle n'est qu'un imitateur de Sannazar et de Vida, et cela ne fait pas un poëte épique. Frénicle, né en 1600, à Paris, a fait un assez grand nombre de poésies. Nous avons de lui des élégies amoureuses où il chante tantôt Chloris et tantôt Angélique, et cela sans doute à l'imitation de Desportes, qui, dans ses poésies, change deux ou trois fois de maîtresse. Il a fait aussi deux poëmes, l'un au roi Louis XIII sur ses victoires, l'autre à la reine mère sur la grandeur des Médicis. Ajoutez à cela des hymnes *à la Constance*, *à la Richesse*, *à la Poésie*, des églogues[1] dont une en onze chants; le premier est sur la grandeur des rois, les neuf suivants sur l'amour, et le dernier sur l'éloquence. Du reste, Frénicle semble travailler pour son plaisir plutôt que pour la gloire, et il en convient lui-même dans une de ses élégies adressée aux beaux esprits de son temps :

Ne vous étonnez pas que beaucoup de mes vers
Soient faibles de matière et marchent de travers :
J'y cherche du repos et non pas de la gloire.
Je ne suis pas de ceux qui, s'en faisant accroire,
Pensent pour peu de chose un renom acquérir,
Qui plaise à tout le monde et ne puisse mourir.

Plus tard, après avoir employé *la meilleure partie*

1. Églogues ici signifient évidemment poésies choisies (εκλεγειν).

de son âge à chanter l'amour profane, il revint à la religion, et c'est alors qu'il fit son poëme de *Jésus crucifié*, qui parut en 1636. Frénicle est de l'école de Malherbe, c'est-à-dire de l'école qui avait détruit la gloire de Ronsard. Il parle la langue des poëtes du règne de Louis XIII, qu'il ne faut pas dédaigner; car c'est la langue de Corneille, moins son génie; langue claire, facile, mais souvent vague et diffuse. Le style de cette école est plus français et moins poétique que celui de l'école de Ronsard.

En commençant son poëme, Frénicle, au lieu d'invocation, fait ce que j'appellerais plutôt une abjuration de ses vieux sentiments profanes :

Charmé de la douceur des profanes beautés,
Je me suis laissé vaincre aux molles voluptés.
Un aveugle a conduit mes premières années;
L'erreur les a vu naître et les a terminées.
Je sors de Babylone. . . . . .

Et son épilogue est animé des mêmes sentiments que son exorde. C'est l'enthousiasme chrétien qui l'a soutenu pendant tout son poëme :

... O toi, croix sainte du Sauveur,
Signe mystérieux de notre liberté,
Aide-moi sur les flots dont je suis agité.
C'est avec ta faveur que j'ai fait cet ouvrage.
Je te consacre tout et je t'en fais hommage.
. . . . . .

Si j'ai représenté tant soit peu dans mes vers
L'honneur que l'on doit rendre au roi de l'univers;
Si tant soit peu mon œuvre est utile aux fidèles,
Et s'il rend amoureux des beautés éternelles
Quelqu'un de tant d'esprits que l'étude entretient;
S'il profite au chrétien, si quelque fruit en vient,
Qu'il dure et que le temps, ennemi de la gloire,
Dedans un morne oubli n'en perde la mémoire.

Et plus loin, invoquant Jésus-Christ :

Que mon but ne soit point un titre ambitieux,
Une enflure de vent, une ombre, une fumée;
Vous seul, soyez ma fin, soyez ma renommée.

De si bons sentiments méritaient un meilleur poëte. Cependant Frénicle n'est pas indigne d'attention. Je n'aime ni ses inventions, qui sont pauvres, ni ses allégories, imitées de Vida. Mais il y a souvent, dans ses vers, un talent de poésie descriptive qui mérite d'être remarqué. Il semble, en effet, que la poésie descriptive soit une veine qui ait précédé en France la grande époque de notre littérature et qui l'ait suivie. Sous Louis XIII, il y a une école de poésie qui sait décrire avec élégance et avec facilité; et, dans les derniers jours de Louis XV, cette école, longtemps interrompue par cette admirable veine de poésie dramatique et morale qui commence avec Corneille, cette école recommence dans les ouvrages de Saint-Lambert, de Boucher et de l'abbé Delille.

En voyant ce genre de poésie ainsi répandu à cette époque, nous pouvons penser que ce n'est pas seulement le mérite particulier de tel ou tel auteur, mais un des caractères du temps. Je dirais même que Racine, dans ses commencements, appartient à cette école : la *Nymphe de la Seine* appartient souvent à la poésie descriptive; et plus tard, dans toute la maturité de son génie, Racine, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* parut se souvenir de ses premiers goûts de jeunesse quand il chantait :

Dieu donne aux fleurs leur aimable peinture,
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

Ce talent descriptif éclate dans Frénicle dès le commencement de son poëme. On sait que l'assemblée et la délibération des démons sont, pour ainsi dire, une des pièces obligées de l'épopée chrétienne. Frénicle n'a donc pas manqué de peindre l'enfer délibérant sur les moyens de perdre l'homme ; et son enfer, comme celui de Milton, est un empire paisible et régulier où les démons obéissent à Satan. Ces démons, dans Frénicle, sont les dieux de l'ancienne mythologie; il trouve pour les dépeindre quelques beaux vers descriptifs ;

Ces grands usurpateurs de temples et d'autels,
Qui d'une vaine pompe amusaient les mortels,
L'aboyant Anubis, dont l'insensible idole
Avait aux bords du Nil une trompeuse école,
. . . . . .
Celui qui déguisé sous le nom de Diane,
Buvait le sang humain sur un autel profane.

Les personnages allégoriques de Frénicle sont imités de Vida ou de Sannazar. Ainsi, comme dans Vida, c'est la Crainte qui, évoquée des enfers par Satan, s'empare du cœur de saint Pierre et le pousse au reniement. Nous trouvons aussi la Renommée de Virgile caractérisée au moins par un beau vers : la Renommée

. . . . . Qui poussait à la fois
De ses larges poumons un million de voix;

plus loin, la Vérité, autre personnage, à qui Frénicle a imaginé de faire raconter toute l'histoire de Jésus-Christ; le Jourdain, qui, comme dans Sannazar ou comme le Rhin dans Boileau,

. . . . . Couronné de roseaux,
Sortit d'aise comblé du profond de ses eaux;

la Nature enfin, qui joue aussi son rôle, qui harangue Jérusalem ingrate et qui, émue à l'aspect des souffrances de Jésus-Christ sur la croix, s'avise d'aller invoquer le secours du Sommeil. Frénicle ne manque

pas de décrire ce palais du Sommeil qu'il imite d'Ovide :

Une large forêt se répand à l'entour
Et défend le Sommeil des atteintes du jour.
. . . . . .
De pavots éternels son antre est couronné.
. . . . . .
Au plus profond de l'antre, en un lit suspendu,
Le Sommeil se tenait sur la plume étendu.
Le paisible Silence est sa garde fidèle,
Et la Nuit le nourrit d'une humide mamelle.

La Nature lui parle, mais à voix basse, de peur de troubler son repos; et telle est la puissance du dieu, que la Nature, en finissant son discours,

. . . . . Se hâta de sortir :
Elle sentait déjà ses yeux s'appesantir.

Ce vers,

Et la Nuit le nourrit d'une humide mamelle,

est assurément un beau trait de poésie descriptive.

Une comparaison, à propos des anges qui se répandent dans les cieux en chantant le Seigneur, me semble avoir le même genre de mérite :

Tels qu'on voit les oiseaux, au retour des beaux mois,
Rompre de leurs chansons le silence des bois;
Ou telles qu'on peut voir du sommeil éveillées,
Les abeilles remplir les plaines émaillées,

Quand le temps les invite au pillage des fleurs,
Lorsque les prés sont peints de diverses couleurs
Et qu'un astre propice à toute la nature
Rappelle les zéphirs et bannit la froidure.

Mais c'est surtout dans les églogues chrétiennes qui suivent son poëme de *Jésus crucifié* que Frénicle a donné carrière à son talent pour la description :

Éternelle demeure où le Seigneur habite,
Beaux cieux, globes luisants, où l'espoir nous invite,
Ouvrages merveilleux, louez en vos accords
L'abondance et l'éclat de ces divins trésors.

. . . . . .

Douce clarté du jour qui, sur ces beaux rivages,
Appelez vos troupeaux dans ces gras pâturages,
Lumière, beau rayon de la Divinité,
Partage des vivants, bénissez sa bonté.

Clair flambeau de la nuit, et vous, belles étoiles,
Qui de l'obscurité percez les tristes voiles,
Dans ce profond silence où votre éclat paraît,
Louez le nom de Dieu, racontez ce qu'il est.

Agréables forêts, et vous, antres sauvages,
Ruisseaux aux flots d'argent, délicieux rivages,
Qui des mains du Seigneur reçûtes la beauté,
Annoncez sa louange à la postérité.

Je dois dire, pour finir sur Frénicle, que même quand il ne décrit pas, il trouve encore pourtant quelques vers heureux et bien frappés. Ainsi, dans le discours de Jésus-Christ à son Père, dans le premier chant, ces deux beaux vers :

Avant que l'univers de l'un à l'autre pôle
Fût sorti du néant au son de ta parole;

ainsi, pour caractériser l'effet de la passion de Jésus-Christ :

Un sceptre de roseau va régir l'univers,
Et par un Dieu mourant les cieux nous sont ouverts;

enfin, une facilité de style que nous avons déjà remarquée, une phrase claire et aisée qui semble annoncer la phrase qui convient à la poésie dramatique. Ainsi, dans les lamentations de la Vierge sur la mort de son Fils :

Que ses jours ont coulé d'une course inégale!
Sa naissance éclata d'une pompe royale;
Une clarté nouvelle étonna les pasteurs,
Et sa pauvre cabane eut des adorateurs.

En résumé, ce qui rend curieuse l'étude des trois poëtes que nous venons de citer, c'est qu'on voit dans leurs ouvrages la langue poétique se former peu à peu. Ils n'ont rien fait ou peu de chose pour l'épopée chrétienne, sauf quelques vers inspirés par l'ardeur de la foi, mais qui, à cause de cela même, sont plutôt lyriques qu'épiques; mais ils ont fait quelque chose pour notre poésie française; non qu'ils soient les seuls qui aient travaillé à la former ou qu'ils aient de ce côté mieux travaillé que les autres. Brodeau,

Debouques, Frénicle, auteurs médiocres, ne peuvent pas compter parmi les grands ouvriers de notre langue française; mais ils marquent les différentes phases du travail fait par les trois grandes écoles du seizième et du dix-septième siècle : l'école de Marot, celle de Ronsard et celle de Malherbe. Ils peuvent servir, si je puis ainsi parler, de borne milliaire pour marquer les distances sur cette longue route que la poésie française a parcourue de Marot jusqu'à Boileau.

VIII

GUILLAUME BUDÉE

Guillaume Budée naquit la même année qu'Erasme[1] et mourut en 1540, quatre ans après lui. Il a vu finir le quinzième siècle; il a vu les derniers moments de l'ignorance du moyen âge; c'est lui qui marche à la tête des philologues français du seizième siècle, c'est lui qui a ouvert la route; il est leur devancier, leur aïeul, et il pouvait dans ses dernières années raconter à tout cet essaim de savants et de commentateurs nés de ses veilles laborieuses, le temps à peine croyable où il était le seul en France qui sût le grec.

Dans sa jeunesse rien ne sembla annoncer sa vo-

1. 1465.

cation. Il était né à Paris d'une ancienne famille de riches bourgeois. Son père, après l'avoir fait élever avec soin pour son temps, l'envoya faire son droit à Orléans. L'Université d'Orléans était fameuse alors pour la science du droit, et cette gloire s'est conservée jusqu'à Pothier, avec qui elle a fini. A Orléans, Budée perdit son temps et devint savant chasseur au lieu de savant jurisconsulte. Personne ne connaissait mieux que lui les qualités d'un chien de chasse, d'un faucon ou d'un épervier. Quand, plus tard, il fut le plus savant philologue de France, il n'oublia cependant pas ses études de vénerie, si chères à sa jeunesse, et dans son livre *de Philologiâ* il inséra un traité presque complet de la chasse. Il est vrai que cette digression a un but savant : Budée, dans ce livre sur la philologie, s'est donné pour interlocuteur le roi François Ier, à qui il veut démontrer la fécondité et la souplesse de la langue latine : il lui parle donc vénerie en fort bon latin, et il en parle avec un plaisir et un enthousiasme qui se sentent de son cours de droit à Orléans.

Ce qui peut-être avait dégoûté Budée de la science du droit, c'était la barbarie et la subtilité de cette étude. Quand Budée étudiait à Orléans, c'était le temps de la gloire d'Accurse et des glossateurs : on commentait, on distinguait, on subtilisait; l'esprit

du droit disparaissait, étouffé sous la glose. Le premier ouvrage de Budée fut une sorte de déclaration de guerre à l'école des glossateurs. Dans ses annotations sur les Pandectes, il attaqua Accurse et se fit regarder avec colère comme un novateur par toutes les vieilles têtes du Parlement et de l'Université. Ainsi c'est Budée qui porta les premiers coups à l'école des glossateurs; il fut un des précurseurs de cette grande école de jurisprudence que fonda Cujas, école toute française, comme l'école d'Accurse était toute italienne. L'esprit français éclate déjà dans les premiers travaux de Budée : je le reconnais à sa hardiesse à écarter le fatras des commentaires et à appliquer le bon sens à la jurisprudence.

Bientôt il se sentit saisi d'un ardent amour pour l'étude ; il s'y livra avec une ardeur incroyable. Plus de plaisirs, plus de chasse, plus de distractions ; il s'enfermait pour étudier, songeant à peine à prendre la nourriture nécessaire. Son père lui représenta sa santé qu'il compromettait par tant de travail, son avenir qu'il perdait par cette passion pour les lettres. Il avait compté sur lui pour accroître encore l'éclat et la dignité de leur famille ; il voulait en faire un magistrat ou même lui faire suivre la cour, et il se faisait érudit, philologue ; triste profession dans le monde. Budée résista aux représentations de son

père. Sa vocation était décidée : il s'était donné pour mission de fonder en France l'étude de l'antiquité, et de transporter chez nous cette érudition qui faisait la gloire de l'Italie. Il remplit cette mission avec une persévérance admirable.

Les travaux des savants de cet âge héroïque de l'érudition semblent fabuleux. François Ier, causant un jour avec Budée, et lui parlant de ses études, M. de Vitte, premier président du parlement de Paris, ami et voisin de Budée, dit que, depuis dix ans qu'il logeait auprès de lui, il ne se souvenait pas de l'avoir vu une seule fois assis sur le banc de sa porte les jours de fête, ni une seule fois à la promenade ou à la fenêtre. Sa femme, qu'il aimait beaucoup, ses enfants, ses amis ne pouvaient pas le détourner un instant de ses études. Quelque livre qu'il se mît à lire, il le lisait tout d'une haleine. Sa femme, au surplus, avait su à quoi s'en tenir dès le commencement; car le soir de son mariage, il lut et étudia pendant trois heures.

Budée aborda sans guide l'étude de l'antiquité; aussi il s'égara dans le commencement. Il ne savait quel ordre suivre ni par quels auteurs commencer. Souvent c'étaient les moins estimés qui lui tombaient d'abord entre les mains; souvent il lisait les commentateurs avec plus d'attention que les auteurs

eux-mêmes. Ce fatras accablait son esprit : il se décida à mettre de côté les commentaires et à lire simplement les auteurs, s'en remettant à son bon sens pour les comprendre. De cette manière, il fit des progrès rapides. Bientôt il connut à fond toute la littérature latine. Mais il ne bornait pas son ambition à la littérature latine; il voulait savoir le grec ; il voulait voir face à face, et non plus à travers l'ombre des traductions, la beauté et la grandeur de la littérature grecque. C'est alors seulement qu'il serait un érudit, un savant; c'est alors seulement qu'il pourrait rivaliser avec l'Italie ; mais pour arriver là, que de difficultés! Personne en France ne savait encore le grec.

A cette époque, il vint à Paris un nommé Hermonyme, qui se disait né à Sparte, un de ces Grecs qui, depuis la chute de Constantinople, couraient toute l'Europe et cherchaient à vivre tant bien que mal, enseignant souvent ce qu'ils ne savaient pas. Comme il était le seul qui sût le grec, on l'admira beaucoup à Paris; Budée le prit pour maître, le paya fort cher, se fit expliquer par lui Homère et les autres auteurs, et trouva, au bout de plusieurs années, qu'il n'en savait guère plus qu'en commençant. Le pauvre Hermonyme n'était qu'un copiste qui ne comprenait le grec ancien qu'autant qu'il ressem-

blait au grec moderne. Heureusement pour Budée, Jean Lascaris, le plus savant des Grecs qui aidèrent à la renaissance des lettres en Occident, vint à Paris, et voyant l'ardeur de Budée pour la langue grecque, il lui donna une vingtaine de leçons qui lui furent plus utiles que toutes celles d'Hermonyme. Bientôt il devint si habile qu'il écrivit en grec avec la pureté d'un Athénien, disait Lascaris, et Lascaris ajoutait encore que Budée transportait en France les arts et l'éloquence de la Grèce, comme Cicéron les avait autrefois transportés en Italie : flatterie qui, à mon avis, sent l'étranger qui veut se faire bien venir. Budée était directeur de la Bibliothèque du roi, maître des requêtes au conseil du roi, prévôt des marchands à Paris; il était riche, avait une maison rue Saint-Martin, quartier éloigné, dit-il, mais solitaire et propice à l'étude; une maison de campagne à Saint-Maur, une autre à Marly. C'était un homme que Lascaris devait chercher à se concilier.

Budée commençait à jouir de sa gloire d'érudit; il était le seul qui en France sût le grec. Un jeune homme, Christophe Longueil, conçut le projet de rivaliser avec lui; mais avant d'être son rival, il fallait qu'il se fît son élève. Il demanda donc à Budée de lui donner des leçons; Budée répondit que ses affaires et ses emplois ne lui laissaient pas le temps

de donner des leçons; mais il offrit à Longueil de lui prêter ses livres, et ajouta que s'il y avait quelques passages difficiles qui l'arrêtassent, il n'avait qu'à les noter, qu'il chercherait à les lui expliquer. Cette réponse piqua Longueil, il crut que Budée ne voulait partager avec personne la gloire de savoir le grec, et il partit pour Rome afin d'y apprendre le grec et de se mettre en état de surpasser Budée. A Rome il étudia pendant cinq ans sous les maîtres les plus habiles, puis il écrivit à Budée une lettre en grec, croyant qu'à ce coup il avait atteint son devancier. C'était, comme on voit, un défi en règle; Budée répondit aussi par une lettre grecque, mais si belle, si élégante, que Longueil en la lisant désespéra de pouvoir jamais surpasser Budée; il se tourna donc tout entier vers la langue latine, et devint un des plus grands cicéroniens du seizième siècle. C'est ainsi que s'appelaient les savants qui ne voyaient de salut que dans la latinité de Cicéron.

Je ne veux point examiner en détail les ouvrages de Budée. Ce qui les caractérise surtout, c'est une vigueur et une nouveauté de pensées remarquables. On sent un esprit hardi qui court en avant de son siècle. La philologie, telle que Budée la conçoit, n'a rien de pédant et de trivial; elle est plutôt novatrice et téméraire. Les savants de cette époque jouent le

rôle que jouèrent plus tard les philosophes du dix-huitième siècle. Comme eux, ils font une science nouvelle d'où doit sortir une société nouvelle. Ils sentent qu'ils ont tout à créer, philosophie, droit, poésie, littérature, mais qu'ils ne peuvent rien créer qu'à l'aide de l'antiquité ; c'est l'antiquité, brillante de l'éclat de sa résurrection, qu'ils opposent au moyen âge impuissant et décrépit. Leurs livres sont diffus, mais c'est la diffusion d'esprits vigoureux. Vous les croyez ensevelis dans la littérature antique, n'osant se permettre ni un regard, ni une parole sur les choses de leur temps. Détrompez-vous : dans leurs ouvrages, ils touchent par forme de digression à tous les intérêts de leur siècle et de leur pays. A voir les titres de leurs livres, ce sont les hommes des jours passés ; à voir leurs digressions, ce sont les hommes de la circonstance.

Un des ouvrages les plus curieux, sous ce rapport, est le traité de Budée intitulé : *De Asse et partibus ejus*. Jamais titre ne promit moins un livre de circonstance. Mais un livre à cette époque était comme un ami à qui on dit ses pensées, à mesure qu'elles arrivent, sans ordre et au hasard. Aussi, dans son Traité de l'*As* romain, Budée parle de tout. A chaque instant des digressions politiques, morales, judiciaires, administratives, viennent in-

terrompre ses recherches. Il parle des guerres d'Italie, de Jules II, ce pape guerrier, qui portait une mitre en forme de casque : « Allez, dit Budée, allez baiser ses pieds ou ses mains, afin que vos lèvres soient souillées de sang ! » Il parle des revenus de la France, qu'il compare aux revenus de la Perse antique; de ses impôts, qui sont trop forts; de son amour de la liberté, qui s'accorde d'une façon singulière avec son obéissance et son respect pour ses rois. Ce gros livre latin, qui s'annonce comme devant traiter de la monnaie romaine, est un journal où Budée jette en quelque sorte, jour par jour, ses idées et ses sentiments sur les événements et les mœurs de son siècle.

De ce côté, le traité *De Asse* a un intérêt historique. Au premier livre, nous sommes encore sous Louis XII. Budée se plaint avec amertume du peu de faveur que trouve l'étude des lettres. Louis XII n'avait guère l'amour des arts; c'était un bon et brave gentilhomme qui, après avoir cherché la gloire dans la guerre, l'ayant manquée de ce côté, la cherchait dans l'allégement des charges qui pesaient sur ses sujets. Bon chevalier, bon roi, n'ayant du reste rien de brillant ni de poétique; il n'avait d'éclat que par son courage les jours de bataille. Sa cour était, comme lui, illétrée et assez dédaigneuse

des beaux-arts et de la littérature. Bayard est le type de cette chevalerie de Louis XII, honnête, naïve, courageuse, dévote, mais ignorante, se souciant fort peu, même dans les guerres d'Italie, des arts et de la littérature de l'antiquité ; ne comprenant pas quel trésor c'était qu'un manuscrit, ni quel grand homme ce pouvait être qu'un savant. Si parmi ces chevaliers il y en avait qui se piquassent d'entendre quelque chose aux lettres et aux études, ils se faisaient admirateurs de l'Italie jusqu'à la manie. Hors de l'Italie il n'y avait rien, à les entendre, qui valût la peine de s'en occuper. C'était en Italie qu'étaient toute la science et tous les savants. A cette époque, l'érudition semblait le privilége de l'Italie, comme plus tard la peinture, et plus tard encore la musique.

Budée s'irrite de l'ignorance dédaigneuse des uns et du ridicule engouement des autres. Il s'indigne du peu de faveur que trouvent les lettres, et surtout de l'arrêt porté si lestement contre la France, qu'elle ne pourra jamais avoir d'érudits. Cette sentence blesse également son patriotisme et son amour-propre ; les gens de guerre et les gens de cour n'ont pas droit de désespérer de la destinée des lettres en France.

Pendant que du premier livre au cinquième le *De Asse* cheminait de digressions en digressions, les destins de la philologie devenaient plus favorables.

Comme cela ne manque jamais d'arriver, ce qui faisait le dédain des pères devint la passion des fils. La philologie était la science nouvelle, la science à la mode : par elle, se découvrait l'édifice de la société antique; par elle, s'apercevaient les abus de la société moderne et les réformes qu'il fallait faire. L'esprit nouveau gagna les jeunes gens de la cour, et l'héritier même de la couronne, le duc d'Angoulême, depuis François Ier. A côté de la vieille cour de Louis XII, il y eut une jeune cour vive, brillante, amie des lettres plutôt que lettrée, n'attendant que le moment de remplacer sa devancière, et jusque-là s'empressant de la fronder. Les novateurs du temps, les philologues, les érudits, saluaient de loin l'avénement de cette cour où la philologie régnerait, où les savants auraient le rang qui leur est dû. Budée, dans son *De Philologiâ*, demande en quelque sorte que les savants fassent un quatrième ordre dans l'État; il veut du moins qu'ils aient place dans les conseils des princes. Quand il arriva à son cinquième livre, ses vœux furent exaucés. C'était en 1515; François Ier venait de monter sur le trône : Budée avait été appelé à la cour, et les dernières pages du *De Asse* célèbrent le triomphe désormais assuré de la philologie et les grandeurs infaillibles du règne qui commence.

J'ai cru devoir m'arrêter avec quelque détail sur le *De Asse*, livre singulier qu'on serait tenté, d'après le titre, de regarder comme un livre de pure érudition, et qui marque l'époque d'un changement important dans l'histoire; qui commence avec les derniers moments du régime qui va périr, et finit avec les premiers moments du régime nouveau, de telle sorte qu'il peut servir de mémoires pour une partie de cette grande révolution qui s'accomplit au seizième siècle pour la renaissance des lettres. Rédigé par le chef des philologues du temps, par Budée, ces mémoires peignent d'une manière piquante l'esprit, le caractère et les espérances de l'école nouvelle.

Quoique chef de parti, et quoique ayant beaucoup vécu avec des livres, toutes causes d'erreur et d'illusions, Budée cependant ne se trompait pas beaucoup sur le caractère de François Ier. Il savait qu'il y avait dans ce prince plus d'ardeur que d'énergie et de persévérance. François Ier aimait les lettres, mais il aimait aussi la guerre; il aimait les dames. La philologie ne pouvait avoir que des instants de faveur qu'il fallait saisir; c'est dans les lettres de Budée qu'on voit bien l'attitude incertaine et précaire que l'érudition avait à la cour de François Ier. Plusieurs fois Budée, qui la représentait, s'éloigne avec colère :

plusieurs fois il revient sur la foi d'un caprice de cour; il vient profiter d'une heure de vogue. C'est dans une de ces heures que fut fondé le collége de France.

Budée rencontre dans une boutique de libraire le confesseur du roi, Guillaume Petit, qui lui conte qu'hier le roi s'est mis à causer sur les savants; on a parlé d'Érasme, de quelques autres, de Budée aussi. Là-dessus le roi s'est échauffé et il a dit qu'il voulait appeler de toute l'Europe dans son royaume les hommes les plus savants, et fonder un grand établissement scientifique. Petit a conseillé au roi d'appeler Erasme pour le mettre à la tête de cet établissement. La conversation en est restée là. Voilà un coin du tableau de la cour de François Ier, on cause de science et de savants, on projette, on propose; à la traverse, un nouvel amour arrive au roi, et la science est mise de côté; puis on y revient, et quelque jour enfin le collége de France est fondé, ce collége qui fut la première école laïque en France, et qui commença la sécularisation de l'enseignement.

La légèreté de François Ier n'était pas le seul obstacle qui nuisît à la fortune de la science; elle avait aussi des ennemis, et des ennemis irréconciliables. Je veux parler de ceux qui avaient érigé l'ignorance

en système politique : à leurs yeux, la science était hérétique. Le grec surtout leur était redoutable : au dire d'Henri Estienne, un des plus acharnés était un docteur nommé Beda qui demontrait les dangers de l'étude de la langue grecque, sans, du reste, en savoir un mot, sinon *Kyrie eleison*, qu'il croyait de bonne foi être des mots latins. Budée, à la cour, défendit la langue grecque comme on défend son patrimoine. En même temps ses commentaires en répandaient la connaissance parmi les savants, et lui créaient ainsi de nouveaux défenseurs. Ces commentaires n'ont rien de mesquin et d'étroit : c'est la philologie telle que l'ont retrouvée de nos jours quelques Allemands. Budée est un des précurseurs de la linguistique. Il cherche quels sont les liens de parenté entre la langue grecque et la langue latine, non-seulement la parenté des mots qui est la plus visible et la moins curieuse, mais la parenté de la grammaire, la plus précieuse et la plus sûre.

Budée avait à défendre la science des attaques de ses ennemis et des imprudences de ses partisans. Beaucoup de savants s'étaient jetés dans la réforme, et l'érudition semblait mener à l'hérésie. Budée resta catholique, ayant à cœur de prouver qu'on pouvait aimer et étudier l'antiquité, sans pour cela devenir

hérétique. A cette époque, à côté de la science qui menait à l'hérésie, il y avait aussi la science qui menait au dédain du langage consacré par l'Église. Tandis qu'en France et en Allemagne les savants se faisaient protestants, en Italie, dans Bembo et dans quelques autres, l'amour du beau langage latin en venait au point que les brefs même du Pape attestaient pédantesquement les *Deos immortales* au lieu des saints et des saintes du paradis, et qu'on interdisait l'eau et le feu au lieu d'excommunier. Ainsi la philologie faisait ici des hérétiques et là des puristes. Le bon esprit de Budée lui fit éviter les deux écueils. « Il est des personnes, dit-il avec un bon sens admirable, dans son *De Studio litterarum recte instituendo*, son Traité des études, qui croiraient faire injure à la théologie, si elles empruntaient quelque chose à l'éloquence des anciens; il en est d'autres qui se croiraient déshonorées si elles mêlaient à la pureté de l'éloquence antique un seul mot de la vieille théologie. Quant à moi, je pense que nous devons répudier des anciens toutes les maximes qui sentent leur religion impie; les maximes de nos vieux docteurs sont plus belles et plus saintes; mais pour la forme du discours, pour la pureté et la richesse des mots, pourquoi craindre de faire des emprunts à l'antiquité? »

Il y a de Budée un ouvrage fait exprès pour prouver qu'on peut être savant, savoir le grec, et cependant rester bon catholique. Je veux parler de son *De transitu hellenismi ad christianismum*, du passage de l'hellénisme au christianisme. Ce titre est un beau cadre pour l'érudition. Montrer comment la philosophie grecque a préparé la venue du christianisme, quelle analogie il y a entre la philosophie platonicienne et la doctrine de Jésus-Christ et des premiers docteurs de l'Église, c'est là un des plus beaux sujets d'histoire et de philosophie qui se puissent rencontrer ; mais ce qu'on trouve le moins dans le traité de Budée, c'est l'érudition qu'on s'attendait à y rencontrer : aucun détail historique, aucune analyse non plus des systèmes de la philosophie grecque comparés à la doctrine chrétienne. Le lieu commun, qui peut-être ne l'était pas encore, que la philosophie conduit à la religion, voilà toute la pensée du livre, livre de polémique, fait par précaution plutôt que par inspiration.

J'ai parlé avec quelque détail de la vie et des ouvrages de Budée, parce qu'il est le père de la philologie en France, et le chef de cette école, j'allais dire de ce parti de savants et d'érudits qui eut une si grande part dans la destinée du seizième siècle ; et parce que l'histoire de ses études et de ses écrits

montre, dès le commencement du seizième siècle, quelle est la nature de cet esprit français qui écarte le fatras des commentaires, la subtilité des glossateurs, échappe à l'ignorance systématique sans tomber dans l'hérésie, et sait être sage avec mesure afin de l'être avec succès.

IX

DE L'AMOUR CHEVALERESQUE

DE LA FÉODALITÉ DANS LES ROMANS DE CHEVALERIE

C'est une question de savoir si l'amour chevaleresque a jamais existé ailleurs que dans les romans de chevalerie. Cet amour, à la fois ardent et respectueux, toujours fidèle et tard récompensé, ne paraît convenir qu'aux romans, et la chevalerie elle-même semble une pure fiction. Quand a-t-elle existé en effet? dans quel temps, sous quels règnes? Je me souviens que, lorsque je voulus lire les romans de chevalerie, qui sont à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième une partie importante de notre littérature, je me fis ces questions, et que pour les résoudre, je me mis à lire les

mémoires du quinzième et du seizième siècle, afin de voir si le monde et l'histoire prêtaient quelque chose aux romans de chevalerie, ou si ces romans prenaient sur eux de tout inventer. Au quinzième et au seizième siècle, comme de nos jours, le roman n'invente pas tout; il emprunte au monde; mais ce qu'il emprunte, il le déguise et l'arrange à sa façon. Il fait les mœurs et les sentiments de ses héros plus beaux et plus grands que ceux de ses modèles. Il élève ce qu'il imite ou il l'exagère; mais enfin il imite, et c'était pour moi une étude curieuse, passant des mémoires aux romans et des romans aux mémoires, de noter le travail de l'observation et de l'imagination; de voir ce que les mémoires, c'est-à-dire les mœurs du temps, avaient donné aux romans, et ce que les romans avaient fait de ces traits de mœurs et de caractères pris dans l'histoire et transportés de la vérité dans l'invention, du réel dans le romanesque. Je choisis dans ces études comparatives deux tableaux ou deux récits : l'un qui montre que l'amour chevaleresque n'est pas une pure fiction et qu'il y avait, même dans le monde, des âmes passionnées et honnêtes qui aimaient ardemment et qui savaient aussi pourtant respecter les lois de l'honneur; l'autre, qui laisse voir ce qu'il y avait de réel dans la chevalerie et en quoi elle se rapportait à la

féodalité, dont elle était pour ainsi dire l'idéal, idéal d'autant moins suivi par le monde féodal, que cet idéal était plus parfait et plus élevé.

Je prends mon récit d'amour chevaleresque dans l'histoire du chevalier sans reproche, Louis de la Trémouille, né en 1460 et mort à la bataille de Pavie en 1525 [1]. Cette histoire a été écrite par Jean Boucher de Poitiers, né en 1476 et mort en 1555.

La Trémouille avait dix-neuf ans quand il s'éprit d'amour pour une jeune et belle dame, qui malheureusement était la femme d'un chevalier grand ami de la Trémouille. La jeune dame aussi avait « jour et nuit devant les yeux la formosité et bonnes grâces du jeune seigneur La Trémouille [2]. » Mais ils étaient tous les deux honnêtes et ne voulaient pas céder au désir du mal. La Trémouille, « assailli d'assauts intérieurs » par ses premières pensées d'amour, « ne pouvait trouver patience. Encore n'était la Trémouille en si continuelle guerre que la dame, car il avait plusieurs passe-temps qui lui pouvaient donner quelque oubliance. Mais la pauvre dame demeurait tout le long du jour en sa maison, sans rien faire;

1. Voir *Mémoires de l'histoire de France*, collection Michaud, t. IV, 1re série.
2. Page 417.

au moyen de quoy les pensées croissaient immodérément en son cœur[1]. » A force de ne rien faire et de penser, elle devient malade. Le mari appelle des médecins, qui ne connaissent rien au mal. La Trémouille qui, « à cause de la grant amitié qu'il avait avec le mari, » allait, quand il voulait, dans la chambre de la dame, « sans danger de jalousie[2], » y entre, et, la trouvant seule, lui témoigne le chagrin qu'il a de la voir malade. La dame « lui dit qu'il n'y avait au monde personnage qui la pût guérir, hors lui, et, en disant ces paroles, jeta sur la face de ce jeune seigneur un regard si pénétrant, qu'il fut navré au cœur plus que d'avant, et connut assurément qu'elle était amoureuse de lui. Pourtant ne lui fit autre réponse, hors que le médecin serait trop heureux qui pourrait une si louable cure faire[3]. »

Ces commencements d'aveux et de confidences ne firent qu'attiser la passion des deux amants. La Trémouille maigrissait, devenait solitaire et pensif, et son ami, le mari de la dame, « lui demandait souvent ce qu'il avait et s'il était amoureux. Le dit seigneur en rougissant lui disait que non, et prenait excuse sur quelque autre chose ; mais sa contenance,

1. Page 417.
2. Page 418. — 3. *Idem.*

contrariant à sa parole, le rendait coupable[1]. » Bientôt la Trémouille écrivit à la dame, qui lui répondit, et leurs souffrances s'accrurent, car ils s'aimaient et voulaient rester honnêtes. Le mari, voyant La Trémouille dépérir, et sa femme qui, de son côté, se consumait de tristesse, lui dit une nuit qu'il se doutait que La Trémouille était amoureux, mais qu'il ne savait pas de qui, et « que la dame serait fort heureuse qui de lui serait par honneur aimée ; et, si je savais, disait le chevalier, en quelle dame il a mis son cœur, je laisserais le chemin de mon repos et prendrais celui de son labeur, car il le vaut. — Et si c'était de moy, dit la dame, que diriez-vous? — Je dirais que vous valez bien d'être aimée ; mais je pense qu'il a si loyal cœur qu'il ne voudrait souiller notre lit pour chose au monde, et qu'il aimerait mieux mourir que le faire. » Et cependant le chevalier déclare à sa femme que si c'était d'elle que La Trémouille fût amoureux, et qu'il dût mourir de la souffrance de cet amour, il y donnerait plutôt consentement qu'à sa mort. Enhardie par ces paroles, la dame avoue à son mari que c'est d'elle-même que La Trémouille est amoureux, et qu'elle « supporte en son cœur une partie de ce mal par

1. Page 419.

une pitié qui ne lui peut ni doit secourir. — Ma mye, répond le chevalier, nous trouverons moyen de lui donner allégeance[1]. » Le moyen d'allégeance inventé par le chevalier était hardi. Il savait les sentiments d'honneur de La Trémouille, et il ne craignit pas de s'y fier. Il dit donc à sa femme qu'il lui donnerait une lettre qu'elle porterait elle-même à La Trémouille. « Dans cette lettre, vous vous offrirez par mon congé à sa mercy. Si je ne vous cognoissais sage, prudente et chaste, je ne vous baillerais cette liberté, laquelle pourriez bien prendre. » La lettre faite, le chevalier part pour aller visiter une de ses maisons, et dit qu'il serait de retour le lendemain. Les deux amants restent seuls, et la dame remet la lettre à la Trémouille. Il la lut, s'interrompant sans cesse pour pleurer avec angoisses, « et moins n'en faisait la dame[2]. » Mais cette lecture leur ouvrit les yeux, et, se repentant de leurs désirs amoureux, La Trémouille partit pour aller au-devant du chevalier, et, lui prenant la main, le remercia et s'excusa. « Et en ce propos, arrivèrent au château où ils trouvèrent le souper prêt. Le jeune seigneur fut contraint par le chevalier s'asseoir devant la dame, et cognut leurs contenances toutes changées, et qu'ils

1. Page 420.
2. Page 421.

avaient mis arrière une grande partie de leurs amoureuses fantaisies... Après souper, chacun se retira en sa chambre, et, comme le dit seigneur fut seul en son lit, fut encore assailli par un gracieux souvenir de la dame en réduisant (ramenant) à mémoire ses grâces et façons tout honnêtes, et lui était encore demouré quelque relique de ses amoureuses passions, dont ne se pouvait aisément décharger; mais le bon tour que lui avait fait le chevalier chassa ces pensées, et il s'endormit[1]. »

Ce sommeil était déjà un signe de guérison. Pour l'achever, La Trémouille quitta sa dame et son ami, et bientôt après il se maria.

Cette histoire du premier amour de La Trémouille est un curieux tableau des mœurs chevaleresques. Le sentiment de l'honneur et le respect de l'amitié l'emportent sur l'amour; mais comme on sent dans la victoire même le péril de la lutte ! Le mari et l'amant sont deux vrais chevaliers : ils croient tous deux à l'honneur, et c'est à cause de cela que l'un ne fait pas le mal, et que l'autre ne le soupçonne pas. Mais le mal est souvent d'autant plus voisin qu'il paraît impossible. Tel était le défaut de la chevalerie. Elle élevait les âmes au-dessus de l'i-

1. Page 422.

d'entretenir la chevalerie, qu'aucun prince se soit fait grand, sinon celui qui achète et attire à soi les bons chevaliers. Je dis achète, en les favorisant, honorant et leur distribuant ses richesses et trésors... attendu que les grands trésors sont pour soudoyer les gens d'armes qui font régner les rois[1]. » Ce discours n'a rien de romanesque ; il est du temps, il sort de la bouche de ces braves aventuriers du seizième siècle qui, faisant de la guerre leur métier, s'attachaient à qui les payait le mieux, dont la race s'est perpétuée dans le dix-septième siècle, et que Walter Scott a peint dans son *Officier de fortune*.

Une fois qu'il a reçu l'ordre de chevalerie, le gentilhomme est voué à la défense des faibles, et particulièrement des dames et damoiselles. Quand une dame implore le secours d'un chevalier, il doit le lui octroyer sans hésiter, et, dès qu'il est engagé pour elle dans une aventure, il n'en peut pas entreprendre une autre sans le consentement de la dame[2]. Et ne

1. *Amadis*, t. I, p. 246.

2. Amadis de Grèce a promis à une damoiselle envoyée par l'impératrice Abra d'aller combattre Lisvart. En route, une autre entreprise se rencontre : il voudrait la tenter. « Tout beau, chevalier, lui dit la damoiselle, tout beau! Vous n'êtes point à vous, ni en votre liberté, que premièrement ne soyez quitte envers moi de ce que vous m'avez promis. Par quoi, je vous défends cette entreprise. » (T. VIII, p. 153.)

croyez pas que, pour être secoureur des dames, le chevalier ait besoin d'avoir lui-même une dame. Il y a dans l'*Amadis* des chevaliers qui, « encore qu'ils soient jeunes, beaux et de belle taille, sont plus adonnés à suivre les armes que l'amour; mais ils n'en sont pas moins prêts à mettre l'épée au poing pour défendre les dames[1]. » Et même, quand ils sont rejetés par leurs dames, les chevaliers n'en doivent pas moins combattre pour elles, « parce que, dit Lisvart, tout disgracié qu'il est par Onolorie, plus mérite la femme pour être femme, que tous les hommes du monde ensemble[2]. »

Ce respect que les chevaliers doivent aux dames, s'étend aux vieillards et aux enfants, à tout ce qui est faible[3]. Ils sont prompts aussi à pardonner une offense, Amadis surtout, qui est le plus vaillant et le plus généreux. C'est ainsi que, malgré l'injure que lui a faite le vieux roi d'Angleterre, Lisvart, il veut l'épargner dans la bataille qu'il lui livre, et consent à ne remporter qu'une demi-victoire, ce qui lui attire d'un de ses compagnons ce curieux reproche : « Comment! vous voulez refuser la victoire qui se présente! Pardieu, mon cousin, vous n'êtes

1. T. IV, p. 75.
2. T. VI, p. 152.
3. *Amadis*, t. I, p. 182.

dée du mal plutôt qu'elle ne les en éloignait; elle ne voulait pas qu'on se défiât de l'amour comme d'un mauvais sentiment, et par là elle ménageait une excuse aux passions. Où La Trémouille s'arrêta sur la pente, combien d'autres seraient tombés et ne se seraient pas repentis!

Des mémoires passons aux romans, et voyons comment l'*Amadis* nous représente les changements qui s'étaient déjà faits dans les mœurs et dans les idées de la noblesse féodale.

L'*Amadis* n'est pas seulement la peinture de l'amour chevaleresque tel que le concevaient les romanciers du seizième siècle; il indique aussi l'idée que le siècle se faisait de la chevalerie. La chevalerie est une fiction qui n'a jamais existé que dans les romans; mais cette fiction se rapporte à une grande institution sociale, la féodalité; elle en est, pour ainsi dire, le type idéal, et, de plus, elle a eu une heureuse influence sur la société du moyen âge et du seizième siècle, en inspirant le goût de certaines qualités douces et généreuses qui corrigeaient la férocité ou la grossièreté des mœurs. Il est curieux d'examiner rapidement dans l'*Amadis* le tableau idéal que nous y trouvons de la féodalité sous les traits de la chevalerie.

La féodalité était une sorte de fédération hiérar-

chique, dont chaque membre avait sa part d'indépendance et de souveraineté. Le gentilhomme était roi dans ses terres. De là, dans les seigneurs féodaux, une fierté hautaine et l'habitude de l'indiscipline. Ce ne sont pas seulement les grands vassaux de la couronne qui croyaient avoir le droit de prendre les armes contre leur suzerain, le moindre baron avait la même prétention. Le chevalier errant représente admirablement cet orgueil de l'indépendance personnelle. Il n'est le vassal de personne, et ne relève que de Dieu et de son épée[1]. Il honore le roi qui le reçoit à sa cour ; mais il n'a aucune idée de l'obéissance qui se doit au souverain, ni de la fidélité qui se doit à la patrie. Ce mot de *patrie* ne se trouve même point dans l'*Amadis*, et je ne m'en étonne pas. La féodalité est contraire à l'idée de patrie ; elle la détruit de deux manières : par le morcellement du territoire et par la souveraineté du fief. Aussi, le chevalier errant est cosmopolite. Le premier Amadis s'appelle Amadis de Gaule, et le second Amadis de

1. *Amadis*, t. II, p. 415. — Brantôme raconte que son père va à l'armée d'Italie dans la première expédition de François Ier. « Mais il ne voulut jamais, dit-il, avoir charge ni de capitaine, ni de lieutenant, ni d'enseigne, ni de guidon, rien de cela, tant il s'aimait, et lui et sa douce liberté ; ainsi que tous nous autres, et surtout moi, avons été de cette humeur, dont mal m'en a pris pour mon avancement. » (BRANTOME, édit. in-8°, t. V, p. 391, *Vie de son père*.)

Grèce, parce que l'un est fils du roi des Gaules et l'autre de Lisvart, qui devient empereur de Constantinople ; mais ils ne songent pas à défendre particulièrement la Gaule ou la Grèce. Ils courent le monde, cherchant les aventures et mettant leur honneur à ne dépendre de personne. Deviennent-ils rois ? loin de se croire plus grands en montant sur le trône, c'est avec peine qu'ils abandonnent le métier et le titre de chevalier errant, et si par hasard l'éclat du diadème pouvait les éblouir un instant, écoutez ce que la sage Urgande écrit à Amadis, le jour où il devient roi : « Apprends maintenant à goûter le souci et l'amertume que les principautés attirent à elles... Tu regretteras maintes fois ta première façon de vivre et ton nain seul, sur qui tu avais commandement [1]. »

Entre chevaliers errants, égalité complète : « Nous sommes tous égaux et compagnons [2], » dit Galaor, quoiqu'il soit roi lui-même. La chevalerie errante est une sorte de république. Dans l'Ile ferme, qu'Amadis a conquise par son épée et où il s'est retiré avec tous ses compagnons, après avoir rompu avec le roi Lisvart, rien ne se fait qu'après délibération commune entre tous les chevaliers. Amadis harangue

1. *Amadis*, t. IV, p. 489.
2. T. VI, p. 137.

ses amis pour les décider à soutenir la guerre contre Lisvart. Il ne commande pas, il consulte et il exhorte, et, s'il est le chef de cette armée de chevaliers errants, c'est comme étant le plus brave et le plus hardi d'entre eux, et non comme roi ou comme fils de roi [1].

Non-seulement les chevaliers errants délibèrent sur la paix et la guerre, ils délibèrent aussi sur les moyens d'entretenir et de développer l'institution de la chevalerie, et c'est dans cette délibération surtout que se montre l'esprit de la féodalité, telle qu'elle était au seizième siècle, c'est-à-dire déjà affaiblie et altérée. Pour s'entretenir et pour s'accroître, la féodalité ou la noblesse, au seizième siècle, ne demande plus les grandes aventures des croisades. Elle ne croit plus que l'épée suffise pour conquérir de grands fiefs et faire d'un simple gentilhomme un prince grand terrien. Elle sait malheureusement que, pour fonder une grande maison, la faveur du prince est un moyen plus rapide et plus sûr que la guerre et la vaillance. Déjà même, chose triste et curieuse à noter, l'esprit du *condottiere* italien a pénétré dans la noblesse. « Il n'a jamais été lu ou entendu, dit un chevalier errant dans la délibération sur les moyens

1. T. IV, p. 36. — « Reges ex nobilitate, duces et virtute sumunt. » (TACITE, *De moribus Germanor.*)

d'entretenir la chevalerie, qu'aucun prince se soit fait grand, sinon celui qui achète et attire à soi les bons chevaliers. Je dis achète, en les favorisant, honorant et leur distribuant ses richesses et trésors... attendu que les grands trésors sont pour soudoyer les gens d'armes qui font régner les rois [1]. » Ce discours n'a rien de romanesque ; il est du temps, il sort de la bouche de ces braves aventuriers du seizième siècle qui, faisant de la guerre leur métier, s'attachaient à qui les payait le mieux, dont la race s'est perpétuée dans le dix-septième siècle, et que Walter Scott a peint dans son *Officier de fortune*.

Une fois qu'il a reçu l'ordre de chevalerie, le gentilhomme est voué à la défense des faibles, et particulièrement des dames et damoiselles. Quand une dame implore le secours d'un chevalier, il doit le lui octroyer sans hésiter, et, dès qu'il est engagé pour elle dans une aventure, il n'en peut pas entreprendre une autre sans le consentement de la dame [2]. Et ne

1. *Amadis*, t. I, p. 246.

2. Amadis de Grèce a promis à une damoiselle envoyée par l'impératrice Abra d'aller combattre Lisvart. En route, une autre entreprise se rencontre : il voudrait la tenter. « Tout beau, chevalier, lui dit la damoiselle, tout beau! Vous n'êtes point à vous, ni en votre liberté, que premièrement ne soyez quitte envers moi de ce que vous m'avez promis. Par quoi, je vous défends cette entreprise. » (T. VIII, p. 153.)

croyez pas que, pour être secoureur des dames, le chevalier ait besoin d'avoir lui-même une dame. Il y a dans l'*Amadis* des chevaliers qui, « encore qu'ils soient jeunes, beaux et de belle taille, sont plus adonnés à suivre les armes que l'amour; mais ils n'en sont pas moins prêts à mettre l'épée au poing pour défendre les dames[1]. » Et même, quand ils sont rejetés par leurs dames, les chevaliers n'en doivent pas moins combattre pour elles, « parce que, dit Lisvart, tout disgracié qu'il est par Onolorie, plus mérite la femme pour être femme, que tous les hommes du monde ensemble[2]. »

Ce respect que les chevaliers doivent aux dames, s'étend aux vieillards et aux enfants, à tout ce qui est faible[3]. Ils sont prompts aussi à pardonner une offense, Amadis surtout, qui est le plus vaillant et le plus généreux. C'est ainsi que, malgré l'injure que lui a faite le vieux roi d'Angleterre, Lisvart, il veut l'épargner dans la bataille qu'il lui livre, et consent à ne remporter qu'une demi-victoire, ce qui lui attire d'un de ses compagnons ce curieux reproche : « Comment! vous voulez refuser la victoire qui se présente! Pardieu, mon cousin, vous n'êtes

1. T. IV, p. 75.
2. T. VI, p. 152.
3. *Amadis*, t. I, p. 182.

pas digne d'être jamais autre qu'un simple chevalier errant[1]. »

La loyauté des chevaliers est égale à leur générosité. Il y a, entre chevaliers, des lois de guerre et de combat qui sont sacrées. Ils s'interdisent les menaces et les fanfaronnades : ce sont façons discourtoises réservées aux géants et aux enchanteurs. Ils sont même polis et gracieux l'un envers l'autre avant de se combattre, et c'est de là peut-être que vient la renommée de politesse des duellistes. Ils se cèdent mutuellement l'honneur du pas pour entrer dans la lice. « J'ai ouï dire en effet, toute ma vie, dit Amadis de Gaule, que chevaliers qui sont en terme de combattre doivent avoir la courtoisie recommandée comme l'honneur, usant les uns envers les autres de propos humbles et gracieux, remettant tout le mal-vouloir qu'ils se pourraient porter en la force de leurs bras, parce que la victoire est d'autant plus glorieuse que le parler a été plus courtois et affable avant le combat[2]. » Malheur au chevalier qui attaque traîtreusement son adversaire ! Il ne trouve grâce auprès de personne, pas même auprès de son propre père[3].

1. T. IV, p. 207.
2. T. VII, p. 107.
3. Le chevalier Balan, quoique ce soit un chevalier géant,

Le chevalier doit surtout tenir inviolablement sa promesse. Personne ne l'en peut délier que celui à qui il l'a donnée. Je ne puis, à ce sujet, résister au plaisir de citer une des plus belles scènes du roman d'*Amadis*. Le chevalier Arquisil avait été vaincu par Amadis, qui s'était déguisé pendant quelque temps sous le nom de Chevalier à l'épée verte, et qui avait accordé la vie à Arquisil sous condition que, lorsque Amadis l'appellerait à lui, aussitôt il se rendrait à son appel. Arquisil était dans l'armée de l'empereur des Romains et du roi Lisvart, qui devait aller assiéger Amadis dans l'Ile ferme, lorsque lui arrive un message d'Amadis qui le somme de sa parole. Arquisil, sachant que le chevalier à l'épée verte n'est autre qu'Amadis, n'hésite point et part. Il va trouver Amadis dans l'Ile ferme; mais il est triste et désespéré en songeant que la bataille va s'engager entre l'empereur et Amadis, et qu'il n'y pourra point prendre part au milieu de ses anciens compagnons d'armes. Il se résout donc de demander à Amadis la permission de retourner, pour le jour de la bataille, sous les drapeaux de l'empereur, « car il ne me pourrait advenir plus grand malhenr, ce me semble, que

et que les géants soient en général félons et déloyaux, livre à Amadis son fils, qui avait usé envers celui-ci d'un procédé contraire aux lois de la chevalerie. (T. IV, p. 392.)

de perdre tel honneur. » Amadis lui accorde généreusement sa demande, et Arquisil alors, libre de sa promesse, va se ranger parmi les adversaires d'Amadis[1].

Voilà le tableau idéal des vertus du chevalier errant. Il y a cependant aussi, dans le roman d'*Amadis*, des traces de l'altération des sentiments et des idées chevaleresques. J'ai déjà indiqué comment le chevalier errant tourne vers le *condottiere* ou l'officier de fortune. Une autre qualité qui s'altère est l'amour que les chevaliers ont pour leurs dames, amour fidèle et constant autrefois, mais qui bientôt devient volage et léger. La piété ou la dévotion des chevaliers diminue aussi peu à peu; et de ce côté la différence qui existe entre les diverses générations de la famille d'Amadis est un curieux emblème de la marche des idées religieuses en France depuis le milieu du règne de François Ier jusque vers la fin du règne de Henri III. Amadis est un preux qui ressemble en beau à François Ier, et plutôt encore à Louis XII, d'une piété simple, qui n'a ni raffinement ni fanatisme, une piété comme il y en a avant les temps d'hérésie ou de lutte religieuse. A la veille des combats, les géants, qui sont les mécréants du roman, passent la nuit dans la débauche ; Amadis,

1. *Amadis*, t. IV, p. 173 à 178.

au contraire, passe la nuit à l'église à prier Dieu, et il se confesse. Son fils Esplandian est, comme Henri II, d'une dévotion plus ardente que son père; il aime à prêcher; il regrette qu'Amadis n'ait pas employé sa valeur à défendre la religion [1]. Il convertit les géants à la foi chrétienne par la force de ses armes [2]. Son petit-fils, au contraire, Amadis de Grèce, est d'abord païen, et de plus un peu philosophe ou esprit fort. Ainsi il croit que la vertu ne dépend pas de la religion, et qu'on peut être honnête homme et brave chevalier dans toutes les communions, tolérance curieuse et significative dans un roman qui date du temps des guerres de religion. « Moi-même, qui ne suis pas chrétien, dit Amadis, mais païen, je suivrais ce qui me semblerait juste et équitable, attendu que la vertu, en quelque lieu qu'elle soit logée, n'est jamais que vertueuse [3]. » Amadis de Grèce, par ces paroles, est de l'école de l'Hospital et de Henri IV [4]. Il va même plus loin que

1. « Si les prouesses et chevaleries de mon père eussent aussi bien été employées à l'augmentation de la chrétienté, comme elles l'ont été pour la gloire et honneur du monde, je crois qu'il ne se trouverait son semblable; et toutefois, ayant passé sa jeunesse avec choses vaines et transitoires, indubitablement sa gloire en est moindre. » (T. V, p. 8.)
2. T. V, p. 26 et 27.
3. T. VII, p. 36.
4. Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma

cette école, car il soutient que l'homme a le droit de choisir la religion qui lui semble la meilleure, et de les juger toutes à l'aide de la raison[1]. Parfois aussi cette liberté d'esprit en matière religieuse touche à la raillerie, dans Galaor, par exemple, qui semble destiné à représenter à la fois la légèreté en amour comme en religion. Ainsi, dans une de leurs aventures, Amadis de Gaule et Galaor, son frère, arrivent dans un désert habité par un ermite. L'ermite, après leur avoir fait faire un repas très-frugal, leur fait un sermon pour les convertir à la vie solitaire. Amadis l'écoute avec respect; mais Galaor, « qui n'était qu'un seul brin tombé en dévotion, ne le put souffrir longuement prêcher, et lui dit : Je vous prie, bon père, puisque vous nous avez déjà tant appris de bien, apprenez-nous aussi comme nous pourrons sortir de ce lieu. » — Et, comme au lieu de lui enseigner la route, l'ermite recommençait son sermon : « Je vois bien ce que c'est, dit Galaor, vous voudriez nous faire semblables à vous; mais je n'ai veine qui y tende, et aime mieux vous laisser en paix et la contrée aussi[2]. »

religion; et moi je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons. (Lettre de Henri IV à M. de Batz, 1577.)

1. T. VII, p. 49.
2. T. VIII, p. 234.

X

DU THÉATRE

AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

I

Le théâtre français du moyen âge se partage en quatre genres différents : les mystères, les moralités, les soties, les farces. Selon l'usage du moyen âge, chacun de ces genres appartenait à une confrérie ou corporation : les mystères aux Confrères de la Passion; — les moralités aux Clercs de la Basoche ou élèves de procureurs; — les soties aux Enfants sans soucis, dont le chef s'appelait le Prince des Sots. M. Viollet Le Duc[1] croit que les farces

1. Voir le recueil publié par M. Viollet-Le Duc sous le titre d'*Ancien Théâtre français*, 10 vol.; 1er volume (préface).

étaient restées seules en dehors de tout privilége; elles appartenaient aux farceurs de la foire, qui ne formaient pas une corporation. Étant dans le domaine commun, les farces étaient souvent introduites dans les mystères, dans les moralités et dans les soties. On voit en effet, à mesure qu'on étudie notre ancien théâtre, que les divers genres se mêlaient. Les confréries seulement restaient séparées. Dans le *Mystère de la Passion*, publié dans le premier volume de l'*Histoire du théâtre français* par les frères Parfait, les possédés remplacent les fous des moralités et des soties. Le possédé est chargé de dire des extravagances, de faire des grimaces au commencement de la pièce, en attendant que les spectateurs aient pris place et aient fait silence. Il ne faut pas cependant confondre le fou des moralités avec les possédés des mystères. Les possédés ne sont qu'un incident, et ils sont loin de se trouver dans tous les mystères. Le fou, au contraire, est le personnage obligé des moralités; il a son rôle à part, et nous aurons occasion de montrer quelle était l'importance ingénieuse et comique de ce rôle.

Pour égayer leurs mystères qui édifiaient le peuple, mais qui auraient bien pu ne pas toujours l'amuser, les Confrères de la Passion avaient d'autres ressources que les convulsions et les extravagances

des possédés. Ils avaient recours aussi à la farce, non pas à la farce proprement dite et telle qu'elle se jouait à la foire, mais à des scènes comiques qu'ils plaçaient sans scrupule au milieu des scènes les plus graves et les plus touchantes. Ces farces se rattachaient même parfois aux scènes de la Passion; alors la naïveté des auteurs du mystère, leur penchant à mettre chez les Juifs du temps de Jésus-Christ les idées, les sentiments, les mœurs, les usages des bourgeois du quatorzième siècle faisaient le comique de la scène; non pas, entendons-nous bien, que dans ces endroits-là les mystères soient comiques sans le savoir, et comiques seulement pour nous, à cause du contraste entre la grossière simplicité du langage et la majesté divine des personnages ou la grandeur religieuse de l'action. Dans les scènes dont je parle en ce moment, les mystères veulent être comiques, et ils le sont; ils veulent faire rire leur public, et pour cela ils font plaisanter entre eux les personnages de l'Évangile comme plaisantaient entre eux les amis et les voisins dans les fêtes patronales. Voyez, dans l'*Étude sur les Mystères* de M. Onésime Leroy[1], une scène des noces de Cana.

1. *Étude sur les Mystères*, par M. Onésime Leroy. Paris, 1837; excellent livre plein de curieuses recherches exposées avec beaucoup d'esprit.

Le vin commence à manquer, et la sainte Vierge vient annoncer cet accident à Jésus-Christ : Plus de vin à la noce, cela va déshonorer l'époux qui est de notre parenté.

Pour Dieu, sauvez-lui ce desroy [1].

Jésus alors fait apporter six grands vases d'eau. Nos buveurs pâlissent, et l'un d'eux jure de n'en pas mouiller ses dents. Un autre goguenard ajoute :

Je crois que tels friands museaux,
Comme nous, n'y feront pas presse

(Passant le vase à son voisin) :

Or, tenez, Architriclin... — Qu'est-ce? —
Goûtez, puis en faites rapport.

Architriclin, plus intrépide, goûte et dit avec étonnement :

Ha, voici du vin le plus fort,
Le plus délié, le meilleur,
Le plus sec, plus cler en couleur,
Qu'oncques [2] langue d'homme goûta!

Les autres, sur la foi d'Architriclin, se mettent à boire, et, reconnaissant le miracle du Christ, Abdias s'écrie alors avec une verve toute bachique :

1. Embarras.
2. Jamais.

Si savais faire ce qu'il fait,
Toute la mer de Galilée
Serait jourd'hui en vin changée,
Et jamais sur terre n'y aurait
Goutte d'eau, ni ne pleuverait
Rien du ciel, que tout ne fût vin.

Voilà une véritable scène de buveurs flamands au milieu des scènes de l'Évangile; voilà un tableau de Téniers à côté des tableaux de la Passion, et Dieu sait quels rires devait exciter cette scène dans le public, même à jeun.

Parfois le comique des mystères tourne à la malice de nos vieux fabliaux, qu'ils ne font que mettre en scène. Nous prêtons à nos vieux fabliaux plus de malice qu'ils n'en avaient, parce que nous leur prêtons des idées et des doutes qu'ils n'avaient pas. Où ils riaient, nous croyons qu'ils raillaient. Voici par exemple, dans un *mystère* des miracles de la Vierge, fait et joué, j'en suis convaincu, à très-bonne intention, une scène comique empruntée aux vieux fabliaux qui racontent les miracles de la Vierge. Il y a là beaucoup de malice et de gaieté sans la moindre pointe de moquerie incrédule. Une jeune nonne avait donné rendez-vous à un jeune chevalier. Pour aller au rendez-vous, il fallait traverser une chapelle de la Vierge. En passant auprès de la statue de la Vierge, la jeune fille dit un

Ave Maria et se dirige vers la porte de sortie. Mais voilà que la statue descend de son piédestal et lui ferme la porte. La nonne remonte dans sa cellule; puis, réfléchissant, et réfléchissant du mauvais côté, elle se persuade qu'elle a été dupe d'une illusion. Elle redescend, passe près de la statue, murmure encore un *Ave Maria* par habitude ou pour faire l'expérience, et va vers la porte. La statue descend encore et vient fermer la porte. Elle essaye une troisième fois et se promet bien

De passer parmi la chapelle
Sans dire Ave ni kirielle
Devant l'image de Marie.
. . . . . .
Plus saluer je ne la veux,
Ni tourner vers elle mes yeux.

Elle passe donc devant la statue sans faire aucune prière; et pourtant, comme elle n'est pas encore sans inquiétude, elle dit à la statue :

Dame, dame, tenez-vous là!
Puisque passée je suis deça;
Je ne retournerai jourd'hui
Ni demain; car je vois celui
Que j'aime de cœur et je cherche.

Elle trouve enfin son chevalier, qui l'épouse et l'emmène. La scène est gaie et piquante, sans être moqueuse.

Souvent aussi la farce entre dans les mystères sous sa forme originelle, pour ainsi dire, et avec ses allures les plus populaires. Dans le *Mystère de saint Martin*, nous voyons porter la châsse du saint en procession solennelle, et nous assistons aux miracles que fait cette châsse sur son passage. Il y avait alors à Tours deux infirmes, un boiteux et un aveugle, qui se faisaient un gagne-pain de leurs infirmités et qui allaient de compagnie, le boiteux voyant pour l'aveugle et l'aveugle soutenant le boiteux. Nos deux infirmes, se défiant de la puissance de la châsse, se tenaient à distance de la procession Mais la châsse, comme si dirigeant elle-même ses porteurs, elle eût eu quelque malicieuse pensée de charité, se détourne tout à coup et passe devant les deux infirmes qui s'écrient aussitôt : « Je suis guéri! je suis ruiné! » Ils étaient en effet guéris, mais privés en même temps de leur moyen d'émouvoir la pitié publique, et réduits à travailler.

Voilà le mélange des genres tel que nous pouvons l'observer dans les mystères. J'ai voulu montrer, dès le commencement, que les mystères, les moralités, les soties et les farces se mêlent plus qu'on ne le suppose, et que la séparation des confréries qui ouaient ces diverses pièces a fait trop aisément conclure à la séparation des genres. Disons un mot

maintenant des Confrères de la Basoche et de leurs moralités, qui font une partie importante du théâtre au quinzième siècle.

Les clercs de la Basoche ou clercs de procureurs du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle, car leur corporation n'est pas moins ancienne que le treizième siècle, étaient de bons compagnons et des gens d'esprit, qui, voyant le grand succès des mystères, voulurent aussi élever un théâtre. Ne pouvant pas toucher aux mystères, c'est-à-dire à la Passion de Jésus-Christ et aux vies des saints dont la représentation appartenait aux Confrères de la Passion, ils inventèrent *les moralités*, pièces dont les personnages étaient en général allégoriques. C'étaient les vices et les vertus de l'homme; c'étaient *tout le monde*, — *chacun*, — *maintenant*, — *jadis*, — *avenir*.

En s'écartant ainsi des mystères, les clercs de la Basoche faisaient, sans le vouloir peut-être, une tentative de sécularisation conforme à l'histoire du quinzième siècle. Le quinzième siècle est un grand siècle pour l'Église de France. Elle a de grandes secousses, mais elle a de grands hommes et de grands desseins. C'est là ce qui fait la gloire sur la terre. Au seizième siècle, au contraire, l'Église est à la fois malheureuse et obscure. Point de grands noms; ils

sont tous, sauf ceux des jésuites, du côté de la Réforme. Au quinzième siècle, dans ces grands conciles assemblés pour mettre fin au schisme d'Occident, Gerson, Pierre d'Ailly, Clémengis, ces docteurs à la fois pieux et hardis, voulaient, en réformant la discipline de l'Église, prévenir la réforme du dogme qui fut l'œuvre du seizième siècle. Disons en passant, à la gloire de ces grands docteurs, que leur pensée fut seulement retardée, mais qu'elle ne périt pas. Le concile de Trente, avec d'autres idées que les leurs et sous d'autres auspices, reprit et acheva cette réforme de la discipline ecclésiastique qu'ils avaient voulue. Au quinzième siècle, la papauté, s'étant affaiblie par le schisme, gouvernait moins fortement l'Eglise, et le pouvoir séculier avait profité de cet affaiblissement du pontificat. Les clercs de la Basoche contribuaient pour leur très-petite part à cette émancipation du pouvoir et de l'esprit laïques. Dans leurs moralités, ils ne représentaient plus les grandes scènes de la religion et les miracles ou le martyre des saints; ils représentaient le monde, ses mœurs, ses idées, ses travers : c'était un grand changement.

Pendant les troubles et les misères du règne de Charles VI, les moralités des clercs de la Basoche ne gardèrent pas toujours le caractère honnête

qu'elles avaient d'abord. Tout le monde, princes et peuple, semblait avoir perdu la tête comme le roi, qui était le fou le moins coupable, et travailler à l'envi à la ruine de la France. Comment les clercs de la Basoche auraient-ils été les seuls sages du temps? Ils faillirent donc comme tout le monde: leurs moralités furent souvent hardies, licencieuses, factieuses même; elles s'imprégnèrent de l'esprit du temps et de l'esprit de parti. Elles furent pour les Bourguignons contre les Armagnacs, pour les Armagnacs contre les Bourguignons. Quand l'ordre revint sous Charles VII victorieux, et que les clercs de la Basoche voulurent user des vieilles libertés de leur théâtre, il arriva ce qui arrive toujours en pareil cas; on les punit de leur licence ancienne. Leurs représentations furent souvent interdites. Nous voyons dans *l'Histoire du théâtre français*[1] « qu'en 1442 les clercs de la Basoche ayant représenté leurs jeux, malgré la défense qui leur en avait été faite, le Parlement condamna les acteurs à quelques jours de prison, au pain et à l'eau. » En 1476, arrêt du Parlement qui défend à tous clercs, tant du Palais que du Châtelet, non-seulement de représenter des jeux de farces, soties et moralités, mais même d'en deman-

1. Tome II.

der la permission. Jean l'Éveillé, roi de la Basoche, ne laissa pas l'année suivante de demander cette permission au Parlement, qui réitéra ses défenses sous peine aux contrevenants d'être battus de verges par les carrefours de Paris et bannis du royaume. Cette suspension des spectacles de la Basoche dura jusqu'à la fin du règne de Charles VIII, en 1497.

Louis XII fit rouvrir le théâtre de la Basoche et permit aux poëtes basochiens de reprendre dans leurs pièces les vices et les défauts de toutes les personnes de son royaume, sans faire aucune exception, même pour lui-même; et la Basoche, usant de la liberté qui lui était donnée, railla, pour plaire aux grands, la parcimonie du roi, qui ne voulait point être libéral de l'argent du peuple. Un vieil auteur, Guillaume Boucher, nous explique ce qui rendit Louis XII de si bonne composition pour le théâtre de la Basoche. « Le bon roi Louis XII se plaignait que de son temps personne ne lui voulût dire la vérité, ce qui était cause qu'il ne pouvait savoir comme son royaume était gouverné; et pour que la vérité pût parvenir jusqu'à lui, il permit les théâtres libres et voulut qu'on y jouât librement les abus qui se commettaient tant en sa cour comme en son royaume, pensant par là apprendre et savoir beaucoup de choses qu'il lui était autrement impossible d'en-

tendre. » Ayant la faveur du roi, les clercs de la Basoche eurent aussi celle du Parlement, « qui leur accorda souvent des gratifications sur les amendes, afin de les indemniser des frais qu'ils étaient obligés de faire pour *leurs montres et jeux.* »

Le théâtre de la Basoche dura jusqu'en 1540, où un arrêt du Parlement interdit aux acteurs les représentations, sous peine de la hart, c'est-à-dire d'être pendus. L'arrêt qui interdit la représentation des mystères est de 1548. On voit que le théâtre du moyen âge finit à peu près à la même date sous ses deux formes les plus importantes, les mystères et les moralités.

Parmi les moralités de l'ancien théâtre français, j'en choisis deux : l'une intitulée *les Enfants de Maintenant;* l'autre *la Charité, où est démontré*, dit le titre, *les maux qui viennent aujourd'hui au monde, faute de charité.*

Maintenant et *Mignote* ont deux enfants, Finet et Mauduit, à qui ils veulent donner de l'éducation, afin qu'ils fassent leur chemin dans le monde. *Bon avis* leur conseille de les mener à *Instruction :*

> Baille-les à Instruction,
> Qui loyaument les instruira.

Mais Mignote, qui est une mère tendre et la digne

femme de Maintenant, n'en veut rien faire. Elle craint que ses enfants ne soient élevés trop durement.

> Je les en garderai, beau sire,
> Voulez-vous mes enfants détruire
> Que j'ai nourris si tendrement ?

Cependant, rassurée par son mari, elle mène avec lui ses enfants à Instruction ; et alors on cherche quel état il faudra donner aux enfants. Mignote n'hésite pas : elle sait la vocation de ses enfants. Le métier qu'ils préfèrent est celui qui coûtera peu à apprendre et où l'on gagnera beaucoup.

> S'ils pouvaient vivre sans rien faire,
> Je l'aimerais encore mieux.

Il faut aussi que le métier qu'ils prendront s'apprenne vite. C'est un point capital. Maintenant et Mignote demandent qu'on leur apprenne tout et promptement :

> Nous voudrions tant seulement

(dit Mignote)

> Qu'ils apprissent bien à lire
> Et dedans tous livres écrire,
> Et à parler grec et latin,
> Le tout jusqu'à lundi matin.

Une semaine pour l'éducation d'un homme, n'est-ce pas assez? Mignote ne manque pourtant pas d'ambition : Faites-en un, dit-elle de ses enfants,

Faites-en un prélat d'Église,
Et l'autre juge ou avocat,
Dont puissions avoir grand état,
Grand honneur et grande richesse.

Mais quel métier avait leur père? demande Instruction. — Il était boulanger, répond Mignote.

INSTRUCTION.

C'est un bon état pour gagner,
Et décent à la vie humaine.
. . . . . .
Bon fait ses parents ensuivre;
Besoin n'est point d'une autre école.

J'aime qu'Instruction, qui représente la science et les lettres ici-bas, ait ce respect et ce goût des métiers laborieux et les déclare honorables à la vie humaine. Ce bon sens fait honneur aux poëtes de la Basoche. « Mais s'ils sont fils d'un bon boulanger qui gagnait sa vie en travaillant, pourquoi, dit Instruction à Mignote, habillez-vous vos enfants en jeunes seigneurs? Faut-il être ainsi paré pour venir à l'école?

Vos enfants ne sont pas vêtus
En manière d'étudiants.
Ils semblent mieux à deux galants.

MIGNOTE.

C'est la façon de maintenant;
On vêt ainsi les écoliers.

Quelle charmante réponse, applicable à tout, et qui résume admirablement la morale du monde!

C'est la façon de maintenant!

A quelle objection morale, politique, religieuse, économique, cela ne répond-il pas? De plus, réponse simple et facile à l'usage de tout le monde, qui ne demande pas d'effort de pensée et que personne enfin ne peut accuser de singularité, de paradoxe ou d'utopie.

Mignote, malgré les craintes qu'elle a de la dureté d'Instruction, lui laisse cependant ses enfants. Mais des enfants élevés avec l'indulgence de Mignote ne sont guère propres à supporter une règle quelconque. Aussi Finet et Mauduit parlent à leur maître en jeunes gens qui veulent lui montrer qu'ils n'ont besoin de rien apprendre et qu'ils savent se conduire tout seuls.

Sire,

dit Finet à Instruction,

Sire, nous n'avons point appris
D'être en telle sujétion;
Nous n'avons point intention

D'être longtemps à vos écoles.
De quoi servent telles paroles?
Nous ne voulons point être clercs.

De ce mot-là, « nous ne voulons point être clercs, » nous entendons sans cesse la traduction dans le monde : Nous ne voulons pas être des savants, des hommes de lettres, des professeurs, des latinistes, que sais-je? — Eh! que veut-on donc être? Gros gagnant. C'est là le meilleur état et qui n'a pas besoin, dit-on, de long apprentissage.

Faisant fi de l'école et ne voulant point être clercs, Finet et Mauduit partent et vont chercher fortune dans le monde. C'est ici qu'intervient le fou. Le rôle du fou dans les moralités est très-gai et très-ingénieux. Je dirais volontiers que c'est un Ariste retourné. De même que dans nos comédies l'Ariste arrive toujours à point pour nous avertir de ce qui est bien ou de ce qui est mal, blâmant le mal et approuvant le bien, le fou, au contraire, blâme le bien et approuve le mal. Comme Ariste, le fou est un thermomètre moral; seulement il faut compter à l'envers. Tout ce que loue le fou, le public du quinzième siècle savait d'avance que c'était folie et danger. Ainsi quand Finet et Mauduit quittent l'école pour courir le monde, le fou les applaudit et les encourage.

Mieux vaut être aux champs qu'être en cage;
Instruction les eût battus;
Bien eussent été malotrus
D'être subjets à ce bonhomme.

A ce signe, c'est-à-dire à l'approbation du fou, nous comprenons que les enfants de Maintenant sont perdus.

Mais pour se perdre dans le monde, il faut de l'argent; il faut être bien vêtu et mener grand train; on ne se perd point gratis. C'était la règle au seizième siècle. Les enfants de Maintenant viennent donc lui demander de l'argent, afin de s'habiller au goût du grand monde. Comment, répond le père :

N'avez-vous pas habillement
Pour votre état et pour le mien?

MAUDUIT.

Il n'est ni beau ni compétent.
Habillez-nous, car c'est raison,
Comme enfants de bonne maison.
Un chacun irait murmurant,
Si les enfants de Maintenant
Et de Mignote descendus
N'étaient jolis et bien vêtus.

Comme Mauduit sait flatter la vanité paternelle et maternelle! la descendance de Mignote et de Maintenant! quelle parole! et peut-elle se payer trop cher? De plus, ce n'est pas par vanité que les en-

fants de Maintenant veulent être bien vêtus; c'est par habileté : c'est le moyen d'arriver à tout.

Il convient,

dit Finet,

Il convient faire le galant
Qui veut parvenir à grand bien.

Cette rhétorique persuade le père et la mère, qui donnent à leurs enfants tout ce qu'ils ont d'argent; et voilà Mauduit et Finet qui se lancent hardiment dans le monde. Ils y rencontrent bientôt Jabien, qui joue un grand rôle dans cette moralité. Jabien est le méchant, le docteur du mal, le prêcheur des mauvaises doctrines : ses leçons sont curieuses et d'une vérité éternelle. Tous les siècles ont leur Jabien, et tous les Jabiens ont pour première maxime celle du Jabien de la vieille moralité :

Ne croyez ni père ni mère.

FINET.

Nous vous tiendrons pour notre père,
S'il vous plaît de nous bien apprendre...

JABIEN.

Jamais vous ne pouvez mieux être
Que vous mettre dessous ma main.
Certes, avant qu'il soit demain,

Je vous ferai tous escoliers
En finesse et en tous mestiers,
Si vous me voulez bien ouïr.

MAUDUIT.

Vous me faites tout réjouir;
Mais or me dites, je vous prie,
Que ferons-nous de ce clergie [1]?
En aurons-nous or et argent?

JABIEN.

Oui, bien certes et largement.
. . . . . .

Quelle conversation! rien n'y manque, pas même la mention de la grande supériorité des écoles du mal sur les écoles du bien. Dans les écoles du bien, pour apprendre, il faut des années; dans celles du mal, il faut des jours à peine. Jabien promet aux enfants de Maintenant qu'*avant qu'il soit demain* il les rendra passés maîtres en toutes finesses. Il a raison; mais cela ne contente pas encore Mauduit, qui est un esprit pratique. Apprendre vite, c'est quelque chose; mais que ferons-nous de notre science?

En aurons-nous or et argent?

Voilà le signe de la bonne et grande science.

Combien Jabien leur fera-t-il payer ses leçons? Je ne vous demande rien, dit Jabien :

1. De cette science.

Fors que me veuillez bien entendre
Et mes enseignements comprendre.
. . . . . .
Pour commencement de chanson,
En toute place et en tout lieu,
Vous renierez le corps de Dieu;
. . . . . .
Renier Dieu devez et les saints
Pour une épingle et pour moins;
Et qui vous voudra corriger,
Ne vous tenez point de frapper,
Et qui voudra à vous combattre,
Pour un soufflet rendez-en quatre...

Je passe quelques autres leçons de Jabien qui ne sont pas moins faciles à entendre, et j'arrive à la manière dont les enfants de Maintenant pratiquent, dès leurs premières paroles, ce point capital de l'enseignement de Jabien qui consiste à beaucoup jurer. Il y a là une première ferveur de mauvais garçon, une ardeur à prendre de grands airs tapageurs qui fait de cette scène une scène de vraie comédie.

Est-ce votre intention,

dit Jabien,

De tenir mon enseignement?

MAUDUIT.

Maître, j'ai jà l'entendement
Ouvert par votre discipline.

FINET.

Par là, *sambleu!* il n'est racine
De finesse que je ne sache.

MAUDUIT.

Par là, *morbleu!* tu n'en as tâche
Au regard de ce que je sais.

FINET.

Par là, *sambleu!* je te dirai,
Pratiquer faut notre science.

MAUDUIT.

C'est bien dit, là, *sambleu!* je pense
Que tu ne sais rien près de moi.

Pour avoir meilleur air encore, ils ajoutent à leurs jurons quelques blasphèmes en mauvais latin, et Jabien, enchanté du prompt savoir de ses élèves,

C'est très-hautement latiné,

dit-il;

Vous êtes assez suffisants,
Eussiez-vous même été dix ans
Aux grands études de Paris.

Bientôt toute la famille de Jabien, l'Oisiveté, la Débauche, le Jeu, viennent faire fête aux enfants de Maintenant. C'est le jeu surtout que les enfants de Maintenant prennent en affection. Le jeu n'est pas

pour eux un plaisir, c'est une affaire, et de l'amour du jeu ils font une doctrine. C'est par là que la vieille moralité a un sens profond et éternel.

Par là, *ventre-bleu !* je vous jure,

dit Mauduit,

Qui ne se met à l'aventure,
Jamais nul jour ne sera riche.

JABIEN.

Il est vrai : jamais homme chiche,
Et qui se tient toujours couard,
Ne pourrait avoir un hasard ;
Toujours est méchant et piteux.

Avec ces belles doctrines-là, les enfants de Maintenant jouent, perdent et tombent dans la misère. Mauduit se repent, demande pardon à Dieu et à ses parents : il finit par gagner honorablement sa vie et par faire son salut. Finet persévère dans le mal, et alors la seconde partie de la famille de Jabien, celle qui ne paraît pas d'abord, mais qui suit l'autre de près, la Honte, le Désespoir, la Perdition, le prennent tour à tour des mains l'une de l'autre. Il finit en damné entre les mains de Perdition.

Le mérite de ces vieilles moralités n'est pas seulement de nous peindre les mœurs du quinzième et du seizième siècle, mais les mœurs éternelles de

l'humanité. Sans cesse, en les lisant, nous pensons à Molière, et quand même cette étude de notre ancien théâtre n'aurait pour effet que de nous montrer jusqu'à quel point Molière avait d'instinct la tradition du vieil esprit français, elle aurait encore son prix. Je trouve dans la seconde moralité que j'ai indiquée, *la Charité*, une de ces scènes qui rappellent naturellement Molière. Deux personnages allégoriques, comme le sont en général tous les personnages des moralités, Charité et Tricherie, se disputent à qui gouvernera un autre personnage allégorique, faible, crédule, irrésolu, qui s'appelle le Monde. Le Monde est bonhomme, et il aime Charité; il voudrait bien la garder avec lui et en faire la maîtresse de sa vie et la directrice de ses actions. Mais quoi! Tricherie lui fait de si belles promesses et tout ce qu'elle lui dit lui paraît si vrai!

> Qui n'a rien n'a point de liesse [1],

dit Tricherie,

> Et ainsi n'est à rien prisé
> Plus qu'un pot de terre brisé.
> Quiconque est riche est honoré.
> L'on dit qu'il a bien labouré [2]

1. De joie.
2. Travaillé.

Et qu'il est très-homme de bien;
L'on se moque de qui n'a rien.

LE MONDE.

Vraiment, dame, je vous mercie,
Car vous me dites vérité;
Mais j'aime très tant Charité...

Premier degré de la séduction; le sophisme commence à passer pour vérité. Tricherie, voyant qu'on commence à la croire, poursuit son discours : « Que feras-tu de Charité? dit-elle au Monde, elle n'a jamais un denier dans sa poche. » Puis elle lui cite tous les états où l'on fait fortune par Tricherie.

Regarde-moi les avocats
Qui sont fourrés comme prélats,
Marchands de draps et taverniers,
Et gens de quelconques métiers,
Marchands de vaches et de bœufs;
Ils jureront Dieu pour deux œufs,
Le pauvre peuple en décevant;
Il n'est point marchand qui ne ment,
Et pour te dire vérité,
Ils n'ont deniers que de par moi.

LE MONDE.

Vraiment, je suis tout ébahi,
Car tout ceci que m'as conté
Est presque toute vérité.
. . . . . .
Or vous en allez, Charité;
Vous ne serez plus avec moi;

Allez-vous-en, ma douce amie;
Avec moi sera Tricherie,
Tout le demeurant de mon temps;
Par elle amasserai des biens,
Plus que de par vous la moitié.

Que dites-vous de ce congé affectueux donné à la Charité? Le Monde aime la Charité; il croit qu'elle vaut mieux que Tricherie, et qu'avec elle seulement on peut faire son salut; mais avec Tricherie on fait sa fortune. Il renvoie donc Charité, tout en la regrettant. Cela me fait penser à Chrysale, qui renvoie Martine, sa bonne servante, de peur de déplaire à sa femme en la gardant.

Va, ne l'irrite point : retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant!

CHRYSALE.

Moi, point! Allons, sortez! va-t'en, ma pauvre enfant.

Chrysale vaut mieux que le Monde; il n'est que faible; il a peur de sa femme; il veut avoir la paix à la maison. La faiblesse du Monde est plus mauvaise : il cède au sophisme de l'intérêt et non à la crainte : aussi le ton sentimental qu'il prend pour congédier Charité contient une assez bonne dose d'hypocrisie.

Mais c'est par cela même qu'il est profondément comique et qu'il exprime d'une façon vive et gaie la vérité des mauvais sentiments du cœur humain.

II

Les vieilles moralités ou comédies qui amusaient nos pères n'ont point été inutiles au génie de Molière. Il n'est pas né tout seul et il n'a pas tout fait. Il connaissait nos vieilles moralités et nos vieilles farces. Tout ce qu'il y avait dans cet ancien théâtre d'idées comiques, de peintures naturelles et vraies de la vie et des mœurs privées, de caractères heureusement tracés et habilement représentés, Molière l'a pris comme son bien ; non qu'il ait fait de profondes recherches sur notre ancien théâtre, non qu'il ait étudié en érudit nos vieilles comédies : tout cela lui arrivait par une sorte de tradition générale qui ressemblait à l'inspiration. Il ne doit rien à aucune moralité et à aucune farce en particulier ; il ne doit rien à Jodelle, à Grevin, à Larrivey, ses prédécesseurs ; il doit beaucoup à tout le monde.

Je prends, par exemple, parmi les moralités de

notre vieux théâtre celle qui a pour titre : « *Le Miroir et exemple moral des enfants ingrats, pour lesquels les pères et mères se détruisent pour les augmenter, qui en la fin les méconnaissent.* » Cette moralité est un des premiers essais de la comédie grave et sérieuse. Le vice représenté sur la scène est un vice odieux, l'ingratitude des enfants, qui ne semble guère se prêter à la gaieté de la comédie et qui touche au drame; mais le vieil auteur de la moralité des enfants ingrats a trouvé par instinct l'art qu'a eu Molière dans le *Tartufe*. Son enfant ingrat a, comme Tartufe, son côté ridicule, afin qu'il paye tribut à la comédie; mais dans l'*Enfant ingrat*, non plus que dans le *Tartufe*, le ridicule ne détruit pas l'odieux. L'enfant ingrat prête à la fois au rire et à l'indignation : au rire, en commençant, par sa vanité et sa présomption; à l'indignation, en finissant, par son ingratitude. En même temps, les personnages secondaires, quoique nécessaires au sujet, le père et la mère de l'enfant ingrat, sont, comme les personnages secondaires et nécessaires de *Tartufe*, comme Orgon et comme madame Pernelle, ridicules sans cesser d'être intéressants; et même le père et la mère de l'enfant ingrat, qui ne pèchent que par la tendresse aveugle qu'ils ont pour leur fils, sont plus intéressants et plus dignes de compassion qu'Orgon

et madame Pernelle, qui pèchent par crédulité et par ignorance. Je sais donc gré au vieil auteur inconnu de la moralité d'avoir fait en sorte que le père et la mère de l'enfant ingrat nous amusent par leur folle tendresse pour leur fils et nous touchent par leurs malheurs. Ils ont mérité leur malheur par leurs défauts, voilà pour la comédie; mais ils sont punis par la seule personne au monde qui devait bénir et honorer leurs défauts, au lieu de les en punir ; et le fils ingrat est infâme pour nous, quoique son père et sa mère soient ridicules : voilà pour la morale.

L'auteur de cette vieille moralité nous dit lui-même dans son prologue quelle a été son intention en faisant une comédie ou moralité de cette histoire de l'enfant ingrat qui se trouve dans les vieux recueils du moyen âge. Il a voulu « admonester les pères et mères qui trop s'abandonnent à leur fol amour envers leurs enfants, tellement que par leur souffrir en jeunesse prendre folles plaisances sans chastiement, vivre délicatement et prodigalement en pompeux habits, et par les colloquer et mettre en plus haut lieu qu'à eux ne convient, » en font tant qu'à la fin leurs enfants ingrats les méconnaissent. Le fol amour du père et de la mère pour leur fils fait la première partie de la comédie, la plus gaie et la plus vraie. L'ingratitude du fils envers son père et

sa mère fait la seconde partie du drame; et cette seconde partie, malgré ce qu'elle a de bizarre et de fabuleux, est belle et touchante.

La pièce s'ouvre par l'entretien du père et de la mère, qui causent ensemble de l'éducation de leur enfant. Il ne peut rien y avoir de trop bon et de trop beau pour ce cher enfant. Ils veulent, comme *Maintenant* et *Mignote*, lui donner un bel état; mais ils ne veulent pas non plus qu'il se fatigue pour l'apprendre. L'enfant est de belle jeunesse, dit le père,

Et crois, s'il a maître propice,
Sans trop le grever de service,
Qu'il apprendra suffisamment;
Car je ne veux aucunement,
A quelque homme que je le baille,
Que trop fort on me le travaille,
Ni qu'on le traite rudement.

Le bon père, et qui n'est pas seulement du quinzième ou du seizième siècle! Je recevais dernièrement une lettre d'un père de famille qui, voyant dans le *Moniteur* une circulaire du ministre de la guerre pour annoncer qu'il sera désormais tenu compte aux candidats de Saint-Cyr de l'habileté qu'ils pourront avoir dans l'escrime, dans l'équitation et la natation, en concluait qu'on ne se soucierait guère plus de la version latine prescrite dans l'examen du baccalauréat ès sciences. Ce bon père croyait évidemment que,

quand les enfants sont de belle jeunesse, et qu'ils savent bien monter à cheval, bien danser, bien nager et bien faire des armes, il n'est pas nécessaire qu'ils se *travaillent* trop fort à savoir le latin. Je ne blâme pas la circulaire du ministre de la guerre, et je trouve fort bon que nos jeunes officiers ne soient pas des lourdauds. Puisque l'armée doit avoir beaucoup de pouvoir, il faut au moins qu'elle ait bonne façon. Seulement, un peu de travail et d'effort, même en latin, ne peut nuire. Mais le travail et l'effort, voilà ce que les pères et les enfants maudissent de concert. Tout avoir sans peine, c'est là le point important au quinzième comme au dix-neuvième siècle.

La mère, dans la vieille moralité, n'est pas moins aveugle en sa tendresse que le père. Elle parle bien du châtiment qu'un maître est souvent forcé d'infliger à ses élèves, mais c'est pour s'en épouvanter. Si on allait châtier son fils ! Le père la rassure. Il faut, dit-il, que le maître endure tout de son fils :

De tant payera plus largement.
Il ne faudrait qu'un mouvement
De tempête ou de gronderie
Pour le bouter en maladie
Et le perdre soudainement.

LA MÈRE.

Il se faut bien garder vraiment
De trop un enfant travailler;

Il lui faut un maître bâiller
Qui le traite en tout doucement.
De tant payera plus largement.

N'est-ce pas ici la nature prise sur le fait? Que dites-vous de cet argument qui sent le riche et le parvenu, lequel croit que l'argent doit servir aussi à son fils pour n'être point puni? Que dites-vous surtout de cette alarme sur la santé de l'enfant, qui tombera malade s'il travaille trop? Mon fils est plein d'intelligence, mais il est délicat : ne le faites pas trop travailler :

De tant payera plus largement.

Voilà les paroles que les principaux de collége ont bien souvent entendues, plus ou moins bien tournées et déguisées. Eh! bonne mère et bon père que vous êtes, est-ce que vous n'avez pas travaillé rudement pour devenir riches et puissants? Pourquoi vos fils ne feraient-ils pas de même? — Oh! nous, c'est bien différent! nous étions pauvres. — C'est ici que j'admire plus particulièrement mon vieil auteur. Il sait par où pèche l'amour paternel et par où il prête à la comédie. Il ne pèche pas seulement par faiblesse, quoiqu'elle soit grande; il pèche aussi par vanité. Le fils délicatement nourri et *prodigalement* vêtu est le trophée de la vanité du père enrichi. Le père a travaillé

et a sué; le père a les mains calleuses et le dos voûté par la fatigue; mais le fils sera élevé comme un seigneur; il aura les mains blanches et la taille cambrée. Ce ne sera pas seulement la joie du père de voir son fils si beau et si leste, ce sera son orgueil, ce sera une des parties de son luxe.

A cette délibération sur l'état du fils et sur la profession qu'il doit prendre, il manque jusqu'ici le personnage principal, c'est-à-dire le fils. Dans toute famille civilisée, en effet, c'est le fils qui doit décider de son propre avenir et éclairer sur ce point l'inexpérience de ses parents. Le fils arrive donc. Si j'avais à dire quelle est la scène et quel est le personnage qui témoigne le mieux du *vis comica* de mon vieil auteur, je dirais volontiers que c'est le personnage du fils dans cette scène avec son père et sa mère. Jamais marmot de quinze ans n'eut, même de nos jours, l'air si assuré et si capable que ce petit monsieur. Comme il tranche! comme il décide! quel bonheur qu'il soit intervenu dans cette délibération! Le père et la mère évidemment n'y entendaient rien. Il a d'abord quelques paroles de déférence et de soumission, en orateur habile qui veut bien disposer ses auditeurs; mais une fois qu'il est sûr de son ascendant, il va droit au but.

LE PÈRE.

Viens çà, mon fils, dis-moi comment
Tu entends vivre. Veux-tu être
De métier, ou marchand, ou prêtre?

LE FILS.

Père, à votre commandement.

LE PÈRE.

Est-ce répondre sagement!
Il sait tout et n'est qu'un enfant!
O quel souci et quel tourment
Frapperait mon cœur gravement,
Si mort le prenait maintenant!

Cet attendrissement du père sur la sagesse et l'intelligence de son fils et sur la douleur qu'il aurait de perdre un pareil enfant, ce mouvement si naturel et si comique, montre au fils qu'il peut tout dire et tout demander. Aussi reprend-il :

Père, c'est beau métier que marchand;
M'est avis, si je le savais
Et si vos biens en main j'avais,
Que bien les mettrais en avant [1].

LE PÈRE, *pleurant de joie.*

Je crois être l'homme vivant
Que Dieu a le mieux fortuné
De m'avoir cet enfant donné,
Qui tant est beau, doux et savant!

1. Je les ferais bien profiter.

Et savant, notez-le bien, dans la science, qui n'est pas seulement une science du seizième siècle, le maniement des capitaux. Voilà, en effet, la science pour laquelle le fils se sent le plus de vocation.

Si vos biens dans les mains j'avais,

si j'étais banquier et capitaliste, car c'est là ce que veut dire le vieux mot de marchand, quelles belles affaires je ferais! quelles admirables entreprises! Vous avez péniblement amassé votre fortune, mon père, sou à sou, vous levant tôt et vous couchant tard : maximes d'autrefois; donnez-moi ces capitaux stagnants; donnez, mon père, afin que je les fasse travailler selon l'art de notre temps et que je les mette en avant! Et le père, alors ébahi de la science précoce de son fils et de son assurance, le père bénit naïvement Dieu d'être le seul homme vivant qui ait un fils si bien appris! J'ai lu dans je ne sais plus quel voyageur aux États-Unis qu'on y a en grande considération les garçons de douze à quinze ans et que cela leur donne une singulière assurance. Ce sont de petits hommes qui peut-être un jour seront grands et puissants par le génie des sciences ou des affaires. Ils ont pour eux l'obscurité de l'avenir. Voilà pourquoi on les ménage. Mais à mesure qu'ils grandissent, ils sont moins estimés et moins ménagés, parce

qu'ils sont mieux connus et mieux mesurés. Le fils de la vieille moralité m'a l'air d'être un petit Américain; il a, grâce à la crédulité paternelle, tout l'ascendant de l'avenir sur le passé. Grand privilége que de n'avoir pas encore vécu! disait fort spirituellement un jour M. le duc de Nemours au maire du Mans, mais il ne faut pas en être trop fier. Il ne faut pas non plus que les pères, infatués de l'avenir de leurs fils, fassent trop bon marché de leur propre passé. Parce que les enfants n'ont rien fait, ce n'est pas une raison de croire qu'ils feront bien. Nous en sommes tous là cependant. C'est même, il faut le dire, une disposition naturelle de l'esprit français d'avoir plus de goût pour l'avenir que pour le passé. Non que nous soyons modestes à l'endroit de ce que nous avons fait; mais nous sommes surtout présomptueux à l'endroit de ce que nous ferons. Quand cette disposition d'esprit prévaut chez un peuple, chaque génération veut avoir son gouvernement et le faire à son image et à son profit. Il faut, dit-on, rajeunir l'État. Ces rajeunissements successifs sous forme de révolutions ne font pas que personne rajeunisse, ni l'État, ni les particuliers. Ils font peut-être qu'on vieillit plus vite. Mauvais symptôme dans une société quand il y a beaucoup de vieillards qui n'y font rien et que les jeunes gens y veulent tout faire! Les so-

ciétés puissantes et vivaces sont celles où les lois sont vieilles, parce qu'elles durent, et où les esprits sont jeunes, parce qu'ils ne se hâtent pas de vivre. Les mauvaises sont celles où les lois sont toujours jeunes, parce qu'elles changent sans cesse, et où les esprits sont promptement vieux, parce qu'ils s'épuisent vite.

Je reviens à ma vieille comédie. Le père part avec son fils pour l'aller placer chez un riche marchand qui lui apprendra le commerce. Dans l'entretien entre le père et le marchand, c'est le fils qui a la parole et la décision en toutes choses. Le père obéit respectueusement au fils, c'est-à-dire au jeune et hardi représentant de l'avenir, et celui-ci montre un égoïsme vraiment admirable, qui lui fait un caractère à part et qui prépare son ingratitude. Cet égoïsme, d'ailleurs, n'a rien d'exagéré. Il est, tout grand qu'il nous semble, fort naturel. Comment, en effet, l'enfant ne croirait-il pas qu'il est le centre et, j'allais dire, le chef de la famille, quand il voit que toutes les préoccupations du père et de la mère se rapportent à lui? Comment ne pas se croire important, quand on est tant attendu et tant choyé? C'est surtout au moment où le père quitte son fils, qu'il laisse chez le marchand, qu'éclate cet égoïsme naturel qui fait un contraste à la fois comique et touchant avec

la douleur du père. Cette scène d'adieux est charmante.

LE PÈRE.

Ici te tiendras, mon enfant.
Adieu, te dis.

L'ENFANT.

Adieu, mon père;
Recommandez-moi à ma mère;
Je l'irai voir, je ne sais quand.

LE PÈRE.

Nous viendras voir; mais nonobstant
Pour connaître ce mystère [1],
Ici te tiendras, mon enfant.
Adieu, te dis.

LE FILS.

Adieu, mon père,
S'il me faut de l'argent comptant,
J'en irai quérir.

Cette dernière promesse de venir voir son père et sa mère quand il aura besoin d'argent, est celle à laquelle le fils manque le moins et qu'il remplit le plus vite. Il quitte, en effet, bientôt son marchand, qui ne le traitait pas avec assez de considération, et il se met à courir le monde. Mais auparavant il vient demander à son père et à sa mère le moyen d'y faire

1. Ce métier, *magisterium.*

figure. Il espère faire un grand mariage, et même épouser la fille d'un comte, s'il a beaucoup d'argent.

> Car dans notre temps on ne monte
> Plus, que par échelle d'argent.

Le fils, dans cet entretien, a toujours cette belle assurance que nous lui avons vue : il entre dans le monde, le cœur plein d'espoir. Je veux qu'on me trouve ma place, dit-il hardiment. C'est ce que nous appelons aujourd'hui avoir une situation. Et, notez le mot, il ne demande pas à la société de lui trouver une place, un emploi; fi de ces ambitions mesquines! Notre homme veut qu'on lui trouve sa place, celle qui lui est due, celle à laquelle il a droit, c'est-à-dire la meilleure. Il réussit; il épouse la fille d'un comte ruiné, et le voilà gentilhomme, ou peu s'en faut. Il est vrai qu'en faveur de ce mariage, le père et la mère se sont démis de tous leurs biens entre les mains de leur fils. Mais peut-on faire moins pour être beau-père et belle-mère d'une comtesse?

Ici finit, à vrai dire, la comédie et commence le drame, qui a son mérite aussi, parce qu'il est touchant et noble, quoique bizarre et fabuleux.

Le père et la mère, qui se sont dépouillés pour leur fils, n'ayant plus de quoi vivre, viennent lui de-

mander de les nourrir. Il refuse de les recevoir. Cependant il leur fait donner du pain bis, ce qui les indigne encore plus que le refus qu'il fait de les recevoir, et ils s'éloignent du château qu'habite ce mauvais fils. Mais bientôt la pauvreté les y ramène, et cette fois le fils refuse de les reconnaître et les fait chasser. Il allait ce jour-là même donner un grand festin aux seigneurs du voisinage, qui arrivent de tous côtés. Quelle figure auraient faite à ce repas somptueux deux pauvres vieillards en haillons? et comment avouer devant ces nobles hôtes que ces deux pauvres sont son père et sa mère? On sert le repas; les convives prennent place. Le plat du milieu était un grand pâté que le fils ouvre lui-même. Mais à peine l'a-t-il ouvert, qu'il en sort un gros crapaud qui lui saute au visage et s'y attache sans qu'on puisse l'en détacher, quelques efforts que l'on fasse. Grande frayeur parmi les hôtes du fils ingrat; grande douleur pour sa femme et pour son beau-père et sa belle-mère, qui, reconnaissant qu'il y a là une punition céleste, vont trouver le curé du village, lui racontent l'ingratitude du fils, son châtiment, et lui demandent d'accorder au patient le pardon de sa faute et la guérison de son mal. Le curé répond que la faute est trop grande pour qu'il lui soit permis de la remettre, et renvoie le fils ingrat à l'évê-

que. L'ingrat vient trouver l'évêque, confesse sa faute, et demande pardon et guérison. « La faute est trop grande pour que je la remette, répond l'évêque; allez trouver le pape. » L'ingrat vient à Rome, se jette aux pieds du pape, confesse sa faute et demande pardon et guérison. Mais la faute est trop grande encore pour que le pape puisse seul la remettre. Où donc trouver le tribunal de pénitence et de miséricorde qui peut absoudre et guérir le fils ingrat, si ce tribunal n'est ni dans l'église du village natal, toute sainte et toute vénérable qu'est l'église du village; ni dans la cathédrale de l'évêque, toute grande et toute majestueuse qu'est la cathédrale de la grande ville; ni à Saint-Pierre de Rome et aux pieds du pape, tout-puissant qu'est le pape pour remettre leurs fautes aux coupables repentants? Allez dans la chaumière pauvre et désolée qu'habitent le père et la mère abandonnés par le fils ingrat et qui l'ont maudit; c'est là qu'est le tribunal de pénitence et de miséricorde où siége plus que le curé, plus que l'évêque, plus que le pape, où siége un père pour punir le crime et pour pardonner au repentir. Aussi est-ce à ce tribunal plus élevé que le sien que le pape renvoie le fils ingrat. Qu'il aille demander pardon à son père et à sa mère, et alors il trouvera miséricorde et guérison. Le fils reprend son pèlerinage de Rome

vers la chaumière natale, toujours portant sur le visage le crapaud que la malédiction paternelle y a attaché; et, quand il entre dans cette cabane qui n'est pauvre que parce que le père et la mère se sont dépouillés de tout pour leur fils, quand il se jette en pleurant aux pieds des deux vieillards et qu'il obtient son pardon, alors le crapaud tombe et le fils ingrat est guéri.

Je n'admire pas plus qu'il ne faut l'invention du crapaud attaché au visage de l'ingrat. C'est un symbole grossier de l'horreur qu'inspire l'ingratitude filiale; mais, tout grossier qu'il est, le symbole est expressif. Quiconque est ingrat envers son père et sa mère, quiconque les méconnaît ou les outrage, regardez-les bien, et quelque beaux qu'ils soient en apparence, quelque parure qu'ils aient, quelque maintien, quelque majesté même qu'ils affectent, ils ont, si nous savons bien les voir, ils ont le crapaud sur le visage. Les filles du roi Léar l'ont, toutes reines qu'elles sont; les Deux Gendres l'ont, tout ministre qu'est l'un et tout philanthrope qu'est l'autre; et si j'étais jeune homme et que j'eusse eu un mouvement de mauvaise humeur ou d'impatience contre mon père ou ma mère, si léger que fût ce mouvement, je ne voudrais pas, avant d'en avoir obtenu le pardon, me regarder au miroir, de peur de voir sur mon vi-

sage, non pas assurément le crapaud qui ne s'attache qu'aux grands et affreux ingrats; mais, que sais-je? une patte de l'animal, une piqûre du mal qu'il faut fuir. Le crapaud est la punition des grands ingrats, et la vue de ce châtiment ne guérira pas les ingrats décidés et résolus, pas plus que la vue d'Harpagon ne guérit les grands avares; mais elle peut guérir et prévenir les ingratitudes passagères, et c'est à quoi se borne l'utilité de la comédie. Elle peint les vices entiers pour effrayer les demi-vices; elle grossit et exagère à dessein l'image du mal pour avertir et dissuader de loin ceux qui seraient tentés de s'en approcher. Elle représente, enfin, les vices pour corriger les défauts, et la vieille moralité n'a point manqué à cette règle de l'art. Le fils ingrat n'est, dans le commencement, qu'un jeune homme présomptueux et égoïste; il n'arrive au vice que pour n'avoir pas su corriger le défaut.

III

Les changements de décoration et les péripéties sont aussi fréquentes en France dans l'histoire littéraire que dans l'histoire politique. Nous nous pre-

nons et nous nous déprenons avec une facilité singulière de nos goûts et de nos enthousiasmes littéraires : hier classiques, aujourd'hui romantiques, et jamais intolérants ni exclusifs à demi. Cela nous fait une histoire littéraire pleine de vicissitudes. Nulle part ce goût du changement et de l'innovation qui nous est propre ne se montre mieux que dans la révolution qui, au seizième siècle, renversa l'école de Marot pour y substituer l'école de Ronsard. La ballade, le rondeau, le triolet, tout ce qui ressentait la naïveté et la malice du moyen âge fut impitoyablement proscrit. Le poëme épique, l'ode, l'élégie, l'épître furent en grand honneur. Marot avait fait aussi des épîtres, et même des élégies; mais il leur avait donné un tour piquant et vif. Ronsard et les poëtes de son école donnèrent à l'épître un tour savant et sérieux, à l'élégie un accent prétentieux ou mélancolique. La révolution ne fut pas moins grande au théâtre qu'ailleurs. Les mystères, les moralités, les soties, ces œuvres pieuses ou naïves du moyen âge, furent délaissés avec le dédain qu'en France, plus qu'en tout autre pays, aujourd'hui a pour hier, et que demain aura à son tour pour aujourd'hui. La tragédie et la comédie savantes, imitées des Grecs et des Latins, remplacèrent les allégories et les farces grossières qui plaisaient à nos aïeux. Rien ne parut bon s'il

n'était autorisé dans la tragédie par Sénèque le tragique, qui fut pris surtout pour modèle, et qui donna à notre tragédie l'allure un peu guindée et sentencieuse qu'elle n'a pas quittée, et dans la comédie par Plaute et Térence, ou par les Italiens, qui eux-mêmes avaient imité Plaute et Térence.

Ronsard et ses amis se partagèrent comme des triumvirs l'empire littéraire. La tragédie et la comédie échurent à Jodelle. Je ne veux pas parler de sa *Cléopâtre* et de sa *Didon*, qui me semblent de fort mauvaises pièces, même en tenant compte à Jodelle de la hardiesse qu'il eut de tenter le premier la tragédie. Sa comédie d'*Eugène*, qu'il fit jouer en 1552, quoiqu'elle soit une ébauche et qu'elle se sente aussi de la timidité d'un premier essai, a, au contraire, du mérite et de l'originalité. Jodelle a grand soin, dès le commencement, de dire que sa pièce n'est ni une moralité ni une farce comme celles du vieux théâtre : ce n'est pas non plus une imitation de Térence ou de Ménandre. Jodelle entend que sa pièce soit prise pour une œuvre originale :

L'invention n'est point d'un vieux Ménandre;
Rien d'étranger on ne vous fait entendre;
Le style est nôtre, et chacun personnage
Se dit aussi être de ce langage,
Sans que brouillant avecque nos farceurs
Le saint ruisseau de nos plus saintes sœurs,

On moralise un *conseil*, un *escrit*,
Un *temps*, un *tout*, une *chair*, un *esprit*,
Et tels fatras dont maint et maint folatre
Fait bien souvent l'honneur de son théâtre.

A ce goût de la préface, à ce besoin de se définir et de s'expliquer, je reconnais une nouvelle école qui fait grand bruit de son originalité et qui la proclame encore plus qu'elle ne la montre. N'est pas original, en effet, qui veut l'être; l'orgueil, il est vrai, remplace aisément l'originalité, et c'est souvent l'orgueil qui défraye seul les débuts des nouvelles écoles, parce que, de tous les orgueils, celui qui se met en commun entre plusieurs poëtes et écrivains, et qui s'exploite à parts égales, est le plus difficile à éviter, puisqu'il ne paraît plus ressembler à l'orgueil individuel. Mais le diable n'y perd rien, et le *moi* se retrouve avec avantage dans le *nous*.

Le dédain de l'ancien théâtre et la prétention à l'originalité est le trait commun des poëtes tragiques et comiques de la nouvelle école. Grevin, un des successeurs de Jodelle, ne traite pas avec moins de mépris que lui les mystères et les moralités :

Ce n'est pas notre intention,

dit Grevin dans le prologue de la *Trésorière*,

De mêler la religion
Dans le sujet des choses feintes;
Aussi jamais les lettres saintes

Ne furent données de Dieu
Pour en faire après quelque jeu.

. . . . . .

Celui donc qui voudra complaire
Tant seulement au populaire,
Celui choisira les erreurs
Des plus ignorants bateleurs :
Il introduira *la nature,*
Le genre humain, l'agriculture,
Un tout, un rien et un chacun,
Le faux parler, le bruit commun
Et telles choses qu'ignorance
Jadis mêla parmi la France.

. . . . . .

N'attendez donc en ce théâtre
Ne farce ne moralité,
Mais seulement l'antiquité.

Nous voyons ainsi, dans les prologues de Jodelle et de Grevin, le genre de reproches que l'école et la société de la Renaissance faisaient aux vieux mystères de la Passion. C'est le même reproche que leur faisait plus tard Boileau dans son *Art poétique*, quand il parlait de ces pèlerins grossiers

Qui, sottement zélés en leur simplicité,
Jouaient les saints, la Vierge et Dieu par piété.

C'est aussi pour ce motif que le Parlement, en 1548, interdit la représentation des mystères. Ces tragédies pieuses qui, devant un auditoire simple et habitué à croire, n'avaient aucun danger, et qui même servaient peut-être à exciter la foi des fidèles, étaient

devenues difficiles et scabreuses devant un auditoire agité déjà par les controverses de la Réforme. L'esprit de doute et de raillerie abusait de la naïveté de ces représentations pieuses, et le Parlement fit sagement de les interdire. Cet arrêt de 1548 est un événement dans l'histoire de notre théâtre. Il donne une date authentique à la révolution qui s'accomplit et qui substitua la tragédie classique et païenne au drame religieux et national du moyen âge. Les mystères n'étaient pas un théâtre; ce n'était que la mise en action des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament; mais ils pouvaient devenir le germe d'un théâtre qui auraient procédé de nos institutions religieuses et nationales. Au lieu de cela, nous avons eu un théâtre qui procède des Grecs, des Romains, de la mythologie, et qui ne se rattache ni à notre religion ni à notre pays. Non que je veuille dire que l'arrêt de 1548 ait été la cause de cette révolution; il y aida en détournant d'autorité le théâtre du penchant qu'il avait pris pour les sujets religieux, et en le poussant vers les sujets grecs et romains; c'était, pour ainsi dire, le changer de berceau et lui donner l'antiquité pour mère et pour patrie. Le Parlement, il est vrai, n'interdisait que la représentation de la Passion de Jésus-Christ et permettait la représentation des mystères qui avaient pour sujet la vie des

saints ; mais le coup était donné, et comme la Passion de Jésus-Christ était, pour ainsi dire, le centre et le cœur du drame religieux et national du moyen âge, une fois la Passion interdite, ce drame tomba peu à peu, et les pièces saintes, empruntées soit à l'Ancien Testament, soit à la Vie des saints, ne furent plus qu'une exception dans notre théâtre, tandis qu'autrefois elles étaient la règle. Les dédains de l'école de Ronsard et la vogue que prit alors l'étude de l'antiquité firent plus pour la ruine du drame du moyen âge que l'arrêt du Parlement. Cependant l'arrêt eut aussi son influence. Comment, en France surtout, résister à la fois à la justice et à la mode? Nous sommes à la fois mobiles et formalistes. C'est par notre mobilité que nous faisons nos fréquentes révolutions, et c'est par notre goût de la forme qu'à chaque révolution nous faisons une constitution.

Il est difficile de faire une analyse détaillée de la comédie de Jodelle intitulée *Eugène ;* elle est fort licencieuse, surtout pour nous aujourd'hui qui sommes délicats sur les mots. Le choix même du personnage principal nous semble une licence et un scandale. Eugène, qui joue le rôle principal dans la comédie et qui y donne son nom, est un abbé dont la conduite n'est rien moins qu'édifiante. Eugène, il est vrai, est un abbé commendataire. Les

commendes étaient un vieil usage de l'Église qui s'était changé en abus. Dans la primitive Église, on avait parfois attaché la jouissance des biens d'un couvent à quelque église qui n'avait aucun autre moyen d'entretien. C'était le clergé séculier qui profitait des biens du clergé régulier. Peu à peu et pendant le désordre des temps féodaux, les laïques s'étaient arrogé aussi la jouissance des biens du clergé régulier et avaient couvert leur usurpation de ce vieux nom de commende. L'Église avait toujours réclamé contre l'empiétement des laïques, et elle avait tâché de concentrer l'abus des commendes entre les mains des dignitaires de l'Église. Elle y était à peu près parvenue. Seulement les laïques, en se faisant tonsurer, et sans entrer autrement dans l'Église, obtenaient parfois des commendes. L'abbé Eugène était un de ces commendataires qui trouvaient fort doux de jouir des biens d'une abbaye, sans s'astreindre à aucun des devoirs d'un abbé. Le concile de Trente, qui tenait ses séances pendant que Jodelle faisait jouer sa comédie, réprima l'abus des commendes, ou du moins le renferma dans le cercle de l'Église.

Jodelle, qui mettait ainsi sur la scène un des abus de l'Église, et qui se moquait des abbés commendataires, était-il un partisan secret de la Réforme et

un adversaire de l'Église catholique? Nullement. Jodelle, comme toute l'école de Ronsard, est ennemi de la Réforme. Cette école, décidée à prendre en tout le contre-pied de l'école de Marot, qui penchait vers la Réforme et qui raillait volontiers les abus de l'Église, s'était faite fervente catholique, et elle ne manquait pas une occasion de maudire les huguenots comme la cause de tous les maux de la France. Jodelle, dans ses sonnets politiques, plus curieux par les renseignements qu'ils donnent sur l'esprit du temps que par le mérite des vers, Jodelle poursuit sans cesse les huguenots de ses invectives. Il semble même disposé à conseiller contre eux l'usage du fer et du feu. Si on trouve, dit-il,

S'on trouve quelques-uns de ceux-ci conspirants
Pour la sédition et non pour l'Évangile,
Qu'on les punisse à mort! Qu'on mette en chaque ville
Secrètement main forte, et qu'à tous adhérents,
Toute occasion s'oste, et que mille enquérants
Ayent sans cesse l'œil sur la faction vile.

Voilà une politique qui paraît impitoyable; mais tout à coup, se ravisant et reprenant cette confiance que tous les hommes qui aiment et pratiquent les lettres ont volontiers en la raison humaine, Jodelle continue :

Mais je loue encor plus que, cessant tous ces feux,
Puisque le nombre est tel que, si ce n'est par eux

Et par la raison même extirper ne se peuvent,
De mille écrits savants, ingénieux et forts,
Saints et pris de Dieu même, on fasse tant d'efforts,
Que d'eux-mêmes d'avoir pitié de soi s'émeuvent.

Ainsi, après avoir voulu qu'on essaye des bourreaux et des espions, Jodelle reconnaît lui-même que la violence ne fera rien, et qu'il faut se contenter de l'arme de la controverse. La secte née d'écrits, dit-il,

Ne peut mourir que par écrits.

Il jette, du reste, sur les causes des troubles qui désolent la France, un coup d'œil plein de pénétration et de justesse. Il ne les attribue pas seulement à l'esprit de secte et d'hérésie. Ce n'est pas Luther et Calvin qui sont coupables de nos malheurs, c'est nous-mêmes; et alors il dénonce le vice qui ronge et qui consume tout en France, le vice qui est la cause de toutes nos discordes, c'est-à-dire l'envie, ou, pour l'appeler de son nom moderne, l'amour de l'égalité :

Je dirai, car j'en veux au peuple que plus j'aime,
Que l'envie aux François par nature est extrême;
De là naît ce discord, notre fatal poison.

Et qu'on ne croie pas que les guerres de religion tournent au profit de la religion; qu'on ne croie pas

que le fanatisme aide à la foi, et que les persécuteurs soient au moins des croyants :

Plus de Dieu l'on dispute, et moins l'on y fait croire,

dit Jodelle dans un vers excellent qui mériterait de devenir proverbe.

J'avais besoin de cette préface sur Jodelle pour montrer que, s'il raille les abus de l'Église, ce n'est pas qu'il soit favorable à la Réforme ; il ne veut pas d'autre réforme que celle que fera le concile de Trente. Son abbé commendataire est un épicurien qui ne se refuse aucun des plaisirs de ce monde, et qui croit de bonne foi que tout a été arrangé ici-bas pour le rendre heureux. Il a un bon logis, une bonne table, des chevaux, des chiens; rien ne lui manque des plaisirs qu'ont les riches et les mondains, et c'est à cela qu'il emploie sans scrupule et sans déguisement les revenus de son abbaye. Ce personnage, au surplus, n'était pas nouveau dans la poésie. Villon s'était déjà raillé des gros chanoines qui faisaient leur paradis sur terre. L'abbé Eugène est proche parent des chanoines de Villon; mais il a, à mes yeux, un mérite de plus que les chanoines de Villon; il n'est pas hypocrite; car il ne soupçonne même pas, dans la naïveté de son épicuréisme, qu'on puisse, étant abbé commendataire, vivre autrement qu'il ne

vit, et il remercie Dieu de son bonheur, sans douter un seul instant de la justice et de la légitimité de ce bonheur.

En tout ce beau rond spacieux,

dit Eugène,

Qui est environné des cieux,
Nul ne garde si bien en soi
Ce bonheur comme moi en moi.
Tant que, soit que le vent s'émeuve,
Ou bien qu'il grêle ou bien qu'il pleuve,
Ou que le ciel de son tonnerre
Fasse peur à la pauvre terre,
Toujours monsieur moi je serai,
Et tous mes ennuis chasserai.
. . . . . .
Fortune assez d'heur [1] me rassemble
Pour me plaire en ce monde ici...
Sans travail, les biens à foison
Sont apportés en ma maison.
. . . . . .
Les rois sont sujets à l'émoy
Pour le gouvernement des terres;
Les nobles sont sujets aux guerres...
Le marchand est serf du danger
Qu'on traîne au pays étranger;
Le laboureur avecque peine
Presse ses bœufs parmi la plaine.
L'artisan, sans fin molesté,
A peine fuit sa pauvreté.

Mais les gens d'église, selon l'abbé Eugène,

1. De bonheur.

. . . . . Ne sont tenus
Qu'être bien nourris et vêtus,
Être curés, prieurs, chanoines,
Abbés sans avoir tant de moines,
Comme on a de chiens et d'oiseaux.

Une abbaye qui a peu de moines, c'est-à-dire peu de dépense, et qui permet d'avoir beaucoup de chiens et beaucoup d'oiseaux pour la chasse, voilà les bonnes abbayes. Alors, devenant presque poëte à force de se trouver heureux, Eugène s'écrie :

Avoir les bois, avoir les eaux
Des fleuves ou bien des fontaines;
Avoir les prés, avoir les plaines,
Ne reconnaître aucuns seigneurs,
Fussent-ils de tout gouverneurs.

Tel est le sort des abbés commendataires; et pendant qu'Eugène s'enivre ainsi des images de son propre bonheur, son chapelain Jean les lui reproduit avec une sorte de complaisance, et comme s'il en prenait aussi sa part. Toute cette scène où l'abbé et son chapelain se chantent, pour ainsi dire, l'antienne de leur béatitude mondaine, est pleine de gaieté et de véritable gaieté comique, celle qui vient de l'observation fidèle et piquante des faiblesses du cœur humain.

Ce bonheur, cependant, va être troublé par l'arrivée d'un gentilhomme qui revient de la guerre, le

sire de Florimond, brave, querelleur et bruyant, qui aime Alix. Or Alix est la protégée de l'abbé Eugène, qui l'a mariée au marchand Guillaume. Le bonhomme Guillaume est tout fier et tout heureux de la protection que l'abbé veut bien accorder à sa femme. Il y a du Georges Dandin dans Guillaume; mais, entendons-nous, du Georges Dandin quand Georges Dandin était encore dans la lune de miel.

Pourquoi, en effet, Georges Dandin n'aurait-il pas eu sa lune de miel? il l'a eue, j'en suis sûr; il a été, pendant quelque temps, tout fier d'avoir épousé une demoiselle noble; il a trouvé que sa femme, toute supérieure qu'elle lui était par la naissance, avait pour lui toutes sortes de bontés. Guillaume trouve aussi que sa femme Alix, toute supérieure qu'elle lui est par la protection de l'abbé, est pour lui pleine de bontés qu'il admire et qu'il raconte avec une naïveté comique.

Ah! quelle plus douce rencontre
En toute la terre se montre
Que celle-là qu'ores [1] j'ai faite
De cette femme tant parfaite,
A qui Dieu m'a joint pour ma vie.
Eh! mon Dieu, que j'ai bonne envie
De t'en rendre grâce à jamais!

1. Maintenant.

Outre cela, elle est tant douce!
Jamais ses amis ne repousse;
Elle est à chacun charitable;
Elle est envers moi tant aimable,
Que le monde en est étonné.
Quantes fois [1] m'a-t-elle donné
De l'argent pour m'aller jouer [2]!
Cil [3] qui veut à Dieu se vouer
Ne sera jamais indigent;
Alix a toujours de l'argent;
Elle est sainte dès ce bas lieu;
Car c'est de la grâce de Dieu
Que cet argent lui vient ainsi.

ALIX, *écoutant son mari, et à part.*

Je suis en paradis aussi
D'avoir un mari tel que j'ay.
Par ainsi sainte je serai.

GUILLAUME.

Même quand je me vais ébattre,
Si j'y reste trois jours ou quatre,
Elle n'en dit rien au retour,
Non plus que d'un seul demi-jour :
Et quand je me veux excuser,
Et de tels mots vers elle user :
Pardon, je vous supply, ma femme,
Vraiment ce m'est un grand diffame [4]
D'avoir demeuré jusqu'à ores [5].
— Je voudrais qu'y fussiez encore,
Mon ami, c'est votre santé.

1. Combien de fois.
2. Amuser.
3. Celui.
4. Honte.
5. Maintenant.

Il y a là assurément un personnage comique. Ce n'est encore qu'une ébauche : le tableau complet viendra avec Molière ; mais la comédie a déjà trouvé quelques-uns des traits qui lui sont propres. Ce qui manque à la comédie de Jodelle, ce n'est donc point l'observation comique, c'est l'action ; et ce sera aussi, avouons-le, la partie faible de Molière. Il sait créer des personnages, il sait dessiner des caractères, mais il néglige souvent d'inventer une action dramatique. Nous n'avons, dans notre ancien théâtre, qu'un grand et sublime inventeur d'action, c'est Corneille. Il a à la fois le don de créer des personnages qui vivent et une action qui intéresse.

La comédie de Jodelle a un dénoûment fort simple. Florimond, le gentilhomme batailleur, qui voulait enlever Alix à la protection de l'abbé Eugène, qui troublait tout et menaçait de tout tuer, s'adoucit tout à coup. Il avait autrefois aimé Hélène, sœur de l'abbé Eugène, et celle-ci consent à épouser Florimond pour rendre le repos à son frère. Grâce à cet arrangement, le bon abbé reprend sa vie épicurienne, que son chapelain admire comme une des meilleures œuvres de la Providence ; et Guillaume, qui avait été battu par Florimond, voyant toutes choses rentrer en paix, attribue cet heureux changement à l'effet des pieuses prières de sa femme,

XI

DES MÉMOIRES AU XVIe SIÈCLE

Il y a dans l'histoire de France deux grandes époques : le seizième siècle et la Révolution française. Chacune a fait ses Mémoires; mais quelle que soit ma prédilection pour la Révolution, j'avoue que les *Mémoires du seizième siècle* me semblent infiniment supérieurs aux *Mémoires de la Révolution*. Ce qui fait le mérite de cette sorte d'ouvrage qu'on appelle des Mémoires, c'est qu'ils sont en même temps l'histoire d'un homme et l'histoire des événements. Point de bons Mémoires, si l'auteur n'en est pas lui-même le premier héros, s'il n'a point un caractère et un rôle à part, et si en même temps il n'a pas été mêlé aux événements de son siècle. Raconter les affaires de son temps sans se mettre soi-même en scène, c'est faire de l'histoire et non des Mémoires; raconter sa

vie quand elle n'a point été mêlée à l'histoire du temps, ce n'est pas la peine d'écrire ; car, qui s'intéressera à moi, si je n'ai pris part à rien de grand dans ce monde? Ainsi, pour écrire des Mémoires, il faut deux choses : être soi, c'est-à-dire garder sa physionomie particulière dans l'histoire générale de son temps, et être quelque chose, c'est-à-dire avoir joué un rôle dans le monde.

C'est ce caractère d'originalité, c'est ce talent d'être soi qui manque aux *Mémoires de la Révolution*. Ce sont presque tous des Mémoires sur procès, des plaidoyers, des réfutations. Dans ces Mémoires, les événements intéressent plus que les hommes ; à quoi cela tient-il? Est-ce que les choses sont si grandes qu'elles cachent et effacent les hommes? Est-ce qu'il n'y a plus lieu de s'intéresser à quelqu'un, quand on a une révolution à contempler? Non ; quelque grand que soit ce spectacle, si quelqu'un, au milieu du récit de pareils événements, sait être soi et se met hardiment en scène, il est sûr de partager notre intérêt avec la révolution. Faut-il un exemple? Le trône s'écroule ; on égorge aux prisons ; on se bat à Valmy ; on se proscrit à la Convention, et la Révolution court sans se lasser ni s'arrêter, criant toujours : « En avant! en avant! » C'est là son cri dans ses batailles, dans ses lois, dans ses crimes. Vous

croyez que je n'ai d'yeux que pour voir courir ce terrible géant, d'oreilles que pour entendre sa voix tonner à la tribune, de pensées que pour méditer sur sa mission et sur sa destinée? Vous vous trompez : vienne une femme qui me parle de ses plaisirs de jeune fille, de ses promenades aux coteaux de Meudon et de Fleury, du beau soleil qu'il faisait dans ses parties de campagne, c'en est fait, me voilà détourné du terrible spectacle de la Révolution. Adieu les grandeurs qui tombent, les partis qui s'envoient à l'échafaud, les lois qui naissent et qui meurent; je suis tout aux jeux d'enfance de cette petite bourgeoise, à ses repas sur l'herbe, à cette vie d'une famille obscure, et parfois aussi à cette humiliation d'une fille du tiers état qu'on envoie dîner à l'office. Mais patience! le tiers état grandit, la jeune fille aussi, et voici que tout à coup le tiers état est maître souverain, et que la jeune fille est femme du ministre Roland. Entrons dans ses salons : voici les girondins, voici sa cour, cour de rois nombreux qui règnent à la tribune, et que cette royauté de l'éloquence poussera aussi à l'échafaud. C'est là que se prennent les nobles résolutions et les grands desseins; c'est là que se gouverne la France; mais ce que je vais chercher dans le salon de madame Roland, ce n'est pas la politique des girondins, ce n'est

pas la pensée de la révolution, c'est madame Roland elle-même ; c'est cette femme associée à la puissance comme à la chute des girondins, et qui, à côté de pareils amis et de pareilles catastrophes, a su se faire une place à part dans notre admiration et dans nos regrets. Quand la gironde monte sur l'échafaud, madame Roland y monte avec elle ; mais là encore elle se distingue entre tous ces proscrits, sans, grâce à Dieu, s'en séparer, et dans cet épouvantable pêle-mêle de martyrs, elle a encore son rang, son attitude, tant elle sait partout être soi!

Être soi, c'est là ce qui donne la vie! Car il y a deux sortes de vies dans ce monde : celle que nous tenons de la nature, vie commune et vulgaire ; l'autre que nous tenons de nous-même et de notre caractère ; c'est là la seule qui vaille quelque chose, la seule qui nous donne quelque relief. Sans elle, nous ne sommes autre chose qu'une sorte de monnaie courante qui porte la figure du siècle : avec elle, nous nous refrappons à notre empreinte ; nous nous gravons notre signe sur le front, et la postérité alors daigne s'occuper de nous comme d'une médaille qui fait époque. Mais qu'a-t-elle à faire de toutes ces menues pièces, de tous ces deniers qui ne disent rien, sinon que circulant çà et là ils ont été usés par toutes les mains et pour tous les besoins?

Il n'y a donc que l'originalité de caractère qui donne aux hommes du relief et aux Mémoires de l'intérêt. De là le mérite particulier des Mémoires de madame Roland ; de là encore, quoique moins grand, le mérite des Mémoires de madame Campan et même de Louvet. Ce qui défendra de l'oubli le livre de madame Campan, c'est que, tout faible qu'est son pinceau, elle a pourtant su peindre Marie-Antoinette, c'est-à-dire une de ces figures à la fois séduisantes et majestueuses qui sont comme le plus touchant modèle de la femme et de la reine, quelque chose de Marie Stuart et de Marie-Thérèse, un de ces caractères enfin mêlés de grâce et de grandeur qui prêtent je ne sais quel éclat de beauté et d'amour à la puissance, je ne sais quelle sainteté à l'infortune. Quant à Louvet, il fait de ses malheurs un roman, de ses dangers des scènes et des situations dramatiques. Cependant il intéresse, parce que sans cesse il se met en scène, et qu'enfin il y a de l'homme dans son récit, tandis que dans les autres Mémoires du temps les hommes s'effacent derrière les partis. Voyez Guadet, Buzot et tant d'autres : ils nous racontent les luttes de la république et de la monarchie, de la dictature révolutionnaire contre le fédéralisme; mais toutes ces choses ne sont que des combats d'opinions et d'idées. Il faut des hommes,

il faut des passions. Vous parlez de 89, montrez-moi Mirabeau; de 92, Danton; de 93, Marat et Robespierre. Dans l'histoire, on ne s'émeut guère pour une idée; on s'émeut un peu plus pour un parti, et beaucoup pour un homme. Pour que je tressaille, il faut qu'il s'agisse de la chair et du sang de mon semblable. Quant aux êtres de raison, quant aux idées, elles auront de moi ma curiosité, mon attention, mon étude, tout ce qu'elles voudront enfin des facultés de mon esprit; mais mon émotion, je ne puis!

Dans les *Mémoires du seizième siècle*, ce sont toujours les hommes qui sont en scène. De là leur intérêt. Prenez Brantôme, insouciant du bien et du mal; l'Étoile, espèce d'écrivain badaud qui consigne chaque soir ce qu'il a vu dans sa journée; Montluc, Sully, Mornay, qui vous voudrez enfin, partout les hommes ont du relief et du mouvement. Les idées semblent s'effacer pour laisser paraître les passions. Ce sont, je le sais, des opinions qui font mouvoir tous ces caractères : c'est là le ressort et le fil qui mettent en jeu tous ces hommes; mais les fils sont cachés. De notre temps, il semble que c'est tout le contraire. Nous avons retourné la tapisserie : nous ne voyons plus que les fils; les personnages sont derrière, et à peine visibles.

Qu'est-ce qui fait que dans les *Mémoires du seizième siècle*, dans des récits de guerres de religion, les idées et les opinions tiennent moins de place que les hommes et leurs passions? Il y en a une cause qui paraîtra bizarre : c'est qu'au seizième siècle l'imprimerie, qui était toute récente, n'avait pas encore eu le temps de diminuer l'importance des hommes, en augmentant l'importance des idées. Expliquons-nous.

Il n'y a que trois manières d'exprimer les idées : faire un livre, faire un discours, faire une action. Chacune de ces trois manières a plus ou moins de puissance et d'effet, selon les temps. Faire un livre est la chose la plus aisée, puisqu'il n'est besoin pour cela que de plume et de papier; mais avant l'imprimerie, quel était le sort d'une idée déposée dans un livre? quelle influence pouvait-elle avoir sur les hommes? Les manuscrits étaient chers; ils circulaient peu, il y avait peu de lecteurs. Ainsi la manière la plus facile d'exprimer ses idées était en même temps la moins populaire et la moins puissante.

Faire un discours valait mieux. Les idées avaient de cette façon plus de publicité et plus d'influence; mais pour faire un discours il faut une assemblée : or, pour avoir une assemblée, il faut être d'une

église ou d'un parlement, d'une secte ou d'un parti. Ainsi, pour répandre les idées avant l'imprimerie, le discours était meilleur que les livres; mais tout le monde ne pouvait pas avoir une assemblée, et cette manière d'exprimer ses idées, si elle était plus efficace, était aussi plus difficile.

Enfin, faire une action, exprimer ainsi sa pensée d'une manière grande, hardie et efficace, voilà ce qui devait surtout frapper les hommes à cette époque; voilà qui valait mieux, pour exprimer les idées, que l'écriture qui n'était pas lue, ou que la parole qui s'oubliait. Mais tout le monde ne peut pas parler cette langue, tout le monde ne peut pas exprimer sa pensée par des actions. Pour écrire ce style, il faut être né grand homme, ou tout au moins roi ou prince, ou grand seigneur, ou devenir chef de parti; il faut avoir la force du génie, ou tout au moins l'autorité du rang. Il y a donc peu d'écrivains de cette sorte, et cette manière, qui est la meilleure d'exprimer ses idées, est la plus rare.

Qu'arrivait-il de là avant l'imprimerie? C'est que n'ayant d'effet qu'à l'aide des actions et des discours, qui sont eux-mêmes une sorte d'action, les idées ne semblaient point avoir d'efficacité et de puissance qui leur fussent propres: l'homme était tout, l'idée

n'était presque rien; car, laissée à elle seule, elle restait stérile et impuissante. C'était donc de l'homme, de ses passions, de son rang, de son caractère que les idées paraissaient emprunter la vie et le mouvement, quoique au fond ce fussent elles qui les donnassent.

Aujourd'hui c'est tout autre chose. Grâce à l'imprimerie, il est arrivé que la manière la plus simple d'exprimer ses idées, c'est-à-dire de les écrire, est devenue la plus efficace et la plus puissante. L'idée, à l'aide de la presse, court, se répand, circule de tous côtés; elle fait toute seule son chemin. Elle n'a besoin ni d'assemblées nombreuses, ni d'actions éclatantes; elle se passe de tous ces appuis étrangers. On disait autrefois : C'est un homme qui a fait une révolution. Aujourd'hui on dit : C'est un livre. De là l'importance qu'ont prise les idées, et celle qu'en retour ont perdue les hommes.

Au seizième siècle, cette révolution n'était pas consommée, et les hommes avaient encore le relief des anciens temps. C'est là ce qui fait l'intérêt des récits du temps. Quoique ce soit la théologie qui ait mis à tout ce siècle les armes à la main, cependant on oublie sans cesse la théologie, tant les personnes semblent plus grandes que leurs opinions, tant les passions sont vives et remuantes! A cette époque,

l'imprimerie n'a pas encore achevé de mettre les idées au premier rang. Les hommes ont encore le pas. Ajoutez à cela les souvenirs de la vieille France. Coligny, Guise, entourés comme ils sont d'une élite de gentilhommes, ressemblent aux anciens grands vassaux de la couronne : comme leurs devanciers, ils font trembler les rois. C'est la même importance personnelle; c'est une grandeur que, comme aux temps de la féodalité, ils ne paraissent tenir que d'eux-mêmes.

Ce caractère d'originalité, cet heureux don d'être soi, éclate dans tous les Mémoires du seizième siècle, dans ceux même qui sont les moins importants. Je n'en veux pour preuve que les Mémoires de la reine Marguerite de Navarre; ils sont très-courts; mais j'en connais peu de plus intéressants, et cela sous deux rapports : personne d'abord, même dans son siècle, n'a su mieux se mettre en scène que la reine Marguerite; personne n'a su se peindre d'une manière si vive, si piquante, et elle n'a, je crois, dans ce genre de talent, qu'une rivale, c'est mademoiselle de Launay (madame de Staal). Ensuite ces Mémoires sont curieux du côté du style, quand on considère le temps où ils ont été écrits; le tour de la langue y est vif et spirituel; ce n'est pas la phrase hardie, le style gascon de Montaigne; ce n'est pas le langage un

peu traînant, quoique gracieux, d'Amyot : c'est une allure aisée et naturelle, un ton piquant et simple, c'est le style qu'aura madame de Sévigné.

Madame de Staal et madame de Sévigné, voilà les deux genres de mérite que rappellent les *Mémoires de la reine Marguerite;* car, d'une part, sans grandes aventures, elle intéresse à son histoire, et se donne un rôle à part entre tous les personnages du seizième siècle; de l'autre, sans érudition et sans travail, sans hardiesse ni figures de langage, elle se fait aussi un style à part. Il nous reste à justifier nos éloges et à faire connaître ces charmants Mémoires.

Les auteurs de Mémoires commencent d'ordinaire par nous dire qu'ils écrivent pour l'instruction de la postérité. Marguerite n'a pas de si hautes pensées; elle n'écrit que par occasion, et cette occasion, il est singulier qu'une femme l'ait saisie : elle a été trop louée. C'est pour corriger ce qu'il y a de trop dans les louanges données à sa beauté et à sa fortune, qu'il lui a pris envie d'écrire ses Mémoires, qui ne sont dit-elle, qu'une *œuvre d'après-dîner*, tant elle y met peu de vanité. On la loue d'être belle. Elle l'a été ; mais elle sait qu'elle est changée, et le portrait que fait d'elle M. de Vivonne (c'est à lui que sont adressés ces Mémoires) est trop beau pour qu'elle s'y

reconnaisse. Elle dirait presque à ce sujet comme la vieille madame Rendan, « qui ayant demeuré depuis la mort de son mari sans voir son miroir, rencontrant par hasard son visage dans le miroir d'une autre, demanda qui était celle-là ? » C'est en vain que ses amis veulent lui persuader qu'elle est encore ce qu'elle était, elle ne les croit pas. « Leurs yeux sont fascinés de trop d'affection ; » mais elle, quoique ce soit « un vice commun aux femmes de se plaire aux louanges, bien que non méritées, elle blâme son sexe de cela, et n'en voudrait tenir cette condition. » Qu'on ne lui parle donc plus de sa beauté ! chercher encore de la beauté chez elle, c'est, comme dit du Bellay, c'est *chercher Rome en Rome*,

Et rien de Rome en Rome ne trouver.

C'est elle-même qui parle ainsi, et certes, après une pareille franchise sur un pareil sujet, il y a lieu de croire qu'elle ne sera pas moins franche en parlant de sa fortune, qui a été triste et malheureuse, dit-elle, et elle a raison.

Peu de femmes ont eu plus de sujet d'être heureuses que la reine Marguerite, et peu de femmes ont eu une destinée plus fâcheuse. Ce n'est pas que, comme Marie Stuart, elle ait éprouvé de grands revers de fortune ; elle n'est pas tombée du trône dans une prison ; elle

n'est pas sortie de captivité pour aller mourir sur l'échafaud. Non, il n'y a point eu dans son histoire de malheurs signalés; mais toute sa vie a été une suite de contrariétés, de dégoûts et de disgrâces qui ont fait d'elle la plus malheureuse de ces trois brillantes Marguerite tant chantées par les poëtes du seizième siècle, Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, Marguerite de Savoie, sœur de Henri II, et celle-ci enfin, Marguerite de Valois, fille de Henri II. Mariée à Henri IV à la veille de la Saint-Barthélemy, elle fut jetée comme un appât aux protestants. Toujours forcée de prendre parti contre son frère ou contre son époux dans les guerres civiles du temps, n'étant aimée ni de l'un ni de l'autre, elle n'eut dans sa famille d'ami que son frère d'Alençon, le dernier des fils de Henri II. N'ayant à la cour ni crédit, ni faveur, ce frère et cette sœur se rapprochèrent par la ressemblance de leur destinée. Ils éprouvaient tristement tous les deux ce qu'il y a de fâcheux dans la destinée des fils cadets et des filles de roi, les uns qui, se trouvant à la fois si près et si loin du trône, mènent une vie de contrainte et de gêne, et sont embarrassés d'un rang si haut et si inférieur en même temps; les autres qui sont sacrifiées aux intérêts de la politique. On ne sait que faire des uns, parce qu'on craint toujours d'en faire quelque chose; et des autres, on

s'en sert selon l'occurrence des temps, sans jamais s'inquiéter de ce qu'elles pensent ou de ce qu'elles veulent.

Marguerite ne s'arrête guère aux années de son enfance, et elle commence au temps de Charles IX. C'est là « le premier point où elle se peut ressouvenir y avoir eu quelque chose de remarquable dans sa vie. Partant, comme les géographes qui décrivent la terre, quand ils sont arrivés au dernier terme de leurs connaissances, disent : Au delà ce ne sont que des déserts sablonneux, terres inhabitées et mers non naviguées ; de même je dirai n'y avoir au delà que le vague d'une première enfance. » Pourtant, à rechercher l'histoire de ses premières années, « peut-être, dit-elle, en ces enfantines actions s'en trouverait-il d'aussi dignes d'être écrites que celles de l'enfance de Thémistocle et d'Alexandre. » Mais elle laisse ce soin à ceux qui l'ont gouvernée à cet âge-là.

Je crois que ceci n'est qu'une plaisanterie contre la manie de vouloir trouver, dans l'enfance des grands hommes, des présages de leur destinée à venir. Marguerite, si elle voulait, a aussi ses petites anecdotes à raconter. Ainsi un jour, ayant quatre ou cinq ans, et se tenant sur les genoux de son père, Henri II lui dit qu'elle choisît celui qu'elle voulait

pour son serviteur, le prince de Joinville, depuis duc de Guise, ou le marquis de Beaupréau, fils du prince de Laroche-sur-Yon, qui tous deux jouaient dans l'appartement. « Je lui dis que je voulais le marquis. — Pourquoi, me dit mon père, il n'est pas si beau. — Il est le plus sage : l'autre (le duc de Guise) ne peut durer en patience qu'il ne fasse tous les jours mal à quelqu'un, et veut toujours être le maître : augure certain de ce que nous avons vu depuis. » Autre aventure d'enfance : son frère d'Anjou jetait souvent ses Heures au feu et lui donnait, en place, des psaumes et des prières huguenotes, la contraignant de les porter. Certes, ces taquineries du duc d'Anjou ne présageaient pas son zèle catholique de la Saint-Barthélemy ! Croyez ensuite aux présages d'enfance !

Malgré ces petites tracasseries de frère à sœur, quand le duc d'Anjou partit pour l'armée qu'il allait commander contre les huguenots, ce fut Marguerite qu'il pria de veiller à ses intérêts auprès de sa mère, et de le conserver en sa bonne grâce. « Je crains que l'absence m'y nuise ; et toutefois, la guerre et la charge que j'ay me contraignent d'être presque toujours éloigné. Cependant le roi, mon frère, est toujours auprès d'elle, la flatte et la complaît en tout. Je crains qu'à la longue cela ne m'apporte préjudice, et que le roi, mon frère, devenant ambitieux, étant

courageux comme il est, ne m'ôte la charge de lieutenant de roi qu'il m'a donnée pour aller lui-même aux armées. » C'est donc Marguerite qu'il charge de tenir sa partie auprès de la reine mère, lui demandant d'être toujours à son lever, à son cabinet et à son coucher, et bref, tout le jour. Laissons Marguerite nous raconter elle-même l'effet que lui firent ces paroles. Ce fut son avénement aux affaires, son premier jour d'ambition. Elle dépeint l'impression que lui fit cet entretien avec une vivacité et une vérité singulières.

« Ce langage me fut fort nouveau, pour avoir jusqu'alors vécu sans dessein, ne pensant qu'à danser ou à aller à la chasse, n'ayant même la curiosité de m'habiller ni de paraître belle, pour n'être en l'âge de telle ambition, et avoir été nourrie avec telle contrainte auprès de la reine ma mère, que non-seulement je ne lui osais parler, mais quand elle me regardait, je transissais de peur d'avoir fait quelque chose qui lui déplût. Peu s'en fallut que je ne lui répondisse comme Moïse à Dieu, en la vision du buisson : Que suis-je, moi? Envoye celui que tu dois envoyer. Toutefois, revenant de ce premier étonnement, ces paroles me plurent, et me sembla à l'instant que j'étais transformée et que j'étais devenue quelque chose de plus que je n'avais été jus-

qu'alors, tellement que je commençai à prendre confiance en moi-même. »

Elle accepte la commission de son frère, et la reine l'assure que dorénavant elle se communiquera à elle, ne la tenant plus pour un enfant. « Ces paroles firent ressentir à mon âme ce qu'elle n'avait jamais ressenti, un contentement si démesuré qu'il me semblait que tous les contentements que j'avais eus jusques alors n'étaient que l'ombre de ce bien, regardant au passé d'un œil dédaigneux les exercices de mon enfance, la danse, la chasse, les compagnes de mon âge, les méprisant comme des choses trop folles et trop vaines. »

Dites si jamais personne a dépeint avec plus de vivacité ce moment que tout le monde a eu dans sa vie, ce moment où l'on se sent devenir quelque chose de plus qu'on n'avait été jusqu'alors. C'est un grand plaisir que ce sentiment qu'on acquiert de son importance; c'est aussi une grande force de plus. on commence alors, comme dit notre auteur, à prendre confiance en soi-même. Voilà donc Marguerite devenue quelque chose; voilà qu'elle va se mêler aux affaires, et à voir l'espèce de joie que lui cause cette première initiation aux mouvements de la cour, elle ne s'épargnera pas, j'imagine, dans le tracas des intrigues. Après tout, de quoi voulez-vous que s'oc-

cupe une jeune femme vive et pleine d'esprit, née et nourrie à la cour? S'occuper d'amour? Elle ne le peut pas : elle est princesse, ne doit aimer que par politique et ne se marier que par traités de paix. S'occuper de fêtes et de plaisirs? Tout cela est bien creux et ne suffit pas longtemps à un esprit un peu élevé. Reste donc l'ambition, et chez les femmes l'ambition n'est jamais que le goût de l'intrigue. Intriguer, c'est-à-dire gouverner ou croire qu'on gouverne, se mêler de toutes les affaires et de tous les partis, pousser tantôt l'un, tantôt l'autre, être sans cesse en mouvement, se donner un but dans toutes ses actions, vivre enfin d'une manière sérieuse et occupée, ou qui paraît l'être, tel est le plaisir de l'intrigue, plaisir vif et piquant pour tout le monde, et surtout pour une princesse, qui ne peut guère, sans scrupule, s'en faire de plus doux.

Marguerite fut donc intrigante, et le but de toutes ses intrigues ce fut la fortune de son frère d'Alençon, depuis duc d'Anjou. C'est à lui qu'elle se dévoua. Elle travaillait sans cesse à l'élever; et quand ce jeune prince, qui n'avait d'ailleurs ni grand génie, ni grande force de caractère, conçut le projet de s'emparer de la Flandre, qui alors était prête à se révolter, à l'exemple de la Hollande, contre le roi d'Espagne, ce fut Marguerite qui se chargea de pré-

parer l'entreprise. Elle se fit ordonner d'aller aux eaux de Spa ; et prenant son chemin par Cambrai et Valenciénnes, elle essaya partout de gagner les esprits à son frère. Ce fut là son plus grand rôle d'intrigue ; elle le joua avec éclat, et elle le raconte avec plaisir. Il y a dans la manière dont elle décrit comment elle cherchait à séduire les gouverneurs des villes et des forteresses, il y a une sorte d'orgueil qui tient à la fois de la femme et du diplomate. On voit qu'elle s'applaudit de sa coquetterie féminine autant que de son habileté politique, et elle fait le récit de cette négociation comme une femme ferait le récit d'une conquête.

Voyons d'abord la description de son équipage et de sa suite. Ce sont des choses que passerait un ambassadeur pour arriver plus vite à la politique ; une ambassadrice n'est pas si pressée : la toilette avant la politique. Elle allait « en une litière faite à piliers doublés de velours incarnadin d'Espagne en broderie d'or, et de soie nuée à devises. Cette litière était toute vitrée, et les vitres toutes faites à devises, y ayant ou à la doublure ou aux vitres quarante devises toutes différentes avec les mots en espagnol et italien sur le soleil et ses effets. Cette litière était suivie de celles de madame de la Roche-sur-Yon et de madame de Tournon ; ensuite dix filles d'honneur à cheval avec

leur gouvernante, et six carrosses ou chariots où allait le reste des femmes d'elles et de moi. » Ajoutez, pour accompagner la princesse et sa suite de dames, un cardinal, un évêque, un premier maître d'hôtel, des premiers écuyers, et autres gentilshommes de la maison. Ces belles litières, ces dix jeunes filles à cheval, ces écuyers, tout cela faisait, j'imagine, un charmant cortége.

Aussi, accourait-on sur la route pour le voir passer, et Marguerite, avec son double esprit de femme et de négociatrice politique, remarque que cette compagnie « plut tant aux étrangers qui la virent, et qu'ils la trouvèrent si leste, qu'ils en eurent la France en beaucoup plus d'admiration. » Et voilà comme on fait honneur à son pays, comme on ajoute à son influence! Mettez toute cette galante compagnie en chaises de poste, comme elle serait aujourd'hui[1], elle fera trente ou quarante lieues par jour au lieu d'en faire sept ou huit; mais l'effet du cortége sera perdu. Ce ne sera plus qu'un rassemblement de malles-poste, y eût-il même dans les voitures dix jeunes filles d'honneur. C'est à cheval, c'est avec cette allure leste, avec l'air d'un roman de chevalerie que j'aime

1. Écrit en 1829, — avant les chemins de fer, qui du reste n'aideraient pas plus à l'éclat du cortége que les chaises de poste de 1829.

à les voir; et du roman, j'imagine, rien n'y manquait, ni un chevalier pour chaque dame, ni les aventures, ni les conversations amoureuses que devaient inspirer et renouveler sans cesse ces quarante devises de la litière de la princesse sur le soleil et ses effets.

Marguerite arrive à Cambrai, qui alors ne nous appartenait pas. Elle jette un coup d'œil sur les hommes de la suite de l'évêque, « habits et apparence de vrais Flamands, c'est-à-dire fort grossiers; » un autre coup d'œil sur la citadelle, une des plus belles et des mieux achevées de la chrétienté; puis un troisième sur le gouverneur de cette bonne forteresse, M. d'Inchy. Celui-là, « en grâce, en apparence, et en toutes belles parties requises à un parfait cavalier, n'en devait rien à nos plus parfaits courtisans. » Enfin, M. d'Inchy plut à Marguerite : sa forteresse, je pense, n'y gâta rien. Le soir, l'évêque s'étant retiré « avant le bal, pour être d'humeur cérémonieuse et espagnole, il laissa M. d'Inchy pour m'entretenir durant le bal, et me mener après à la collation de confitures, imprudemment, ce me semble, vu qu'il avait la charge de la citadelle. La souvenance de mon frère ne me partant jamais de l'esprit, je ne laissai point perdre cette occasion de le servir, et employai tout ce que Dieu m'avait donné d'esprit à rendre M. d'Inchy affectionné à la France

et particulièrement à mon frère. Dieu permit qu'il me réussit, si bien que, se plaisant en mon discours, il délibéra de me voir le plus longtemps qu'il pourrait, et de m'accompagner tant que je serais en Flandre. »

Ayant ainsi, avec l'aide de Dieu, gagné à son frère M. d'Inchy, Marguerite va à Valenciennes et à Mons. Là, elle gagne encore à la cause de son frère le comte et la comtesse de Lalaing, gouverneur de Mons; enfin elle arrive à Namur, où elle est reçue par le fameux don Juan d'Autriche. Elle s'embarque sur la Meuse pour descendre à Liége. Une chose dont il m'est impossible de ne pas m'étonner à propos de ce voyage, c'est que Marguerite, en descendant la Meuse, ne dise pas un mot de la beauté de ses bords. Cette indifférence, au surplus, lui est commune avec son siècle, qui ne paraît pas se soucier de la beauté des aspects. Du Bellay revient de Rome en France par Genève, et il décrit son voyage; mais il ne dit rien du beau lac de Genève, rien des sites pittoresques de la route d'Italie en Suisse. Dans ses poésies, il chante la Loire, non comme belle avec ses îles qui semblent à chaque instant la fermer et faire des lacs qui bientôt s'ouvrent dans d'autres lacs, il la chante parce qu'elle est sa patrie.

Les poëtes et les écrivains du seizième siècle aiment la campagne plutôt que la nature, les champs plutôt que les paysages. La Beauce leur plaît à l'égal de l'Auvergne. Il semble que, pour goûter le genre de plaisir que donne la beauté de la nature, il faut un degré de civilisation et de culture d'esprit que le seizième siècle n'a pas encore. Il y a à peine cent ans qu'on a commencé à sentir le charme de cette sorte de spectacle, et encore il n'est senti que par les hommes qui ont reçu une éducation libérale. Voyez les paysans : ils ne sont point sensibles à la beauté des vues ; une belle vue, pour eux, c'est tant de terres à blé, tant d'arpents de bois et de prés. L'idée du travail ou du gain efface l'idée de beauté, et leur esprit, soit à cause de cette idée, soit plutôt faute de culture, n'est pas disposé à jouir de pareils plaisirs.

Marguerite donc raconte minutieusement la fête que don Juan lui donna sur la Messe, le jour qu'elle quitta Namur. C'était dans une île : « Le festin était apprêté dans une belle salle faite de lierre, accommodée de cabinets autour, remplis de musique et de hautbois, et autres instruments. » Après cette belle fête, elle part ; mais elle ne songe pas à nous dire un mot des rives pittoresques de ce fleuve, coulant entre des rochers qui tantôt s'élèvent en forme de murs, tantôt sont découpés en flèches de cathé-

drales gothiques, et sont comme tendus de verdure des pieds jusqu'à la cime, de ces vallées étroites qui semblent plutôt des fentes de rochers et d'où descendent des ruisseaux. Quand parfois la rive est moins escarpée, ce sont des châteaux bâtis en briques, des monastères assis sur la colline, devenus aujourd'hui des manufactures; car c'est là le sort de beaucoup de vieilles abbayes. Ce spectacle qui plaît si fort aux gens de notre siècle voyageur, Marguerite y reste insensible, car elle ne nous en dit rien.

Spa, à cette époque, n'était qu'un petit village de trois ou quatre maisons, et où personne ne pouvait s'établir. Marguerite resta donc à Liége, et c'est là qu'arriva l'histoire de mademoiselle de Tournon, qui mourut de douleur de s'être vue à Namur dédaignée par son amant, M. de Varambon. Bientôt cependant l'amour de M. de Varambon se rallume, et il vient à Liége implorer son pardon de mademoiselle de Tournon. Il arriva justement sur le point que le corps de la jeune fille était porté à l'église. « La presse de cette pompe l'empêche de passer; il regarde ce que c'est, il avise de loin, au milieu d'une grande et belle troupe, des personnes en deuil, et un drap blanc couvert de chapeaux de fleurs. Il demande ce que c'est. Quelqu'un de la ville lui répond que c'est un enterrement. Lui, trop curieux, s'avance jusqu'aux

premiers du convoi, et importunément presse de lui dire de qui c'est. Cet ignorant qu'il pressait lui répond que c'est le corps de mademoiselle de Tournon. A ce mot, il se pâme et tombe de cheval. Il le faut emporter en un logis comme mort. »

Le retour de Marguerite ne fut pas aussi heureux ni aussi brillant que son aller. La Flandre était plus que jamais divisée. Il y avait le parti huguenot, le parti espagnol et le parti des États. Marguerite eut beaucoup à faire pour éviter de tomber dans les mains des huguenots et des Espagnols; mais elle raconte ses traverses d'une manière vive et animée qui fait sentir qu'elle avait un esprit d'expédient et d'à-propos propre à la tirer de tous les mauvais pas. Faut-il, à Dinan, haranguer les bourgeois mutinés? elle s'en charge; faut-il, au besoin, monter à cheval pour échapper à l'ennemi? elle met toute sa suite au galop, cardinal, évêque et filles d'honneur. Enfin, elle arrive en France; bientôt après elle quitte la cour de Henri III pour aller retrouver le roi de Navarre A la cour de France, elle avait à souffrir les tracasseries des mignons; à la cour de Navarre, elle eut à souffrir les maîtresses de son mari; mais elle s'accommodait mieux de ce genre de tracasseries que de l'autre, étant femme patiente et de bon esprit.

C'est vers ce temps que finissent les Mémoires de

Marguerite, et l'histoire ne s'en occupe plus guère non plus. Elle ne paraît point sous le règne de Henri IV, excepté au moment où la nullité de son mariage est prononcée. Sans ses Mémoires, elle eût donc peut-être été oubliée. Ses Mémoires sauveront son nom de l'oubli : ils resteront comme un monument de notre langue, car je connais peu d'ouvrages à cette époque qui soient écrits d'une façon aussi remarquable. Marguerite a le génie de la phrase française : son style n'a pas la grâce savante du style d'Amyot; il n'a pas ces expressions heureuses que donne à Amyot le commerce de la langue grecque, mais il est d'un tour plus aisé et plus naturel. Il est inférieur pour les mots peut-être, étant, de ce côté, moins riche et moins pittoresque, mais il est supérieur quant aux tournures. Dans les Mémoires de Marguerite, notre langue a déjà cette clarté et cette facilité exquise qui fait d'elle la langue qui sait le mieux raconter. Ce don de narration est ancien chez nous. Il date des fabliaux, et c'est par là que nos Mémoires ont toujours eu la supériorité sur les Mémoires des autres peuples. Gardons de le laisser perdre. A lire quelques-uns de nos Mémoires et de nos romans modernes, le talent de conter paraît s'en aller. Dans nos Mémoires et nos romans aujourd'hui, nous faisons des tableaux, des

descriptions, des scènes, des discussions, beaucoup de choses enfin : mais conter comme madame de Sévigné, comme madame de Staal, comme la reine Marguerite, c'est un don que nous n'avons plus. Puisse nous le rendre l'étude des Mémoires du seizième siècle ! Nous y cherchons des sujets de pièces historiques ; cherchons-y aussi des modèles de récit. Le génie du récit est celui qui s'approche le plus du génie épique : n'ayant pas encore l'un, je le crains, efforçons-nous de ne pas perdre l'autre.

XII

ÉPILOGUE

Si j'avais refait mon *Tableau de la littérature française du seizième siècle*, écrit en 1828, y aurais-je beaucoup changé? En aurais-je fait un ouvrage différent de celui que je réimprime? Je ne le crois pas. J'aurais tâché de faire quelque chose de plus étendu et de plus complet; je n'aurais pas représenté autrement la marche de l'esprit français; je l'aurais seulement moins glorifié. Je disais en 1828, avec la confiance de mon âge et de mon temps : « Pendant près de cinq cents ans, depuis les trouvères jusqu'à Voltaire, la littérature française a travaillé à renouveler la civilisation et, en dépit des vicissitudes du sort, elle a glorieusement accompli son ouvrage. Vienne maintenant l'histoire pour la juger; viennent ses dé-

tracteurs pour l'accuser; elle montrera ce qu'elle a fait; elle montrera la liberté donnée en patrimoine à la France et en exemple à l'univers. » En relisant[1] ces paroles, je les trouve orgueilleuses et peu justifiées par l'expérience. Non pas que je les croie tout à fait fausses : la persévérance de mes convictions et de mes espérances me préserve de l'excès du repentir. Mais je ne pense plus que l'esprit français ne se soit jamais trompé dans sa marche et qu'il ait toujours pris la meilleure voie. L'esprit d'aucun homme n'ayant le privilége de l'infaillibilité, comment l'esprit d'un peuple l'aurait-il? Si chacun peut se tromper, un peuple le peut aussi, à moins de croire que la faillibilité des individus se transforme en infaillibilité dès qu'ils se réunissent. La souveraineté du suffrage universel procède de ce principe, qui peut être de mise dans la politique, surtout dans la politique, qui ne souffre pas la discussion; mais ce principe ne peut certes pas être admis dans la littérature. Là, le droit de la critique est un droit sacré et qui fait partie de la littérature elle-même. Il est donc permis de confesser que l'esprit français n'a pas toujours suivi le meilleur chemin et qu'il a pris parfois pour guides ceux qui flattaient ses pen-

[1] P. 112.

chants et qui les exagéraient, au lieu de ceux qui les contenaient et les redressaient.

Je sais bien qu'en parlant ainsi je m'expose à combattre une loi chère à l'esprit moderne, savoir : que tout ce qui est doit être ; loi commode, qui dans le passé dispense de tout regret, dans le présent de toute résistance, dans l'avenir de toute inquiétude, même celle que donne l'espérance. Heureusement, je ne suis pas seul à combattre cette loi. Je lisais, il y a un an, un article de M. Charles de Rémusat sur la centralisation, et j'y trouvais des réflexions pleines de gravité et de force sur notre histoire de France. L'illustre publiciste, avec ce mélange de pensées charmantes et profondes qui lui est propre, déclarait nettement à nos historiens de l'histoire de France qu'il trouvait notre histoire de France admirablement intéressante, mais non pas admirablement logique ; ou, que si elle avait sa logique, il n'en aimait ni la marche ni le but. Vous me montrez, disait-il, l'unité progressive de la France ; c'est quelque chose de beau assurément que ce progrès de l'unité ; mais où aboutit cette unité ? à la liberté ? non ! elle aboutit à la centralisation et au pouvoir illimité. L'unité est une force ; mais pour estimer cette force ce qu'elle vaut, il faut savoir ce qu'elle produit ; elle n'a pas produit la liberté, elle a produit la centralisation, qui est l'excès de l'unité.

Dans notre histoire de France, que de tentatives plus ou moins régulières de liberté qui toutes et toujours échouent, ou même ne profitent qu'à l'autorité chaque jour plus illimitée de nos rois! Etats généraux sous le roi Jean; états généraux sous le roi Louis XII et pendant la Ligue; assemblées politiques du Parlement pendant la Fronde; rien n'a réussi. Est-ce notre faute? Il faut bien le croire, à moins que nous n'accusions la fortune, ce qui est la ressource des vanités désappointées, ou que nous nous en prenions à l'habileté supérieure de nos rois, comme si l'habileté des vainqueurs ne se composait point le plus souvent de la maladresse des vaincus! Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que notre histoire de France a de beaux chapipitres, mais que ce n'est point un livre bien fait, sauf pour le pouvoir absolu. Si le pouvoir absolu est le mot de cette grande énigme qui s'appelle l'histoire de France, cette histoire est très-logique : sinon, elle est à la fois très-inconséquente et très-intéressante, et en cela elle ressemble aux hommes.

Comme l'histoire littéraire de la France est essentiellement mêlée à notre histoire politique, elle a aussi ses mésaventures et ses inconséquences. Elle est belle et malheureuse; elle est, comme notre histoire politique, un beau roman.

Etudions, par exemple, pour justifier ce jugement, la marche de notre littérature au commencement du dix-huitième siècle. A-t-elle, à ce moment, pris la meilleure voie et suivi les meilleurs guides?

Il y avait en France, pendant les vingt dernières années du règne de Louis XIV, quatre oppositions distinctes qui perçaient à travers le despotisme presque théocratique du vieux roi, ou plutôt quatre écoles différentes de religion, de morale, de politique, de littérature ; car ce mot tout moderne d'opposition n'est pas du règne de Louis XIV et convient mal aux habitudes d'esprit de son temps. La chose existait; mais le mot qui semble consacrer et autoriser la chose n'existait pas encore.

Ces quatre oppositions ou ces quatre écoles sont : 1° les protestants; 2° les jansénistes; 3° Fénelon et ses amis; 4° enfin ce qu'on appelait les libertins ou les esprits forts, l'école épicurienne du Temple.

Les protestants persécutés, bannis ou émigrés, n'avaient pas, pour ainsi dire, pied en France. Ils résistaient dans les Cévennes par les armes. Mais les Camisards étaient une insurrection; ils faisaient la guerre et ne faisaient pas de littérature. En Hollande et en Angleterre, les protestants faisaient des livres français, livres de controverse religieuse et politique; mais ces livres entraient peu en France.

Les jansénistes étaient aussi persécutés ou exilés, du moins quelques-uns des plus illustres. Arnauld mourait banni à Bruxelles. Mais les jansénistes étaient accrédités en France ; ils avaient pour eux une grande partie de la bourgeoisie et le clergé secondaire ; ils avaient même avec eux plusieurs évêques et le cardinal de Noailles.

L'école de Fénelon et du duc de Bourgogne était aussi fort mal vue à la cour; mais elle eut quelques jours de vogue et d'éclat quand le duc de Bourgogne sembla près de monter sur le trône.

L'école enfin des libertins ou des esprits forts s'appelait l'école du Temple, parce que le grand prieur de l'ordre de Malte, frère du duc de Vendôme, recevait au Temple, siége de son prieuré, les coryphées de cette école. Les libertins ou esprits forts se moquaient de tout et jouissaient de tout. La licence de leurs mœurs et de leur langage faisait contraste avec le rigorisme de Louis XIV, et c'était là leur opposition.

Entre ces quatre oppositions de nature et d'allure si différentes, l'esprit du dix-huitième siècle avait à choisir. Fut-il bien inspiré de prendre pour guide l'école du Temple au lieu de l'école protestante, de l'école d'Arnauld ou de l'école de Fénelon? Sa préfé-

rence fut-elle sage? A-t-elle été heureuse pour notre littérature et pour notre société?

Je ne dirai qu'un mot de l'opposition protestante : c'est celle qui a le moins agi sur l'esprit français. Il y a toujours eu entre l'esprit français et le protestantisme un malentendu qui n'est pas encore bien expliqué. Un de mes plus regrettés amis, M. Alexandre Thomas[1], disait, il y a huit ans, dans un article anglais de la *Revue d'Edimbourg*, que le malheur des protestants en France tenait à ce qu'ils n'ont jamais été qu'une minorité dans un pays qui a une passion décidée pour la majorité. Je reconnais ce goût de la majorité qui est propre à la France : tout le monde veut être avec tout le monde. Nous avons peur d'être seuls et nous n'aimons pas à nous singulariser, surtout dans nos opinions. Il y a des moments, dans notre pays, ou c'est passer à l'état de paria que de garder le lendemain les sentiments et les idées de la veille. Mais si M. Thomas m'explique le défaut français qui a fait tort aux protestants, il ne m'explique pas quelle est la qualité qui a manqué aux protestants et les a empêchés d'avoir la majorité.

Quoi qu'il en soit, prenant l'explication de M. Thomas pour bonne depuis la conversion de Henri IV, il

1. Ancien professeur d'histoire, auteur d'un livre excellent, *Une province sous Louis XIV*, mort à Bruxelles en 1858.

m'est permis de regretter que le dix-septième siècle, corrigeant un peu ce goût d'être du parti de tout le monde qui est propre au caractère français, n'ait pas respecté la minorité protestante. La révocation de l'édit de Nantes, cela est aussi triste à dire que facile à prouver, a été très-populaire en France. A la cour comme à la ville, en haut et en bas, partout la persécution des protestants a été bien accueillie. Supposez au contraire que la minorité protestante ait été respectée en France au dix-septième siècle; que la manie de l'unité politique, civile et religieuse n'ait pas alors emporté tous les esprits; songez ce que la présence des protestants eût ajouté de vivacité et de solidité à l'esprit religieux en France, par l'émulation, par la rivalité, par l'ardeur même de la controverse. Quel aiguillon pour le catholicisme! Quel frein pour le faux zèle! Quels exemples de foi! Otez des quatre-vingt premières années du dix-septième siècle la polémique protestante, vous ôtez à Bossuet la moitié de son génie et la moitié de sa gloire. Victorieuse sans avoir à combattre, l'Eglise catholique en France, au commencement du dix-huitième siècle, s'est endormie dans son triomphe, et dans un triomphe d'autant plus mauvais pour elle, qu'elle le devait à l'alliance qu'elle avait faite avec le pouvoir séculier. La foi se fortifie par la lutte; elle languit et

s'affaiblit dans le repos. N'étant plus exercée à combattre le protestantisme, l'Eglise catholique en France, au dix-huitième siècle, n'a pas su combattre et vaincre l'irréligion. Pour cette lutte nouvelle et redoutable, elle avait perdu à la fois, en perdant les protestants, les adversaires qui l'aguerrissaient et les alliés qui l'auraient soutenue.

Si je regrette que l'opposition protestante n'ait pas eu plus d'influence sur l'esprit français au commencement du dix-huitième siècle, que ne dirai-je pas de l'opposition janséniste, et comment ne pas regretter que cette opposition n'ait pas alors animé et guidé notre littérature? Là, point de malentendu primitif entre l'esprit français et l'esprit janséniste; là, tous les grands esprits sont tout à fait français et relèvent fidèlement du caractère français, dans ce que le génie et le caractère français ont en même temps de plus élevé et de plus ferme, de plus sagace et de plus fin. La raillerie n'en est pas exclue, témoin les *Provinciales*. Quels noms! Pascal, Arnauld, Nicole, Racine, Boileau : car nos grands poëtes même tiennent de l'école de Port-Royal. Port-Royal est une des plus belles parties de notre littérature; c'est là qu'a été tentée l'alliance, toujours si difficile en France, de la religion et de la littérature; et si cette alliance a échoué, ce n'est pas à Port-Royal

qu'il faut s'en prendre. La royauté, quoique très-pieuse, a persécuté le jansénisme et détruit Port-Royal, comme si cette foi ferme et vive devait inquiéter le pouvoir, comme si la piété touchait là de trop près à la liberté et à l'indépendance! Et cependant quelle humilité sincère! quel sentiment de la faiblesse humaine! quelle piété! En même temps quelle profondeur de doctrine! quelle énergie sans révolte contre la persécution! quel patriotisme même dans l'exil! quel attachement d'Arnauld au saint-siége! La persécution ne lui donne pas une seule des opinions dont on l'accuse. Il reste bon Français, quoique banni par Louis XIV; bon catholique et très-romain, quoique poursuivi avec acharnement par les jésuites; il attaque l'usurpation de Guillaume III en Angleterre, combat les protestants et défend la papauté contre les prélats de la cour de Louis XIV. Qu'a gagné l'esprit français du dix-huitième siècle à se dérober à l'influence de tant de grandes et bonnes qualités? à se défaire du jansénisme comme d'un frein gênant, en le répudiant tout haut comme une hérésie, tout bas comme une austérité de petites gens et de bonnes femmes.

Abandonné par l'élite de la société, le jansénisme est tombé dans la dévotion des faubourgs et dans les convulsions du cimetière Saint-Médard. Mais cette

rupture a-t-elle profité à l'élite de la société? elle s'est partagée entre l'hypocrisie et la débauche, mêlant souvent les deux, comme pour rassurer doublement Louis XIV par l'indifférence de la conscience. « Tenez! disais-je en 1860 à mes auditeurs de Sorbonne, un jour où j'aurai lu avec vous quelques vers moqueurs de Voltaire sur les miracles du diacre Pâris ou sur les ouvrages du père Quesnel, impatienté de ces moqueries stériles, je prendrai un de ces livres, tant raillés par les beaux esprits et tant persécutés par les hommes d'Etat, et je lirai, par exemple, cette péroraison de l'*Apologie* du père Quesnel [1] :

« Ce n'est donc plus ici ma propre affaire : c'est votre cause, Seigneur, ce sont vos conseils adorables sur vos enfants que des hommes de chair et de sang attaquent à découvert. C'est le mystère de la dispensation de votre grâce divine qu'ils osent mettre au rang des impiétés et des blasphèmes. Car toutes les accusations que ces ennemis de votre grâce forment contre ce livre, où j'ai tâché d'en inspirer l'estime et le respect,... ces accusations ne tendent toutes qu'à vous dépouiller des droits de votre souveraineté sur des cœurs que vous avez tirés du néant, que votre Fils vous a rachetés par sa croix et dont vous voulez

1. Explication apologétique des sentiments du père Quesnel, dans ses *Réflexions sur le Nouveau Testament*. 1712.

faire des pierres vivantes de votre édifice éternel. Ils ne peuvent souffrir que vous vous en rendiez le maître : ils veulent élever leurs volontés corrompues au-dessus de votre volonté sainte. Pendant que toutes vos créatures, animées et inanimées, mettent leur gloire à faire cette volonté adorable et à se soumettre à son empire, ils veulent soustraire la leur à votre obéissance. Ils prétendent que vous ne puissiez pas ouvrir la porte de leur cœur, s'ils ne l'ouvrent eux-mêmes les premiers. Si on les en croit, votre grâce doit être soumise à leur orgueilleuse volonté; comme s'ils connaissaient mieux les secrets ressorts des cœurs que vous, mon Dieu, qui les avez faits; ils craignent, insensés qu'ils sont, que vous ne gâtiez votre ouvrage, que vous ne blessiez leur liberté, vous qui en êtes l'auteur, le libérateur et le sanctificateur..... Levez-vous donc, Seigneur, et défendez vous-même votre cause, puisque ceux que vous avez chargés de la défendre semblent l'abandonner. »

Que dites-vous de cette éloquence grave et touchante qui vient du fond de la conscience? Quelle humilité devant Dieu et quelle fermeté devant les hommes! Vrai chrétien en cela; car Dieu ne demande pas que l'homme s'aplatisse devant les hommes; il veut seulement que l'homme s'incline et s'humilie devant Dieu, dans l'aveu de sa faiblesse. Quels hommes

eût formé cette opposition janséniste, si l'esprit français au dix-huitième siècle s'était laissé diriger par elle; s'il avait pris pour maîtres et pour précepteurs les docteurs de cette grâce qui n'anéantit pas la liberté, parce qu'elle en fait une partie de la volonté même de Dieu [1]!

Si l'opposition janséniste n'a pas fait l'éducation du dix-huitième siècle, si l'esprit français a craint alors l'hérésie ou l'austérité, pourquoi au moins le dix-huitième siècle n'a-t-il pas pris ses précepteurs dans l'école de Fénelon et du duc de Bourgogne? Là, point d'esprit de secte; tout au plus un peu d'esprit de coterie; là, point de dévotion étroite et rigoureuse; quelque chose de libre, d'aimable et d'aisé que l'école tenait de la doctrine de Fénelon, c'est-à-dire du pur amour, et aussi de sa personne. En même temps quel sincère amour de Dieu et des hommes! quel patriotisme ardent et généreux! quelle politique compatissante aux maux du peuple! quel regret et quelle espérance des institutions libres pour tempérer le despotisme administratif!

. . . . . Nimium romana propago
Visa potens superis, propria hæc si dona fuissent!

1. Deus in nobis liber est; nos in Deo liberi sumus, dit saint Augustin.

Le duc de Bourgogne, s'il eût régné, n'aurait pas cherché à gouverner les Français par leurs défauts, mais par leurs qualités, qu'il eût soutenues et élevées. La France l'aurait-elle souffert? Grand problème. Il semble qu'on nous gêne quand on veut nous gouverner par nos qualités, parce que c'est nous les imposer plus et plus longtemps que nous ne voulons les avoir. Nous observons ordinairement la règle et le devoir, à condition cependant d'être libres de nous en dispenser de temps en temps et surtout d'en médire. Je doute donc du succès qu'aurait eu le gouvernement du duc de Bourgogne. Son honnêteté même lui aurait nui. Mais si notre caractère national eût répugné à la régularité de ce gouvernement, notre esprit et notre littérature pouvaient tout au moins s'inspirer des grandes et religieuses idées de l'école de Fénelon. On pouvait accepter comme influence ce qu'on eût repoussé comme gouvernement. L'esprit français craignit d'aller à Salente, malgré l'attrait du *Télémaque;* il craignit la littérature de Mentor, quoique Calypso, Eucharis et même Antiope eussent dû le rassurer.

Ainsi placé en face de trois grandes écoles ou de trois oppositions, celle des protestants, celle des jansénistes, celle, enfin, de Fénelon, toutes trois graves, sérieuses, élevées, l'esprit français, au commencement

du dix-huitième siècle, se détourna également de toutes les trois.

C'est la faute de Louis XIV, dit-on, qui a persécuté les protestants et les jansénistes, qui a exilé Fénelon. — J'entends. Louis XIV a eu tort; mais nous, est-ce que nous avons eu raison de répudier ce qui était persécuté, d'oublier ce qui était exilé? Ne voulons-nous avoir de précepteurs que ceux qui sont en faveur? N'avons-nous pas d'oreilles pour les minorités? Le discrédit populaire doit-il venir aggraver la défaveur monarchique? Ne dites pas d'ailleurs que c'est Louis XIV qui a fait tout le mal, que nous avons suivi seulement le mot d'ordre du maître. Après Louis XIV, en 1715 et en 1716, le jansénisme a eu son moment de faveur et de prospérité. Avant la mort du duc de Bourgogne, et quand on croyait qu'il serait roi, l'école de Fénelon a eu ses jours de vogue et d'ascendant. Ce n'ont été, je le sais bien, que des instants fugitifs; mais enfin pourquoi l'esprit français n'a-t-il pas profité de ces faveurs du sort? Pourquoi ne s'est-il pas attaché à ces écoles, quand il les voyait triomphantes? Non! Ne nous faisons pas illusion sur les penchants de l'esprit français. Il a préféré pour précepteurs les railleurs incrédules du Temple; il a cru qu'il était de bon ton et de bon sens de se moquer des jansénistes en même temps que des jésuites,

de Fénelon comme du père Quesnel, les enveloppant tous dans le même dédain frivole.

Ici je m'arrête un instant : je ne fait pas grand cas, comme on le voit, de l'opposition des libertins du Temple. Je ne voudrais pas cependant laisser croire que l'esprit philosophique du dix-huitième siècle ne se compose, selon moi, que de raillerie et d'incrédulité. Le dix-huitième siècle a été comme le Régent : il a eu de mauvais précepteurs, mais il a bientôt corrigé son éducation. Il a bien vite compris le vice de la philosophie de l'abbé de Chaulieu et de ses amis, qui n'était qu'une prédication du plaisir et du sans-gêne, en y ajoutant, comme dernier mot du sans-gêne, la commodité de ne rien croire de la religion, sans jamais faire de cette impiété un système savant et philosophique. Un système, même d'irréligion, est une gêne, une règle. L'école du Temple se piquait de n'avoir d'autre règle que de jouir de la vie, sans aucune méthode ou aucune doctrine. Par exemple, elle se gardait bien de vouloir déranger en quoi que ce soit la hiérarchie sociale et religieuse. Ses hôtes et ses patrons étaient princes et grands seigneurs; Chaulieu avait de gros bénéfices qu'il employait à écrire contre la religion. Les libertins du Temple trouvaient fort bon un régime où la monarchie les faisait puissants, où l'Église les faisait

riches, et où ils se moquaient librement de la monarchie et de l'Église. Il n'y a rien de si doux pour l'égoïsme que d'avoir une petite anarchie à son profit, sous la garantie de la hiérarchie universelle. Le désordre pour soi et l'ordre contre tout le monde, afin d'être préservé dans son rang et dans sa fortune des conséquences de son propre désordre, quel meilleur arrangement pour quiconque ne se soucie ni de Dieu ni de son prochain? C'était là le triomphe de l'école du Temple. L'esprit français, qui s'ennuie promptement de ses défauts et de ses qualités, s'ennuya bientôt de ce libertinage qui était un privilége. Il l'avait accueilli de bonne grâce, tant que ce libertinage d'idées et de mœurs semblait une hardiesse contre la cour du vieux roi. Mais quand, sous la régence, il vit qu'il y avait des hypocrites de libertinage comme autrefois de dévotion, et que parfois c'étaient les mêmes hommes, il reconnut qu'on le dupait par ses défauts; et cette duperie n'est pas moins désagréable que celle qui se fait par nos qualités. Il s'avisa que le plaisir n'était pas tout dans le monde, ou bien qu'il en fallait pour tout le monde : or, il n'y a que les plaisirs honnêtes qui puissent être les plaisirs de tout le monde. Les autres sont trop chers et n'appartiennent qu'aux riches et aux puissants.

Grâce à l'expérience qu'il acquit, le dix-huitième

siècle s'écarta donc de l'école du Temple comme d'un égoïsme déloyal, puisqu'elle gardait pour elle-même les biens qu'elle prêchait. Mais il ne revint pas aux vertus chrétiennes, à celles qu'il aurait trouvées dans l'école du protestantisme, du jansénisme ou de Fénelon; il n'en reprit pas surtout le nom. Il eut la charité sous le nom de l'amour de l'humanité; seulement cette charité n'avait Dieu ni pour principe ni pour objet; et c'est là peut-être ce qui fit son insuffisance. Il eut l'humilité sous le nom de l'égalité; seulement, c'était l'humilité imposée aux autres plus qu'à soi-même. En dépit de ces changements de principes et de noms, les idées graves et les bons sentiments rentrèrent dans l'esprit du dix-huitième siècle. Montesquieu, Voltaire, Rousseau surtout, refirent l'éducation de leur temps et empêchèrent notre littérature de rester dans la frivolité licencieuse de l'école du Temple. Ce sont toutes ces grandes maximes de justice, d'égalité, de liberté, que la société française avait apprises dans l'école chrétienne et qu'elle voulut rapprendre dans l'école philosophique, comme si elle ne les savait pas depuis longtemps et mieux; ce sont toutes ces grandes maximes qui ont créé l'esprit du dix-huitième siècle et ce que j'aime à continuer d'appeler l'esprit de 89, sans me laisser décourager par les contrefaçons qui s'en sont faites.

Mais je ne puis pas ne point regretter qu'il ait toujours manqué à l'esprit du dix-huitième siècle, à l'esprit de 89, la vertu qui vivifie et consolide les grandes doctrines, c'est-à-dire la foi religieuse, cette vertu, et, à vraiment parler, cette force que lui eussent donnée ou les protestants, ou les jansénistes, ou Fénelon, et que n'a pas pu lui rendre le déisme éloquent et presque chrétien de J. J. Rousseau.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Préface..... I

TABLEAU DU XVIe SIÈCLE.

Politique et religion..... 5
Histoire..... 26
Morale..... 38
Philosophie..... 44
Poésie..... 47
Style..... 103
Résumé..... 110

ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE.

I. — Berthe aux grands pieds..... 121
II. — Poésies du moyen âge..... 135
III. — Du roman de la Rose..... 159
IV. — De la diversité de la littérature du moyen âge..... 165
V. — De l'épopée chrétienne au moyen âge..... 177
VI. — De l'épopée chrétienne dans Sannazar et Vida..... 237
VII. — L'épopée chrétienne en France au XVIe siècle..... 269
VIII. — Guillaume Budée..... 288
IX. — De l'amour chevaleresque. — De la féodalité dans les romans de chevalerie..... 305
X. — Du théâtre au commencement du XVIe siècle..... 323
XI. — Des Mémoires au XVIe siècle..... 380
XII. — Épilogue..... 407

Paris. — Imp. PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

RM

AUG 20 1956